

J. G. 1700

C. C. 1700



FABLES

DE

LA FONTAINE.



FABLES
DE LA FONTAINE,

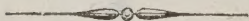
avec

LES VIGNETTES DE CAREZ. DE TOUL,

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DES NOTES DE COSTE.

DANS LAQUELLE ON APERÇOIT D'UN COUP-D'OEIL
LA MORALITÉ DE LA FABLE



PARIS,
CHEZ LEBIGRE FRÈRES, LIBRAIRES.
rue de la Harpe, 26

—
1838.

Digitized by the Internet Archive
in 2026 with funding from
University of Toronto

A MONSIEUR

LE DAUPHIN.



**Je chante les héros dont Esope est le père ;
Troupe de qui l'histoire , encor que mensongère ,
Contient des vérités qui servent de leçons ,
Tout parle en mon ouvrage , et même les poissons :
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes :
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.**

**Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux ,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux ,**

Et qui , faisant fléchir les plus superbes têtes ,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes ;
Quelqu'autre te dira d'une plus forte voix ,
Les faits de tes aïeux et les vertus des rois :
Je vais t'entretenir de moindres aventures ,
Te tracer en ces vers de légères peintures ,
Et si de l'agréer je n'emporte le prix ,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

A MONSIEUR

LE DUC DE DAUPHIN.



La chaste les héros dont l'âme est le père ;
Troupe de qui l'histoire , en son que mensonge ;
Cependant les vérités qui servent de leçons ;
Tant parle en son ouvrage , et même les poésies ;
Cependant il dit s'adresse à tous tant que nous sommes ;
Je me sers d'images pour instruire les hommes ;

Illustration d'un prince ainsi des cieux ,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux ;



LIVRE PREMIER.



FABLE I.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été ,
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise (1) fut venue :
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau !
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine ,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
Je vous paierai , lui dit-elle ,
Avant l'août , (2) foi d'animal

¹ Vent du Nord.

² Avant le temps de la moisson qui arrive en août
qu'on prononce *oût*.

Intérêt et principal. (3)
 La fourmi n'est pas prêteuse :
 C'est-là son moindre défaut.
 Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à cette emprunteuse. —
 Nuit et jour à tout venant
 Je chantais ; ne vous déplaîse. —
 Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
 Eh bien ! dansez maintenant.

3 La somme que vous m'aurez prêtée avec les intérêts.



II. LE CORBEAU ET LE RENARD.

MAÎTRE corbeau , sur un arbre perché ,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître renard , par l'odeur alléché , (1)
 Lui tint à peu près ce langage :
 Hé ! bonjour , monsieur du Corbeau.
 Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
 Sans mentir , si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage ,
 Vous êtes le phénix (2) des hôtes de ces bois.
 A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
 Et pour montrer sa belle voix ,

1 Attiré.

2 Oiseau fabuleux , unique dans son espèce.

Il ouvre un large bec , laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit , et dit : Mon bon monsieur ,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
 Le corbeau , honteux et confus ,
 Jura , mais un peu tard , qu'on ne l'y prendrait plus.



III. LA GRENOUILLE QUI SE VEUT FAIRE AUSSI GROSSE QUE LE BOEUF.

UNE grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille,
 Elle qui n'était pas grosse en tout comme un œuf ,
 Envieuse , s'étend, et s'enfle et se travaille,
 Pour égaler l'animal en grosseur ;
 Disant : Regardez bien , ma sœur ,
 Est-ce assez , dites-moi ; n'y suis-je point encore ? -
 Nenni. M'y voici donc ? Point du tout. - M'y voilà ? -
 Vous n'en approchez point. La chétive pécora
 S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages.
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
 Tout petit prince a des ambassadeurs ,
 Tout marquis veut avoir des pages.



IV. LES DEUX MULETS

Deux mulets cheminaient , l'un d'avoine chargé ,
 L'autre portant l'argent de la gabelle. (1)
 Celui-ci , glorieux d'une charge si belle ,
 N'eut voulu pour beaucoup en être soulagé.

Il marchait d'un pas relevé
 Et faisait sonner sa sonnette :
 Quand l'ennemi se présentant ,
 Comme il en voulait à l'argent ,
 Sur le mulet du fisc (2) une troupe se jette ,
 Le saisit au frein et l'arrête.

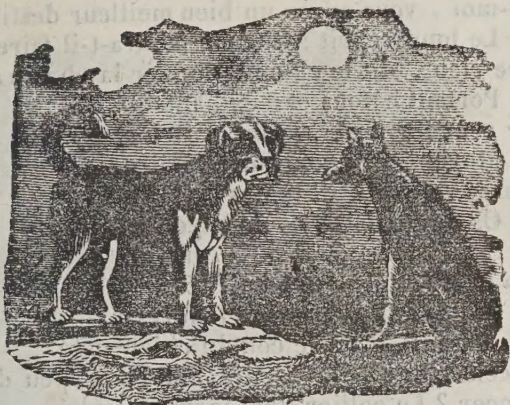
Le mulet , en se défendant ,
 Se sent percé de coups ; il gémit, il soupire.
 Est-ce donc là , ce qu'on m'avait promis ?

Le mulet qui me suit du danger se retire ,
 Et moi , j'y tombe et je péris !
 Ami , lui dit son camarade ,

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
 Si tu n'avais servi qu'un meunier , comme moi ,
 Tu ne serais pas si malade.

1 L'argent des impôts sur le sel , etc.

2 Trésor public.



V. LE LOUP ET LE CHIEN.

Un loup n'avait que les os et la peau ,
 Tant les chiens faisaient bonne garde :
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau ,
 Gras , poli , qui s'était fourvoyé (1) par mégarde.

L'attaquer , le mettre en quartier ,
 Sire loup l'eut fait volontiers :
 Mais il fallait livrer bataille ,
 Et le matin (2) était de taille

A se défendre hardiment.

Le loup donc l'aborde humblement ,
 Entre en propos , et lui fait compliment
 Sur son embonpoint qu'il admire.

Il ne tiendra qu'à vous , beau sire ,
 D'être aussi gras que moi , lui repartit le chien.

Quittez les bois , vous ferez bien.

Vos pareils y sont misérables ,

Cancrecs , hères , (3) et pauvres diables ,

Dont la condition est de mourir de faim.

Car , quoi ! rien d'assuré , point de franche lipée ! (4)

Tout à la pointe de l'épée !

1 Egaré. — 2 Le chien.

3 Melingres , décharnés.

4 Morceau qu'on mange tranquillement, du vieux mot lippe , fam.

Suivez-moi , vous aurez un bien meilleur destin.

Le loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?

Presque rien , dit le chien : donner la chasse aux gens
Portant bâtons et mendiants ;

Flatter ceux du logis , à son maître complaire :

Moyennant quoi, votre salaire

Sera force reliefs (5) de toutes les façons ,

Os de poulets , os de pigeons ,

Sans parler de mainte caresse.

Le loup déjà se forge une félicité

Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant , il vit le cou du chien pelé.

Qu'est cela ? lui dit-il. - Rien. - Quoi rien ! peu de chose.

Mais encor ? Le collier dont je suis attaché

De ce que vous voyiez est peut-être la cause.

Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas

Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ? -

Il importe si bien que de tous vos repas

Jene veux en aucune sorte ,

Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor :

Cela dit , maître loup s'enfuit, et court encor.

5 Restes de repas.

VI. LA GÉNISSE , LA CHÈVRE , ET LA BREBIS , EN SOCIÉTÉ AVEC LE LION.

La génisse , la chèvre et leur sœur la brebis ,

Avec un fier lion , seigneur du voisinage ,

Firent société , dit-on , au temps jadis ,

Et mirent en commun le gain et le dommage.

Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.

Vers les associés aussitôt elle envoie.

Eux venus , le lion par ses ongles compta ;

Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.

Puis en autant de parts le cerf il dépeça ;

Prit pour lui la première , en qualité de sire : (1)

Elle doit être à moi , dit-il ; et la raison ,

1 Le lion est réputé le roi des animaux , comme l'aigle celui des oiseaux.



C'est que je m'appelle lien :

A cela l'on n'a rien à dire.

La seconde , par droit , me doit échoir encor :

Ce droit , vous le savez , c'est le droit du plus fort.

Comme le plus vaillant , je prétends la troisième.

Si quelqu'une de vous touche à la quatrième ,

Je l'étranglerai tout d'abord.

VII. LA BESACE.

JUPITER dit un jour : Que tout ce qui respire

S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :

Si dans son composé quelqu'un trouve à redire ,

Il peut le déclarer sans peur ;

Je mettrai remède à la chose.

Venez , singe , parlez le premier , et pour cause :

Voyez ces animaux , faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.

Etes-vous satisfait ? Moi ! dit-il ; pourquoi non ?

N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ,

Mais pour mon frère l'ours , on ne l'a qu'ébauché ;

Jamais , s'il me veut croire , il ne se fera peindre.

L'ours venant là-dessus , on crut qu'il s'allait plaindre.

Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort ;



Glosa sur l'éléphant , dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue ; ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'éléphant étant écouté ,
Tout sage qu'il était , dit des choses pareilles :

Il jugea qu'à son appétit

Dame baleine était trop grosse.

Dame fourmi trouva le ciron (2) trop petit ,

Se croyant , pour elle, un colosse.

Jupin (3) les renvoya s'étant censurés tous ,
Du reste , contens d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes ,
Lynx (4) envers nos pareils , et taupes (5) envers nous ,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes:
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le fabricant souverain

Nous créa besaciers (6) tous de même manière ,

2 Très-petit animal.

3 Abrégé de Jupiter , le roi des cieus chez les Païens.

4 Animal aux yeux très-perçans.

5 On croit communément que la taupe n'a pas d'yeux,
cet animal en a , mais de très-petits.

6 Portant besace.

Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
 Il fit pour nos défauts la poche de derrière ,
 Et celle de devant pour les défauts d'autrui.



VIII L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

UNE hirondelle en ses voyages
 Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
 Peut avoir beaucoup retenu.

Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages ,
 Et devant qu'ils fussent éclos ,
 Les annonçait aux matelots.

Il arriva qu'au temps que la (1) chanvre se sème
 Elle vit un manant (2) en couvrir maints sillons.
 Ceci ne me plaît pas , dit-elle aux oisillons : (3)
 Je vous plains : car , pour moi , dans ce péril extrême,
 Je saurai m'éloigner , ou vivre en quelque coin.
 Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?

Un jour viendra qui n'est pas loin ,
 Que ce qu'elle répand sera votre ruine;
 De là naîtront engins (4) à vous envelopper ,
 Et lacets pour vous attraper ,
 Enfin mainte et mainte machine

1 On dit aujourd'hui le chanvre.

2 Un paysan , un villageois : aujourd'hui ce mot
 signifie quelqu'un de rustique, de grossier.

3 Petits oiseaux. — 4 Piège , filet , v.

Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :
Gare la cage ou le chaudron !
C'est pourquoy , leur dit l'hirondelle ,
Mangez ce grain , et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chenevière (5) fut verte ,
L'hirondelle leur dit : Arrachez brin à brin.
Ce qu'a produit ce maudit grain ,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on ,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crue ,
L'hirondelle ajouta : Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais , puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien ,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte (6) , et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre ,
Quand reginglettes et réseaux (7)
Attraperont petits oiseaux ,
Ne volez plus de place en place ,
Demeurez au logis , ou changez de climat ;
Imitez le canard, la grue, et la bécasse ;
Mais vous n'êtes pas en état
De passer , comme nous, les déserts et les ondes ,
Ni d'aller chercher d'autres mondes :
C'est pourquoy vous n'avez qu'un parti qui soit sûr ;
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons las de l'entendre ,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre (8)
Ouvrait la bouche seulement.

5 Champ où croît le chanvre. — 6 Ensemencée. — 7 Filets.
8 Fille du roi Priam , elle n'annonçait que des malheurs
et on ne la croyait point.

Il en prit aux uns comme aux autres :

Maint oisillon se vit esclave retenu.

us n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres.
ne croyons le mal que quand il est venu. (9)

9 Ce mot est mis là pour avis.



LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

AUTREFOIS le rat de ville
Invita le rat des champs ,
D'une façon fort civile ,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ,
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détale ; (1)
Son-camarade le suit.

1 S'en va.

Le bruit cesse , on se retire :
 Rats en campagne aussitôt ;
 Et le citadin (2) de dire :
 Achéons tout notre rôl.

C'est assez , dit le rustique : (3)
 Demain vous viendrez chez moi.
 Ce n'est pas que je me pique
 De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;
 Je mange tout à loisir.
 Adieu donc. Fi du plaisir
 Que la crainte peut corrompre !

2 Habitant d'une ville.

3 Le paysan , il n'est plus qu'adjectif.



X. LE LOUP ET L'AGNEAU.

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
 Dans le cours d'une onde pure.
 Un loup survient à jeun , qui cherchait aventure ,
 Et que la faim en ces lieux attirait.
 Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
 Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

Sire , répond l'agneau , que votre majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant ,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;

Et que , par conséquent , en aucune façon ,

Je ne puis troubler sa boisson. —

Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;

Et je sais que de moi tu médis , l'an passé.

Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né !

Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère. —

Si ce n'est toi , c'est donc ton frère. —

Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens ;

Car vous ne m'épargnez guère ;

Vous , vos bergers et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.

Là-dessus , au fond des forêts

Le loup l'emporte , et puis le mange ,

Sans autre forme de procès.



XI. L'HOMME ET SON IMAGE.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Un homme , qui s'aimait sans avoir de rivaux ,

Assait dans son esprit pour le plus beau du monde :

Il accusait toujours les miroirs d'être faux ,
 Vivant plus que content dans son erreur profonde.
 Afin de la guérir , le sort officieux
 Présentait toujours à ses yeux
 Les conseillers muets dont se servent nos dames :
 Miroirs dans les logis , miroirs chez les marchands ,
 Miroirs aux poches des galants ,
 Miroirs aux ceintures des femmes.
 Que fait notre Narcisse ? (1) il se va confiner
 Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer ,
 N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
 Mais un canal formé par une source pure ,
 Se trouve en ces lieux écartés :
 Il s'y voit , il se fâche : et ses yeux irrités
 Pensent apercevoir une chimère vaine.
 Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau :
 Mais quoi ! le canal est si beau ,
 Qu'il ne le quitte qu'avec peine.
 On voit bien où je veux venir.
 Je parle à tous ; et cette erreur extrême
 Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
 Notre âme , c'est cet homme amoureux de lui-même ;
 Tant de miroirs , ce sont les sottises d'autrui ,
 Miroirs , de nos défauts les peintres légitimes :
 Et quand au canal , c'est celui
 Que chacun sait , le livre des Maximes. (2).
 1 Jeune homme qui devint amoureux de lui-même.
 2 Celui des maximes morales , composé par le duc de
 la Rochefoucauld.

XII. LE DRAGON A PLUSIEURS TÊTES , ET LE DRAGON A PLUSIEURS QUEUES.

Un envoyé du grand Seigneur
 Prêfèrait , dit l'histoire , un jour chez l'empereur ,
 Les forces de son maître à celles de l'empire.
 Un allemand se mit à dire :
 Notre prince a des dépendans
 Qui de leur chef sont si puissans ,
 Que chacun d'eux pourrait soudoyer une armée.



Le chiaoux , homme de sens ,
 Lui dit : Je sais par renommée
 Ce que chaque électeur peut de monde fournir ;
 Et cela me fait souvenir
 D'une aventure étrange , et qui pourtant est vraie.
 J'étais en un lieu sûr , lorsque je vis passer
 Les cent têtes d'une hydre au travers une haie.
 Mon sang commence à se glacer ,
 Et je crois qu'à moins on s'effraie.
 Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
 Jamais le corps de l'animal
 Ne put venir vers moi , ni trouver d'ouverture.
 Je rêvais à cette aventure ,
 Quand un autre dragon , qui n'avait qu'un seul chef ,
 Et bien plus d'une queue , à passer se présente.
 Me voilà saisi de rechef
 D'étonnement et d'épouvante.
 Ce chef passe , et le corps ; et chaque queue aussi :
 Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
 Je soutiens qu'il en est ainsi
 De votre empereur et du nôtre.



XII. LES VOLEURS ET L'ÂNE.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battaient :
L'un voulait le garder , l'autre le voulait vendre.

Tandis que coups de poings trottaient ,
Et que nos champions songeaient à se défendre ,

Arrive un troisième larron ,

Qui saisit maître Aliboron (1).

L'âne , c'est quelquefois une pauvre province :

Les voleurs sont tel et tel prince ,

Comme le Transilvain , le Turc et le Hongrois :

Au lieu de deux j'en ai rencontré trois :

Il est assez de cette marchandise.

De nul d'eux n'est souvent la province conquise ;

Un quart voleur survient qui les accorde net

En se saisissant du baudet.

1. Nom burlesque qu'on donne à l'âne.

XIV. SIMONIDE PRÉSERVÉ PAR LES DIEUX.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes :

Les dieux , sa maîtresse et son roi.

Malherbe (1) le disait ; je souscris quant à moi ;

Ce sont maximes toujours bonnes.

La louange chatouille et gagne les esprits :

Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.

1 Poète français.



Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide (2) avait entrepris
L'éloge d'un athlète , et la chose essayée ,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parens de l'athlète étaient gens inconnus ;
Son père un bon bourgeois ; lui , sans autre mérite ;
Matière infertile et petite.

Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire ,
Il se jette à côté , se met sur le propos
De Castor et Pollux : (3) ne manque pas d'écrire
Que leur exemple était aux lutteurs glorieux ,
Élevant leurs combats , spécifiant les lieux
Où ces frères s'étaient signalés davantage :

Enfin l'éloge de ces dieux

Faisait les deux tiers de l'ouvrage.

L'athlète avait promis d'en payer un talent :

Mais quand il le vit , le galant

N'en donna que le tiers , et dit fort franchement ,

Que Castor et Pollux acquittassent le reste :

Faites-vous contenter par ce couple céleste.

Je vous veux traiter cependant ;

Venez souper chez moi : nous ferons bonne vie

2 Poète grec.

3 Les Gémeaux , enfans de Leda.

Les conviés sont gens choisis ;
 Mes parens , mes meilleurs amis ;
 Soyez donc de la compagnie.

Simonide promet. Peut-être qu'il eut peur
 De perdre , outre son dû , le gré de sa louange.

Il vient : l'on festine , l'on mange.

Chacun étant en belle humeur ,

Un domestique accourt , l'avertit qu'à la porte
 Deux hommes demandaient à le voir promptement.

Il sort de table ; et la cohorte

N'en perd pas un seul coup de dent.

Ces deux hommes étaient les gémeaux de l'éloge.

Tous deux lui rendent grâces ; et pour prix de ses vers ,

Ils l'avertissent qu'il déloge ,

Et que cette maison va tomber à l'envers ;

La prédiction en fut vraie.

Un pilier manque ; et le plafond ,

Ne trouvant plus rien qui l'étaie ,

Tombe sur le festin , brise plats et flacons ,

N'en fait pas moins aux échansons.

Ce ne fut pas le pis ; car , pour rendre complète

La vengeance due au poète ,

Une poutre cassa les jambes à l'athlète ,

Et renvoya les conviés

Pour la plupart estropiés.

La Renommée eut soin de publier l'affaire ;

Chacun cria : Miracle ! On doubla le salaire

Que méritaient les vers d'un homme aimé des dieux :

Il n'était fils de bonne mère

Qui , les payant à qui mieux mieux ,

Pour ses ancêtres n'en fit faire.

Je reviens à mon texte ; et dis premièrement ,

Qu'on ne saurait manquer de louer largement

Les dieux et leurs pareils ; de plus que Melpomène ,

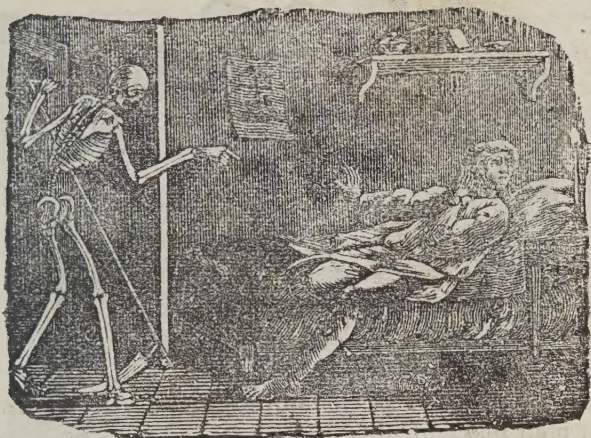
Souvent sans déroger , trafique de sa peine ,

Enfin , qu'on doit tenir notre art en quelque prix.

Les grands se font honneur , dès lors qu'ils nous font
 grâce :

Jadis l'Olympe le Parnasse

Étaient frères et bons amis.



XV. LA MORT ET LE MALHEUREUX.

UN malheureux appelait tous les jours
La Mort à son secours.

O Mort , lui disait-il , que tu me sembles belle !
Viens vite , viens finir ma fortune cruelle !
La Mort crut , en venant , l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte ; elle entre , elle se montre.
Que vois-je ! cria-t-il : ôtez-moi cet objet !

Qu'il est hideux ! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi ,

N'approche pas , ô Mort ! ô Mort , retire-toi !

Mécénas (1) fut un galant homme :

Il dit quelque part : Qu'on me rende impotent ,
Cul-de-jatte , goutteux , manchot , pourvu qu'en somme
Je vive , c'est assez , je suis plus que content.
Ne viens jamais , ô Mort ! on t'en dit tout autant.

1 Favori de l'empereur Auguste.

XVI. LA MORT ET LE BUCHERON.

UN pauvre bûcheron , tout couvert de ramée ,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé , marchait à pas pesans ,



Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin , n'en pouvant plus d'effort et de douleur ,
Il met bas son fagot , il songe à son malheur.

Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?

En est-il de plus pauvre en la machine ronde ?

Point de pain quelquefois , et jamais de repos :

Sa femme , ses enfans , les soldats , les impôts ,

Les créanciers et la corvée , (1)

Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder ,

Lui demande ce qu'il faut faire

C'est , lui dit-il , afin de m'aider

A recharger ce bois : tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir ;

Mais ne bougeons d'où nous sommes :

PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR.

C'est la devise des hommes.

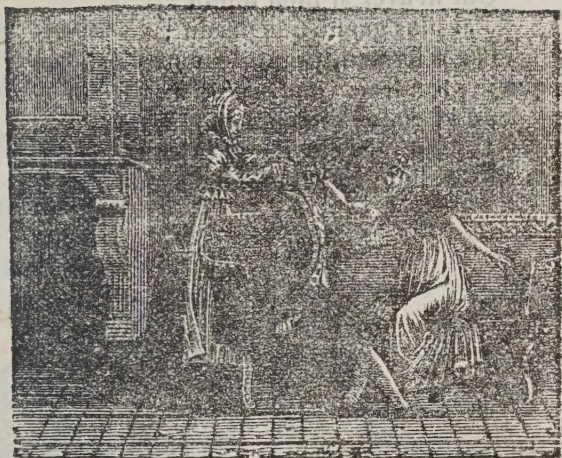
1 Travail que l'état ou le seigneur exigeaient comme une redevance.

XVII. L'HOMME ENTRE DEUX ÂGES ET SES DEUX MAITRESSES.

Un homme de moyen âge ,

Et tirant sur le grison ,

Jugea qu'il était saison



De songer au mariage.

Il avait du comptant,

Et partant,

De quoi choisir ; toutes voulaient lui plaire.

En quoi notre amoureux ne se pressait pas tant :

Biensadresser n'est pas petite affaire.

Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part ;

L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre ,

Mais qui réparait, par son art,

Ce qu'avait détruit la nature.

Ces deux veuves en badinant

En riant, en lui faisant fête ,

L'allaient quelquefois testonnant , (1)

C'est-à-dire ajustant sa tête.

La vieille , à tout moment , de sa part emportait

Un peu de poil noir qui restait ,

Afin que son amant en fut plus à sa guise

La jeune saccageait les poils blancs à son tour.

Toutes deux firent tant que notre tête grise

Demeura sans cheveux, et se douta du tour.

Je vous rends, leur dit-il, mille grâces, les belles,

1 Ajustant sa tête, ainsi que l'explique l'auteur qui

prunte ce mot de Rabelais.

Qui m'avez si bien tondû :
 J'ai plus gagné que perdu ;
 Car d'hymen, point de nouvelles.
 Celle que je prendrais voudrait qu'à sa façon
 Je vécusse ; et non à la mienne.
 Il n'est tête chauve qui tienne :
 Je vous suis obligé , belles , de la leçon.



XVIII. LE RENARD ET LA CIGOGNE.

COMPÈRE le renard se mit un jour en frais ,
 Et retint à dîner commère la cigogne.
 Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts :
 Le galant pour toute besogne
 Avait un brouet (1) clair ; il vivait chichement. (2)
 Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
 Et le drôle eût lapé (3) le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie.
 A quelque temps de là la cigogne le prie.
 Volontiers , dit-il , car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie.

A l'heure dite il courut au logis
 De la cigogne son hôtesse ;
 Loua très-fort la politesse ,

1 Bouillon , sauce. — 2 Pauvrement. v.

3 Boire en enlevant l'eau avec la langue comme le chien.

Trouva le dîner cuit à point :

Bon appétit surtout, renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux , et qu'il croyait friande.

On servit , pour l'embarrasser ,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ,
Mais le museau du sire était d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis ,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris ,
Serrant la queue , et portant bas l'oreille.
Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.



XIX. L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

DANS ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir , (1)
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva ,
Dont le branchage , après Dieu , le sauva.
S'étant pris , dis-je , aux branches de ce saule ;
Par cet endroit passe un maître d'école.
L'enfant lui crie : Au secours ! je péris !
Le magister , (2) se tournant à ses cris ;

1 Tomber. v — 2 Surnom des maîtres d'école.

D'un ton fort grave , à contre-temps s'avise
 De le tancer : Ah ! le petit babouin ! (3)
 Voyez , dit-il , où l'a mis sa sottise !
 Et puis , prenez de tels fripons le soin !
 Que les parens sont malheureux , qu'il faille
 Toujours veiller à semblable canaille !
 Qu'ils ont de maux ! et que je plains leur sort !
 Ayant tout dit , il mit l'enfant à bord !
 Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
 Tout babillard , tout censeur , tout pédant ,
 Se peut connaître au discours que j'avance.
 Chacun des trois fait un peuple fort grand :
 Le Créateur en a béni l'engeance.
 En toute affaire ils ne font que songer
 Au moyen d'exercer leur langue.
 Eh ! mon ami-tire moi de danger ,
 Tu feras , après , ta harangue.
 3 Espèce de singe ; au figuré , petit polisson.

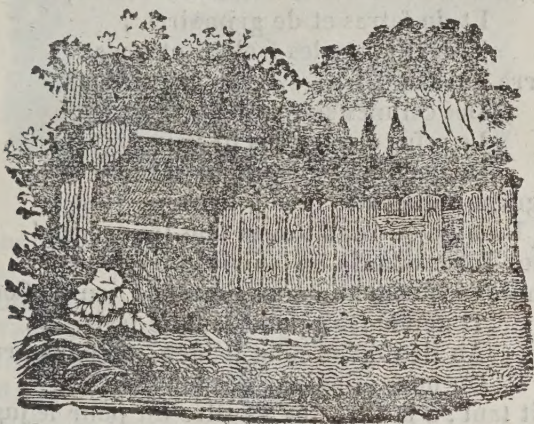


XX. LE COQ ET LA PERLE.

Un jour un coq détourna
 Une perle qu'il donna
 Au beau premier lapidaire.
 Jela crois fine , dit-il ,
 Mais le moindre grain de mil
 Serait bien mieux mon affaire.
 Un ignorant hérita

D'un manuscrit, qu'il porta
 Chez son voisin le libraire.
 Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
 Mais le moindre ducaton (1)
 Serait bien mieux mon affaire.

1 Espèce de monnaie.



XXI. LES FRELONS ET LES MOUCHES A MIEL.

A l'œuvre on connaît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :

Des frelons (1) les réclamèrent ;

Des abeilles s'opposant ,

Devant certaine guêpe on traduisit la cause.

Il était malaisé de décider la chose :

Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons

Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs ,

De couleur fort tannée, et tels que les abeilles ,

Avaient long-temps paru. Mais quoi, dans les frelons

Ces enseignes étaient pareilles.

La guêpe ne sachant que dire à ces raisons ,

Fait enquête nouvelle, et pour plus de lumière ,

Entendit une fourmilière

Le point n'en put être éclairci.

De grâce , à quoi bon tout ceci ?

1 Espèce de mouches qui vont piller le miel dans les ruches des abeilles.

Dit une abeille fort prudente.
 Depuis tantôt six mois que l'affaire est pendante,
 Nous voici comme aux premiers jours,
 Pendant cela le miel se gâte.
 Il est temps désormais que le juge se hâte :
 N'a-t-il point assez léché (2) l'ours ?
 Sans tant de contredits et d'interlocutoires,
 Et de fatras et de grimaires,
 Travaillons, les frelons et nous :
 On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
 Des cellules si bien bâties.
 Le refus des frelons fit voir
 Que cet art passait leur savoir ;
 Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.
 Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès !
 Que des Turcs en cela on suivît la méthode !
 Le simple sens commun nous tiendrait lieu de Code ; (3)
 Il ne faudrait point tant de frais.
 Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge ;
 On nous mine par des longueurs :
 On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
 Les écailles pour les plaideurs.

2 Sucé, exténué les parties en prolongeant les procès. pr.

3 Recueil de lois.

XXII. LE CHÊNE ET LE ROSEAU.

Le chêne un jour dit au roseau :
 Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
 Un roitelet (1) pour vous est un pesant fardeau,
 Le moindre vent qui d'aventure
 Fait rider la face de l'eau
 Vous oblige à baisser la tête ;
 Cependant (2) que mon front, au Caucase (3) pareil,
 Non content d'arrêter les rayons du soleil,
 Brave l'effort de la tempête.

1 Fort petit oiseau.

2 Pendant que.

3 Haute montagne d'Asie.



Tout vous est aquilon , (4) tout me semble zéphyr (5).
Encore si vous naissiez à l'abri du feuillage

Dont je couvre le voisinage ,
Vous n'auriez pas tant à souffrir ;
Je vous défendrais de l'orage :

Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords du royaume du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion , lui répondit l'arbuste ,
Part d'un bon naturel : mais quittez ce souci ;

Les vents me sont moins qu'à vous redoutables ;
Je plie , et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici ,
Contre leurs coups épouvantables ,
Résisté sans courber le dos :

Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots ,
Du bout de l'horizon accourt avec furie

Le plus terrible des enfans
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.

L'arbre tient bon , le roseau plie.

Le vent redouble ses efforts ,

Et fait si bien qu'il déracine

Celui de qui la tête au ciel était voisine ,

Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

4 Vent du nord très-fort.

5 Vent d'orient doux et frais.



LIVRE SECOND.



FABLE I.

CONTRE CEUX QUI ONT LE GOUT DIFFICILE

QUAND j'aurais en naissant reçu de Calliope
 Les dons qu'à ses amans cette muse a promis,
 Je les consacrerai aux mensonges d'Esopé :
 Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
 Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
 Que de savoir orner toutes ces fictions.
 On peut donner du lustre à leurs inventions ;
 On le peut ; je l'essaie ; un plus savant le fasse.
 Cependant jusqu'ici d'un langage nouveau
 J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau :
 J'ai passé plus avant ; les arbres et les plantes
 Sont devenus chez moi créatures parlantes.
 Qui ne prendrait cela pour un enchantement ?
 Vraiment me diront nos critiques,
 Vous parlez magnifiquement
 De cinq ou six contes d'enfant.

S'alla cacher à leurs dépens :
 Il en écrasait vingt par heure.
*Hélas ! on voit que de tous temps
 Les petits ont pati des sottises des grands.*



V. LA CHAUVÉ-SOURIS ET LES DEUX BELETTES.

UNE chauve-souris donna tête baissée
 Dans un nid de belette : et , sitôt qu'elle y fut ,
 L'autre envers les souris dès long-temps courroucée,
 Pour la dévorer accourut.

Quoi ! vous osez , dit-elle , à mes yeux vous produire
 Après que votre race a tâché de me nuire !
 N'êtes-vous pas souris ? parlez sans fiction.

Où , vous l'êtes , ou bien je ne suis pas belette.

Pardonnez-moi , dit la pauvrete ,
 Ce n'est pas ma profession.

Moi , souris ! des méchans vous ont dit ces nouvelles ,
 Grâce à l'auteur de l'univers ,
 Je suis oiseau, voyez mes ailes ;
 Vive la gent (1) qui fend les airs !
 Sa raison plut , et sembla bonne.
 Elle fait si bien qu'on lui donne
 Liberté de se retirer.

Deux jours après , notre étourdie
 Aveuglément va se fourrer

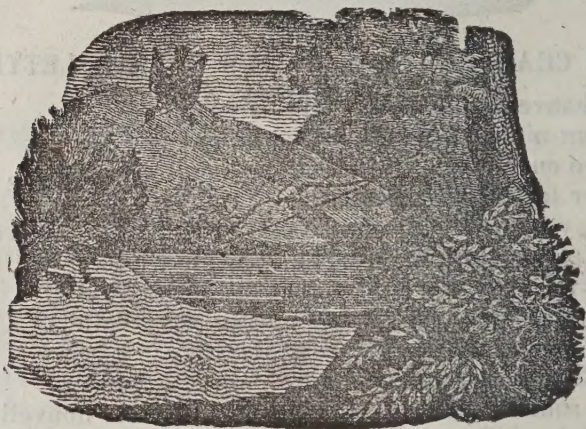
1 La nation.

Chez une autre bellette aux oiseaux ennemie.
 La voilà de rechef en danger de sa vie.
 La dame du logis avec son long museau
 S'en allait la croquer en qualité d'oiseau ,
 Quand elle protesta qu'on-lui faisait outrage :
 Moi , pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
 Qui fait l'oiseau ? C'est le plumage.
 Je suis souris , vivent les rats !
 Jupiter confonde les chats !
 Par cette adroite repartie
 Elle sauva deux fois sa vie.

*Plusieurs se sont trouvés qui , d'écharpe changeans ,
 Aux dangers , ainsi qu'elle , ont souvent fait la figue .
 Le sage dit , selon les gens ,
 Vive le roi ! Vive la ligue ! (3)*

2 Se moquer . PR.

3 Union qui se fit sous Henri III et Henri IV.



VI. L'OISEAU BLESSÉ D'UNE FLECHE.

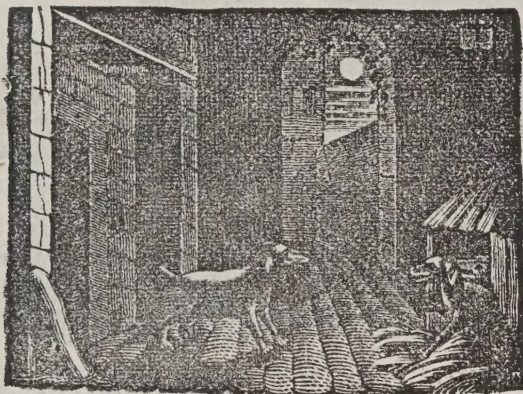
MORTELLEMENT atteint d'une flèche empennée ,
 Un oiseau déplorait sa triste destinée ,
 Et disait , en souffrant un surcroît de douleur :
 Faut-il contribuer à son propre malheur !

Cruels humains , vous tirez de nos ailes !

1 Empumée. v.

De quoi faire voler ces machines mortelles !
 Mais ne vous moquez point ! engeance sans pitié :
 Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de Japet (2) toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

2 Fils du ciel et de la terre , père de Prométhée.



VII. LA LICE ET SA COMPAGNE.

UNE lice (1) étant sur son terme ,
 Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant ,
 Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
 De lui prêter sa hutte , où la lice s'enferme.
 Au bout de quelque temps sa compagne revient.
 La lice lui demande encore une quinzaine :
 Ses petits , ne marchaient , disait-elle , qu'à peine.

Pour faire court , elle l'obtient.
 Ce second terme échu , l'autre lui redemande
 Sa maison , sa chambre , son lit.

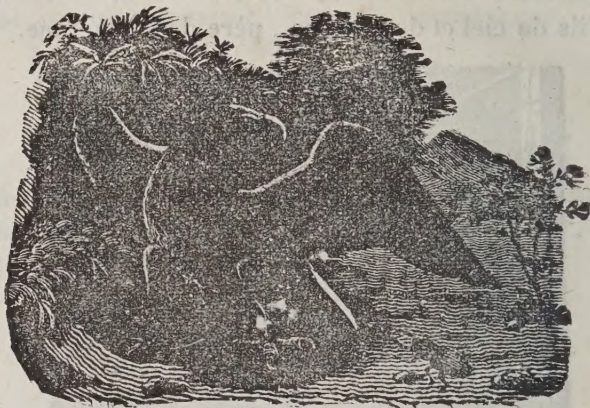
La lice cette fois montre les dents , et dit :
 Je suis prête à sortir avec toute ma bande ,
 Si vous pouvez nous mettre hors.

Ses enfans étaient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchans toujours on le regrette :
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête ,

1 Chienne pleine.

*Il faut que l'on en vienne aux coups :
 Il faut plaider , il faut combattre.
 Laissez-leur prendre un pied chez vous,
 Ils en auront bientôt pris quatre.*



VIII. L'AIGLE ET L'ESCARBOT.

L'AIGLE donnait la chasse à maître Jean lapin ,
 Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
 Le trou de l'escarbot (1) se rencontre en chemin.

Je laisse à penser si ce gîte
 Était sûr : mais où mieux ? Jean lapin s'y blottit.
 L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile ,

L'escarbot intercède , et dit :
 Princesse des oiseaux , il vous est fort facile
 D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux ;
 Mais ne me faites pas cet affront , je vous prie ;
 Et puisque Jean lapin vous demande la vie ,
 Donnez-la lui , de grâce , ou l'ôtez à tous deux :

C'est mon voisin , c'est mon compère.
 L'oiseau de Jupiter , sans répondre un seul mot ,

Choque de l'aile l'escarbot ,
 L'étourdit , l'oblige à se taire ,
 Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
 Vole au nid de l'oiseau , fracasse en son absence
 Ses œufs , ses tendres œufs , sa plus douce espérance

1 Insecte volant.

Pas un seul ne fut épargné.

L'aigle étant de retour , et voyant ce ménage ,
Remplit le ciel de cris ; et pour comble de rage ,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain ; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant , elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps , fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean lapin de rechef est vengée.
Le second deuil fut tel , que l'écho de ces bois

N'en dort de plus de six mois ,

L'oiseau qui porte Ganimède (2)

Du monarque des dieux enfin implore l'aide ,
Dépose en son giron ses œufs , et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu ; que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre :

Hardi qui les irait là prendre.

Aussi ne les y prit-on pas.

Leur ennemi changea de note ,

Sur la robe du dieu fit tomber une crotte :

Le dieu , la secouant , jeta les œufs à bas.

Quand l'aigle sut l'inadvertance

Elle menaça Jupiter

D'abandonner sa cour , d'aller vivre au désert ,

De quitter toute dépendance ;

Avec mainte autre extravagance.

Le pauvre Jupiter se tut.

Devant son tribunal l'escarbot comparut ,

Fit sa plainte , et conta l'affaire.

On fit entendre à l'aigle , enfin , qu'elle avait tort.

Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord ,

Le monarque des dieux s'avisa , pour bien faire ,

De transporter le temps où l'aigle fait l'amour

En une autre saison , quand la race escarbote ,

Est en quartier d'hiver , et , comme la marmotte ,

Se cache , et ne voit point le jour.

2 Jeune prince Troyen , qui fut enlevé par Jupiter
changé en aigle.



IX. LE LION ET LE MOUCHERON.

VA-T'EN , chétif insecte , excrément de la terre !

C'est en ces mois que le lion
Parlait un jour au moucheron.

L'autre lui déclara la guerre :

Penses-tu , lui dit-il , que ton titre de roi

Me fasse peur ni me soucie ? (1)

Un bœuf est plus puissant que toi ;

Je le mène à ma fantaisie.

A peine il achevait ces mots ,

Que lui-même il sonna la charge ,

Fut la trompette et le héros.

Dans l'abord il se met au large ;

Puis prend son temps , fond sur le cou

Du lion qu'il rend presque fou.

Le quadrupède s'écume , et son œil étincelle ;

Il rugit. On se cache , on tremble à l'environ : (2)

Et cette alarme universelle

Est l'ouvrage d'un moucheron.

Un avorton de mouche en cent lieux le harcèle ;

Tantôt pique l'échine , et tantôt le museau ,

Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faite montée.

1 pour je me soucie de cela. v.

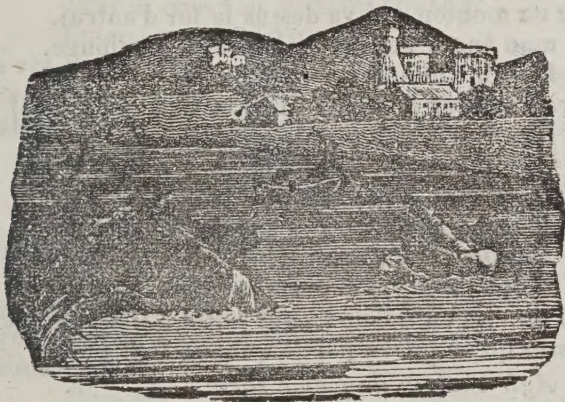
2 pour aux environs. v.

L'invisible ennemi triomphe , et rit de voir
 Qu'il n'est griffe ni dent , en la bête irritée,
 Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
 Le malheureux lion se déchire lui-même ,
 Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs ,
 Bat l'air , qui n'en peut mais (3) ; et sa fureur extrême
 Le fatigue , l'abat : le voilà sur les dents.
 L'insecte du combat se retire avec gloire :
 Comme il sonna la charge , il sonne la victoire ,
 Va par-tout l'annoncer , et rencontre en chemin
 L'embuscade d'une araignée :

Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là nous peut être enseignée ?
 J'en vois deux ; dont l'une est *qu'entre nos ennemis*
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre , qu'aux grands périls tel a pu se soustraire ,
Qui périt pour la moindre affaire.

3 Davantage.



X. L'ANE CHARGÉ D'EPONGES , ET L'ANE CHARGÉ DE SEL.

Un ânier (1) , son sceptre à la main ,
 Menait en empereur romain ,
 Deux coursiers à longues oreilles.

1 Qui conduit des ânes. Son fouet est son *sceptre*.

Un d'éponges chargé, marchait comme un courrier,
 Et l'autre se faisant prier,
 Portait, comme on dit, les bouteilles (2);
 Sa charge était de sel. Nos gaillards pélerins,
 Par monts, par vaux (3) et par chemins,
 Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
 Et fort empêchés (4) se trouvèrent.
 L'ânier qui tous les jours traversait ce gué-là,
 Sur l'âne à l'éponge monta,
 Chassant devant lui l'autre bête,
 Qui voulant en faire à sa tête,
 Dans un trou se précipita,
 Revint sur l'eau, puis échappa :
 Car, au bout de quelques nagées,
 Tout son sel se fondit si bien
 Que le baudet (5) ne sentit rien
 Sur ses épaules soulagées.
 Camarade épongier (6) prit exemple sur lui,
 Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
 Voilà, mon âne à l'eau jusqu'au col il se plonge.
 Lui, le conducteur et l'éponge,
 Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison (7)
 Firent à l'éponge raison. (8)
 Celle-ci devint si pesante,
 Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
 Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
 L'ânier l'embrassait dans l'attente
 D'une prompte et certaine mort.
 Quelqu'un vint au secours ; qui ce fut, il n'importe :
 C'est assez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulais venir à ce point.

2 Marchait lentement. — 3 Pour vallées. v.

4 Embarrassés, v. — 5 Surnom des ânes.

6 Porteur d'éponge : mot hors d'usage.

7 Surnom des ânes. — 8 Burent autant.



XI. LE LION ET LE RAT.

*Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde ,
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.*

De cette vérité deux fables feront foi ,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion ,
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie (1).

Le roi des animaux , en cette occasion ,
Montra ce qu'il était et lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.

Quelqu'un aurait-il jamais cru

Qu'un lion d'un rat eût affaire ?

Cependant il advint (2) qu'au sortir des forêts

Ce lion fut pris dans les rets , (3)

Dont ses rugissemens ne le purent défaire.

Sire rat accourut et fit tant par ses dents ,

Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps

Font plus que force ni que rage.

1 Etourdiment. — 2 pour arriva. v. — 3 Filets.

XII. LA COLOMBE ET LA FOURMI.

L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe :

Quand sur l'eau se penchant une fourmi y tombe :



Et dans cet océan l'on eût vu la fourmi
S'efforcer, mais en vain , de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmi arrive.

Elle se sauve. Et là-dessus

Passé un certain croquant qui marchait les pieds nus.
Ce croquant , par hasard , avait une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus ,
Il le croit en son pot , et déjà lui fait fête :
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête ,

La fourmi le pique au talon.

Le vilain retourne la tête :

La colombe l'entend , part , et tire de long.

Le soupé du croquant avec elle s'envole :

Point de pigeon pour une obole.

XIII. L'ASTROLOGUE QUI SE LAISSE TOMBER DANS UN PUIT.

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : *Pauvre bête ,*
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir ,



Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi , sans aller plus avant ,
Peut servir de leçons à la plupart des hommes.

Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes

Il en est peu qui , fort souvent ,

Ne se plaisent d'entendre dire

Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.

Mais ce livre qu'Homère et les siens ont chanté ,

Qu'est-ce , que le hasard parmi l'antiquité ,

Et parmi nous la providence ?

Or du hasard il n'est point de science :

S'il en était , on aurait tort

De l'appeler hasard , ni fortune , ni sort ;

Toutes choses très-incertaines.

Quant aux volontés souveraines

De celui qui fait tout , et rien qu'avec dessein ,

Qui les sait , que lui seul ? Comment lire en son sein !

Aurait-il imprimé sur le front des étoiles

Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?

A quelle utilité ? pour exercer l'esprit

De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?

Pour nous faire éviter des maux inévitables ,

Nous rendre , dans les biens , de plaisirs incapables ?

Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus , (1)
 Les convertir en maux devant qu'ils soient venus?
 C'est erreur , ou plutôt c'est crime de le croire.

Le firmament se meut ; les astres font leur cours ,

Le soleil nous luit tous les jours :

Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire ,
 Sans que nous en puissions autre chose inférer
 Que la nécessité de luire et d'éclairer ,
 D'amener les saisons , de mûrir les semences ,
 De verser sur les corps certaines influences.

Du reste , en quoi répond au sort toujours divers
 Ce train toujours égal dont marche l'univers ?

Charlatans , faiseurs d'horoscope ,

Quittez les cours des princes de l'Europe :

Emmenez avec vous les souffleurs (2) tout d'un temps ,
 Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop ; revenons à l'histoire
 De ce spéculateur qui fut contraint de boire.

Outre la vanité de son art mensonger ,
 C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères ,

Cependant qu'ils sont en danger ,

Soit pour eux , soit pour leurs affaires !

1 Anticipés par notre imagination.

2 Alchimiste , qui cherche l'art de faire l'or.

XIV. LE LIÈVRE ET LES GRENOUILLES.

UN lièvre en son gîte songeait ;

(Car que faire en un gîte , à moins que l'on ne songe ?)

Dans un profond ennui ce lièvre se plongeait :

Cet animal est triste et la crainte le ronge.

Les gens de naturel peureux ,

Sont , disait-il , bien malheureux !

Ils ne sauraient manger morceaux qui leur profite ,

Jamais un plaisir pur , toujours assauts divers.

Voilà comme je vis : cette crainte maudite

M'empêche de dormir , sinon les yeux ouverts.

Corrigez-vous , dira quelque sage cervelle ;

Eh ! la peur se corrige-t-elle ?

Je crois même qu'en bonne foi



Les hommes ont peur comme moi.
 Ainsi raisonnait notre lièvre,
 Et cependant faisait le guet.
 Il était douteux, inquiet;
 Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
 Le mélancolique animal,
 En rêvant à cette matière,
 Entend un léger bruit, ce lui fut un signal
 Pour s'enfuir devers sa tanière.
 Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
 Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes :
 Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes.
 Oh ! dit-il, j'en fais faire autant
 Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
 Effraie aussi les gens ! Je mets l'alarme au camp !
 Et d'où me vient cette vaillance ?
 Comment des animaux qui tremblent devant moi !
 Je suis donc un foudre de guerre !
*Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre ,
 Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.*

XV. LE COQ ET LE RENARD.

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
 Un vieux coq adroit et matois. (1)
 Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
 1 Rusé, fin. v.



Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois.

Je viens te l'annoncer ; descends , que je t'embrasse :
Ne me retarde point , de grâce ;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

Les tiens et toi pouvez vaquer ,
Sans nulle crainte , à vos affaires ,
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux (2) dès ce soir ;
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.

Ami , reprit le coq , je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle

De cette paix ;

Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers ,
Qui , je m'assure , sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :

Ils vont vite , et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu , dit le renard , ma traite est longue à faire
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

2 Réjouissez-vous-en.

Une autre fois . Le galant aussitôt
Tire ses grègues (3) , gagne au haut ,
Mal content de son stratagème ,
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur ;

Car c'est double plaisir de tromper un trompeur.

3. S'enfuir. *pr.*



XVI. LE CORBEAU VOULANT IMITER L'AIGLE.

L'OISEAU de Jupiter enlevant un mouton ,
Un corbeau , témoin de l'affaire ,
Et plus faible de reins , mais non pas moins glouton ,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau ,
Marque entre cent moutons le plus gras , le plus beau.
Un vrai mouton de sacrifice :
On l'avait réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disait en le couvant des yeux :
Je ne sais qui fut ta nourrice ,
Mais ton corps me paraît en merveilleux état ;
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bélant , à ces mots , il s'abat.
La moutonnière créature
Pesait plus qu'un fromage , outre que sa toison
Était d'une épaisseur extrême ,
Et mêlée à peu près de la même façon

Que la barbe de Polyphème. (1)
 Elle empêtra si bien les serres du corbeau ,
 Que le pauvre animal ne put faire retraite :
 Le berger vient , le prend , l'encage bien et beau ;
 Le donne à ses enfans pour servir d'amusette.
 Il faut se mesurer : la conséquence est nette :
Mal prend aux (2) volereaux de faire des volleurs ;
L'exemple est un dangereux leurre : (3)
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs ;
Où la guêpe a passé , le moucheron demeure.

1 C'était un cyclope , ou un géant qui n'avait qu'un œil.

2 Petits voleurs. — 3 Appas.



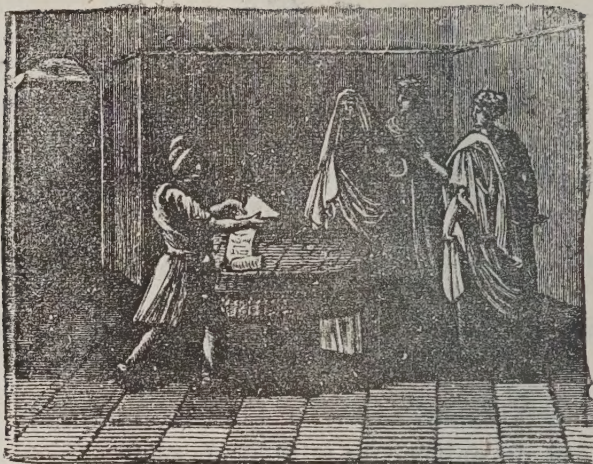
XVII. LE PAON SE PLAIGNANT A JUNON.

Le paon se plaignait à Junon :
 Déesse , disait-il , ce n'est pas sans raison
 Que je me plains , que je murmure ;
 Le chant dont vous m'avez fait don
 Déplaît à toute la nature :
 Au lieu qu'un rossignol , chétive créature ,
 Forme des sons aussi doux qu'éclatans ,
 Est lui seul l'honneur du printemps.
 Junon répondit en colère :
 Oiseau jaloux qui devrais te taire :
 Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol ,



XIX. LE LION ET L'ÂNE CHASSANT.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
 De giboyer : il célébrait sa fête.
 Le gibier du lion , ce ne sont pas moineaux ,
 Mais beaux et bons sangliers, daims et cerfs bons et beaux.
 Pour réussir dans cette affaire ,
 Il se servit du ministère
 De l'âne à la voix de Stentor.
 L'âne à messer lion fit office de cor.
 Le lion le posta , le couvrit de ramée ;
 Lui commanda de braire , assuré qu'à ce son
 Les moins intimidés fuiraient de leur maison ,
 Leur troupe n'était pas encore accoutumée
 A la tempête de sa voix ;
 L'air en retentissait d'un bruit épouvantable :
 La frayeur saisissait les hôtes de ces bois :
 Tous fuyaient , tous tombaient au piège inévitable
 Où les attendait le lion.
 N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
 Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
 Oui reprit le lion , c'est bravement crié :
 Si je ne connaissais ta personne et ta race ,
 J'en serais moi-même effrayé.
 L'âne , s'il eût osé , se fut mis en colère ,
 Encore qu'on le raillât avec juste raison.
 Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron ?
 Ce n'est pas là leur caractère.



XX. TESTAMENT EXPLIQUÉ PAR ÉSOPE.

Si ce qu'on dit d'Ésope est vrai ,
 C'était l'oracle de la Grèce :
 Lui seul avait plus de sagesse
 Que tout l'aréopage. En voici pour essai
 Une histoire des plus gentilles ,
 Et qui pourra plaire au lecteur.
 Un certain homme avait trois filles ,
 Toutes trois de contraire humeur :
 Une buveuse , une coquette ;
 La troisième , avare parfaite.
 Cet homme par son testament ,
 Selon les lois municipales ,
 Leur laissa tout son bien par portions égales ,
 En donnant à leur mère tant ,
 Payable quand chacune d'elles
 Ne posséderait plus sa contingente part.
 Le père mort , les trois femelles
 Courent au testament sans attendre plus tard.
 On le lit , en tâche d'entendre
 La volonté du testateur :
 Mais en vain , car comment comprendre
 Qu'aussitôt que chacune sœur

Ne possèdera plus sa part héréditaire
 Il lui faudra payer sa mère ?
 Ce n'est pas un fort bon moyen ,
 Pour payer , que d'être sans bien .
 Que voulait donc dire le père ?
 L'affaire est consultée , et tous les avocats ,
 Après avoir tourné le cas
 En cent et cent mille manières ,
 Y jettent leur bonnet (1) , se confessent vaincus ,
 Et conseillent aux héritières
 De partager le bien sans penser au surplus .
 Quant à la somme de la veuve ,
 Voici , leur dirent-ils , ce que le conseil treuve (2) :
 Il faut que chaque sœur se charge par traité
 Du tiers , payable à volonté ,
 Si mieux n'aime la mère en créer une rente ,
 Dès le décès du mort courante .
 La chose ainsi réglée , on composa trois lots .
 En l'un , les maisons de bouteille ,
 Les buffets dressés sous la treille ;
 La vaisselle d'argent , les cuvettes , les brocs ,
 Les magasins de Malvoisie (3) ,
 Les esclaves de bouche , et , pour dire en deux mots ,
 L'attirail de la goinfreterie .
 Dans un autre , celui de la coquetterie ,
 La maison de la ville , et les meubles exquis ,
 Les eunuques et les coiffeuses ,
 Et les brodeuses ;
 Les bijoux , les robes de prix :
 Dans le troisième lot , les fermes , le ménage ,
 Les troupeaux et le pâturage ,
 Valets et bêtes de labour .
 Ces lots faits , on jugea que le sort pourrait faire .
 Que peut-être pas une sœur
 N'aurait ce qui lui pourrait plaire :
 Ainsi chacune prit son inclination ,
 Le tout à l'estimation ;
 Ce fut dans la ville d'Athènes

1 Désespèrent de pouvoir expliquer le testament. *pr.*

2 Trouve. *v.* — 3 Vin grec fort doux.

Que cette rencontre arriva.

Petits et grands , tout approuva
Le partage et le choix. Esope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avaient pris justement
Le contre pied du testament.

Si le défunt vivait , disait-il , que l'Attique (4)
Aurait de reproches de lui !

Comment ! ce peuple , qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui ,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur ! Ayant ainsi parlé ,
Il fait le partage lui-même ,

Et donne à chaque sœur un lot contre son gré.

Rien qui put être convenable ,
Partant rien aux sœurs d'agréable :

A la coquette , l'attirail

Qui suit les personnes buveuses ;

La biberonne eut le bétail ;

La ménagère eut les coiffeuses.

Tel fut l'avis du Phrygien ;

Alléguant qu'il n'était moyen ,

Plus sûr pour obliger ces filles

A se défaire de leur bien ;

Qu'elles se mariraient dans de bonnes familles

Quand on leur verrait de l'argent :

Pairaient leur mère tout comptant ;

Ne possèderaient plus les effets de leur père :

Ce que disait le testament.

Le peuple s'étonna comme il se pouvait faire

Qu'un homme seul eut plus de sens

Qu'une multitude de gens.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

4 Canton de la Grèce dont Athènes était la capitale.



LIVRE TROISIÈME.



FABLE 1.

LE MEUNIER , SON FILS , ET L'ANE.

A. M. D. M.

L'INVENTION des arts étant un droit d'aînesse ,
 Nous devons l'apologue (1) à l'ancienne Grèce ;
 Mais ce champ ne se peut tellement moissonner ,
 Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
 La feinte est un pays plein de terres désertes :
 Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
 Je t'en veux dire un trait assez bien inventé :
 Autrefois à Racan Malherbe (2) l'a conté.
 Ces deux rivaux d'Horace , héritiers de sa lyre ,
 Disciples d'Apollon , nos maîtres pour mieux dire ,
 Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins ,
 (Comme ils se confiaient leurs pensées et leurs soins) .

1 Fable instructive. — 2 Poète français.

Racan commence ainsi : Dites-moi , je vous prie ,
Vous qui devez savoir les choses de la vie ,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé ,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé ;
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien , mon talent , ma naissance.
Dois-je dans la province établir mon séjour ,
Prendre emploi dans l'armée ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs , l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût , je saurais où buter ,
Mais j'ai les miens , la cour , le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde :
J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils ,
L'un vieillard , l'autre enfant , non pas des plus petits ,
Mais garçon de quinze ans si j'ai bonne mémoire ;
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fut plus frais et de meilleur débit ,
On lui lia les pieds , on vous le suspendit :
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre ,
Pauvres gens , idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit de rire s'éclata :
Quelle farce , dit-il , vont jouer ces gens-là ?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le meunier à ces mots connaît son ignorance :
Il met sur pied sa bête , et la fait détalier.
L'âne , qui goûtait fort l'autre façon d'aller ,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure : (3)
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là ! oh ! descendez que l'on ne vous le dise ,
Jeune homme , qui menez laquais à barbe grise !
C'était à vous de suivre , au vieillard de monter.
Messieurs , dit le meunier , il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre et puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils ,
Tandis que ce nigaud , comme un évêque assis ,

³ Souci.

Fait le veau sur son âne , et pense être bien sage.
Il n'est , dit le meunier , plus de veaux à mon âge ;
Passez votre chemin , la fille , et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés ,
L'homme crut avoir tort , et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas , une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous :
Le baudet n'en pent plus ; il mourra sous leurs coups.
Eh ! quoi charger ainsi cette pauvre bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique !
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau !
Parbleu ! dit le meunier , est bien fou de cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux ,
L'âne se prélassant (4) marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre , et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode ?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces gens de le faire enchasser.
Ils usent leurs souliers , et conservent leur âne.
Nicolas , au rebours ; car , quand il va voir Jeanne ,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
Beau trio de baudets ! Le meunier repartit :
Je suis âne , il est vrai , j'en conviens , je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme , on me loue ,
Qu'on dise quelque chose , ou qu'on ne dise rien ,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit et fit bien.
Quant à vous , suivez Mars , ou l'Amour ou le Prince
Alléz , venez , courez , demeurez en province :
Prenez femme , abbaye , emploi , gouvernement :
Les gens en parleront , n'en doutez nullement.

4 Marchant comme un prélat.



II. LES MEMBRES ET L'ESTOMAC.

JE devais par la royauté
 Avoir commencé mon ouvrage ,
 A la voir d'un certain côté ,
 Messer Gaster (1), en est l'image ;
 S'il a quelque besoin tout le corps s'en ressent.
 De travailler pour lui les membres se lassant ,
 Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme ,
 Sans rien faire , alléguant l'exemple de Gaster.
 Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécut d'air.
 Nous suons , nous peinons comme bêtes de somme :
 Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;
 Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
 Chômions; c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
 Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre ,
 Les bras d'agir , les jambes de marcher :
 Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
 Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
 Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
 Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;
 Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.

Par ce moyen les mutins virent
 Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux
 A l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.

1 L'estomac.



Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant ,
 Que la gent marécageuse ,
 Gent fort sotte et fort peureuse ,
 S'alla cacher sous les eaux ,
 Dans les joncs , dans les roseaux ,
 Dans les trous du marécage ,
 Sans oser de long-temps regarder au visage
 Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
 Or , c'était un soliveau ,
 De qui la gravité fit peur à la première ,
 Qui de le voir s'aventurant ,
 Osa bien quitter sa tanière.
 Elle approcha , mais en tremblant.
 Une autre la suivit , une autre en fit autant ;
 Il en vint une fourmilière ,
 Et leur troupe à la fin se rendit familière
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
 Le bon sire le souffre , et se tient toujours coi. (3)
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
 Donnez-nous , dit ce peuple , un roi qui se remue.
 Le monarque des dieux leur envoie une grue.
 Qui les croque , qui les tue ,
 Qui les gobe à son plaisir :
 Et grenouilles de se plaindre ,
 Et Jupin de leur dire : Eh quoi , votre désir
 3 Immobile , de *quietus*.

A ses lois croit-il nous astreindre ?
 Vous avez dû premièrement
 Garder votre gouvernement ;
 Mais ne l'ayant pas fait , il vous devait suffire
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous ,
De peur d'en rencontrer un pire.



V. LE RENARD ET LE BOUC.

CAPITAINE renard allait de compagnie,
 Avec son ami bouc des plus haut encornés : (1)
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez :
 L'autre était passé maître en fait de tromperie.
 La soif les obligea de descendre en un puits :

Là , chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris ,
 Le renard dit au bouc : Que ferons-nous , compère ?
 Ce n'est pas tout de boire , il faut sortir d'ici.

Lève tes pieds en haut et tes cornes aussi :

Mets-les contre le mur : le long de ton échine

Je grimperai premièrement :

Puis sur tes cornes m'élevant ,

A l'aide de cette machine

De ce lieu-ci je sortirai ,

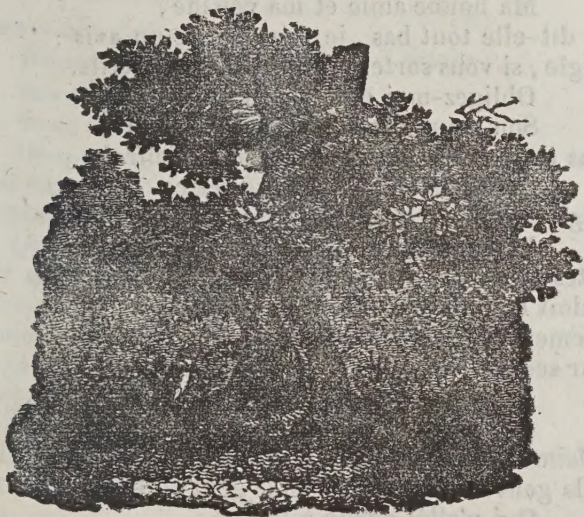
Après quoi je t'en tirerai.

1 Portant cornes. ».

Par ma barbe ! dit l'autre , il est bon , et je loue
 Les gens bien sensés comme toi.
 Je n'aurais jamais , quant à moi ,
 Trouvé ce secret , je l'avoue.

Le renard sort du puits , laisse son compagnon ,
 Et vous lui fait un beau sermon
 Pour l'exhorter à patience !

Si le ciel t'eût , dit-il , donné par excellence
 Autant de jugement que de barbe au menton ,
 Tu n'aurais pas , à la légère ,
 Descendu dans ce puits. Or , adieu , j'en suis hors :
 Tâche de t'en tirer , et fais tous tes efforts ;
 Car pour moi j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.
En toute chose il faut considérer la fin.



VI. L'AIGLE , LA LAIE , ET LA CHATTE.

L'AIGLE avait ses petits au haut d'un arbre creux ,
 La laie (1) au pied , la chatte entre les deux :
 Et sans s'incommoder , moyennant ce partage ,
 Mères et nourrissons faisaient leur tripotage.

1 Femelle du sanglier.

La chatte détruisit par sa fourbe l'accord ,
Elle grimpa chez l'aigle et lui dit : Notre mort
(Au moins de nos enfans , car c'est tout un aux mères),
Ne tardera possible guères.

Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment

Cette maudite laie et creuser une mine ?

C'est pour déraciner le chêne assurément ,

Et de nos nourrissons attirer la ruine :

L'arbre tombant , ils seront dévorés ,

Qu'ils s'en tiennent pour assurés.

S'il m'en restait un seul , j'adoucirais ma plainte.

Au partir de ce lieu , qu'elle remplit de crainte ,

La perfide descend tout droit

A l'endroit

Où la laie était en gésine.

Ma bonne amie et ma voisine ,

Lui dit-elle tout bas , je vous donne un avis :

L'aigle , si vous sortez , fondra sur vos petits.

Obligez-moi de n'en rien dire ;

Son courroux tomberait sur moi.

Dans cette autre famille ayant semé l'effroi ,

La chatte en son trou se retire.

L'aigle n'ose sortir , ni pourvoir aux besoins

De ses petits ; la laie encore moins :

Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins

Ce doit être celui d'éviter la famine.

A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine ,

Pour secourir les siens dedans l'occasion :

L'oiseau royal en cas de mine ,

La laie en cas d'irruption.

La faim détruisit tout , il ne resta personne

De la gent marcassine et de la gent aiglonne

Qui n'allât de vie à trépas :

Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse

Par sa pernicieuse adresse !

Des malheurs qui sont sortis

De la boîte de Pandore ,

Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre ,

C'est la fourbe , à mon avis.



VII. L'IVROGNE ET SA FEMME.

*Chacun a son défaut , où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.*

SUR ce propos , d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie

De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus

Altérât sa santé , son esprit et sa bourse :

Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course ,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.

Un jour que celui-ci plein du jas de la treille ,
Avait laissé ses sens au fond d'une bouteille ,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.

Là , les vapeurs d'un vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps ,

Un luminaire , un drap des morts.

Oh ! dit-il , qu'est ceci ? Ma femme est-elle veuve ?

Là-dessus son épouse , en habit d'Alecton , (1)

Masquée et de sa voix contrefaisant le ton ,

Vient au prétendu mort , approche de sa bière ,

Lui présente un chaudeau (2) propre pour Lucifer.

L'époux alors ne doute en aucune manière

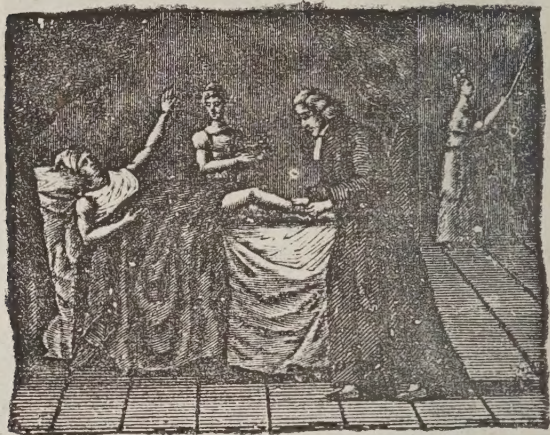
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.

Quelle personne es-tu , dit-il à ce fantôme.

1 Une des Furies. — 2 Potage.

La cellérierière du royaume (3)
 De Satan , reprit-elle , et je porte à manger
 A ceux qu'enclôt la tombe noire.
 Le mari repart , sans songer :
 Tu ne leur portes point à boire!

3 Celle qui a soin des provisions.



VIII. LA GOUTTE ET L'ARAIGNEE.

QUAND l'enfer eut produit la goutte et l'araignée ,
 Mes filles , leur dit-il , vous pouvez vous vanter
 D'être pour l'humaine lignée
 Egalemeut à redouter.

Or , avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.

Voyez-vous ces cases étroites ,
 Et ces palais si grands , si beaux , si bien dorés ?
 Je me suis proposé d'en faire vos retraites.

Tenez donc , voici deux bûchettes !

Accommodez-vous , ou tirez..

Il n'est rien , dit l'aragne , aux cases qui me plaise.
 L'autre tout au rebours , voyant les palais pleins

De ces gens nommés medecins ,
 Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
 Elle prend l'autre lot , y plante le piquet ;

S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet ,
Jamais Hippocrate me somme.

L'aragne cependant se campe en un lambris ,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie ;
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie ;

Voilà des mouchérons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue ; autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage.

Enfin , après un vain essai ,
Il va trouver la goutte. Elle était en campagne ,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.

Son hôte la menait tantôt fendre du bois ,
Tantôt fouir , houer : *goutte bien tracassée* ,
Est , dit-on , à demi-pensée :

Oh ! je ne saurais plus , dit-elle , y résister ,
Changeons , ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot , se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte , d'autre part , va tout droit se loger
Chez un prélat , qu'elle condamne

A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes , Dieu sait ! les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte ,
Et fit très-sagement de changer de logis.





IX. LE LOUP ET LA CIGOGNE.

LES loups mangent gloutonnement.

Un loup donc étant de frairie , (1)

Se pressa , dit-on , tellement ,

Qu'il en pensa perdre la vie.

Un os lui demeura bien avant au gosier.

De bonheur pour ce loup qui ne pouvait crier ,

Près de là passe une cigogne.

Il lui fait signe ; elle accourt.

Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.

Elle retira l'os : puis , pour un si bon tour ,

Elle demanda son salaire.

Votre salaire ! dit le loup :

Vous riez , ma bonne commère !

Quoi , ce n'est pas encore beaucoup

D'avoir de mon gosier retiré votre cou !

Allez , vous êtes une ingrate :

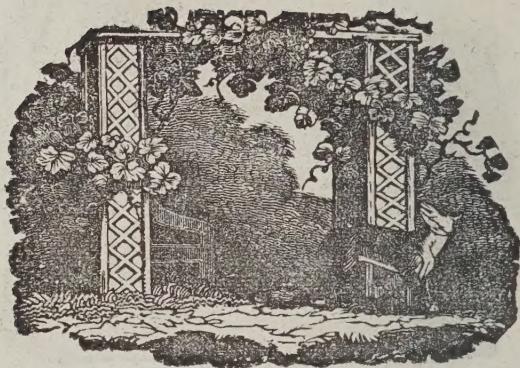
Ne tombez jamais sous ma patte.



X. LE LION ABATTU PAR L'HOMME.

On exposait une peinture
 Où l'artisan avait tracé
 Un lion d'immense stature
 Par un seul homme terrassé.
 Les regardans en tiraient gloire.
 Un lion en passant rabattit leur caquet :
 Je vois bien , dit-il , qu'en effet
 On vous donne ici la victoire ;
 Mais l'ouvrier vous a deçus ;
 Il avait liberté de feindre.
 Avec plus de raison nous aurions le dessus ,
 Si mes confrères savaient peindre.





XI. LE RENARD ET LES RAISINS.

CERTAIN renard gascon , d'autres disent normand,
Mourant presque de faim , vit au haut d'une treille
Des raisins mûrs apparemment
Et couverts d'une peau vermeille.

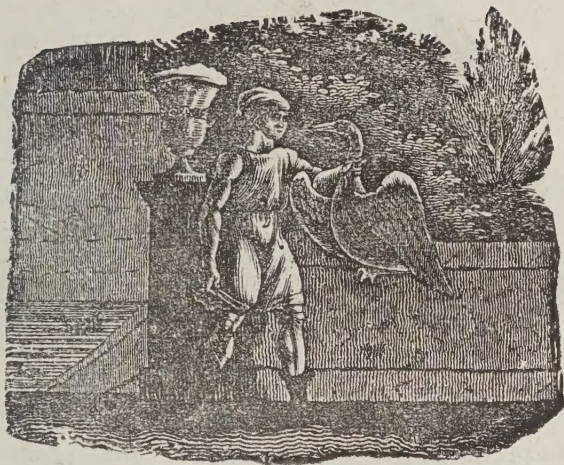
Le galant en eût fait volontiers un repas.

Mais comme il n'y pouvait atteindre ;
Ils sont trop verts , dit-il , et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

XII. LE CYGNE ET LE CUISINIER.

DANS une ménagerie
De volatiles remplie
Vivaient le cygne et l'oison.

Celui-là destiné pour les regards du maître ;
Celui-ci , pour son goût ; l'un qui se piquait d'être
Commensal du jardin , l'autre de la maison ,
Des fossés du château faisant leurs galeries ,
Tantôt on les eût vus côte à côte nager ,
Tantôt courir sur l'onde , et tantôt se plonger ,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier ayant trop bu d'un coup ,
Prit pour l'oison le cygne , et le tenant au cou ,
Il allait l'égorger et le mettre en potage.
L'oiseau , prêt de mourir , se plaint en son ramage.



Le cuisinier fut fort surpris ,
 Et vit bien qu'il s'était mépris :
 Quoi ! je mettrai , dit-il , un tel chanteur en soupe !
 Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
 La gorge à qui s'en sert si bien !
*Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe ,
 Le doux parler ne nuit de rien.*

XIII. LES LOUPS ET LES BREBIS.

APRÈS mille ans et plus de guerre déclarée ,
 Les loups firent la paix avecque les brebis.
 C'était apparemment le bien des deux partis ;
 Car si les loups mangeaient mainte bête égarée ,
 Les bergers de leur peau se faisaient maints habits.
 Jamais de liberté , ni pour les pâturages ,
 Ni d'autre part pour les carnages ;
 Ils ne pouvaient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
 La paix se conclut donc : on donne des otages ;
 Les loups, leurs louveteaux, (1) et les brebis, leurs chiens.
 L'échange en était aux formes ordinaires ,
 Et réglé par des commissaires ,
 Au bout de quelque temps que messieurs les louvats
 1 Jeunes loups.



Se virent loups parfaits et friands de tûrie ,
 Ils vous prennent le temps que dans la bergerie
 Messieurs les bergers n'étaient pas ;
 Etranglent la moitié des agneaux les plus gras ;
 Les emportent aux dents ; dans les bois se retirent.
 Il avaient averti leurs gens secrètement.
 Les chiens qui , sur leur foi , reposaient sûrement ,
 Furent étranglés en dormant :
 Cela fut sitôt fait , qu'à peine ils le sentirent.
 Tout fut mis en morceaux , un seul n'en échappa.
 Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
 La paix est fort bonne de soi ;
 J'en conviens : mais de quoi sert-elle
 Avec des ennemis sans foi ?

XIV. LE LION DEVENU VIEUX.

Le lion , terreur des forêts ,
 Chargé d'ans , et pleurant son antique prouesse ,
 Fut enfin attaqué par ses propres sujets ,
 Devenus forts par sa faiblesse.
 Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ,
 Le loup un coup de dents , le bœuf un coup de corne.
 Le malheureux lion , languissant , triste et morne ,
 Peut à peine rugir , par l'âge estropié.



Il attend son destin sans faire aucunes plaintes ,
 Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
 Ah ! c'est trop , lui dit-il ; je voulais bien mourir ,
 Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

XV. PHILOMÈLE ET PROGNÉ.

AUTREFOIS Progné (1) l'hirondelle
 De sa demeure s'écarta ,
 Et loin des villes s'emporta

Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle. (2)
 Ma sœur , lui dit Progné , comment vous portez-vous ?
 Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue :
 Je ne me souviens point que vous soyez venue ,
 Depuis le temps de Thrace , habiter parmi nous.

Dites-moi : Que pensez-vous faire ?
 Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire ?
 Ah ! reprit Philomèle , en est-il de plus doux ?
 Progné lui repartit : Et quoi ? cette musique ,
 Pour ne chanter qu'aux animaux ,
 Tout au plus à quelque rustique !

Le désert est-il fait pour des talens si beaux ?
 Venez faire aux cités éclater vos merveilles :

1 Filles de Pandion , changées en hirondelle.

2 Rossignol.



Aussi bien , en voyant les bois ,
 Sans cesse il vous souvient que Térée , autrefois ,
 Parmi des demeures pareilles ,
 Exerça sa fureur sur vos divins appas.
 Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
 Qui fait , reprit sa sœur , que je ne vous suis pas ;
 En voyant les hommes , hélas !
 Il m'en souvient bien davantage

XVI. LA FEMME NOYÉE.

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien ,
 C'est une femme qui se noie.
 Je dis que c'est beaucoup : et ce sexe vaut bien
 Que nous le regrettions , puisqu'il fait notre joie
 Ce que j'avance ici n'est point hors de propos
 Puisqu'il s'agit , en cette fable ,
 D'une femme qui dans les flots
 Avait fini ses jours par un sort déplorable.
 Son époux en cherchait le corps
 Pour lui rendre en cette aventure ,
 Les honneurs de la sépulture.
 Il arriva que , sur les bords
 Du fleuve auteur de sa disgrâce
 Des gens se promenaient ignorant l'accident.



Ce mari donc leur demandant
 S'ils n'avaient de sa femme aperçu nulle trace :
 Nulle , reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas ;
 Suivez le fil de la rivière.
 Un autre répartit : Non , ne le suivez pas ,
 Rebroussez plutôt en arrière :
 Quelle que soit la pente et l'inclination
 Dont l'eau par sa pente l'emporte ,
 L'esprit de contradiction
 L'aura fait flotter d'autre sorte.
Cet homme se raillait assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante
Je ne sais s'il avait raison.
Mais , que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente ,
Quiconque avec elle naîtra ,
Sans faute avec elle mourra ,
Et jusqu'au bout contredira ,
Et , s'il peut , encor par de-là.



XVII. LA BELETTE ENTRÉE DANS UN GRÉNIER.

DEMOISELLE belette , au corps long et fluet
 Entra dans un grenier par un trou fort étroit ;
 Elle sortait de maladie.

Là , vivant à discrétion ,
 La galante fit chère lie , (1)

Mangea , rongea , Dieu sait la vie ,
 Et le lard qui périt en cette occasion !

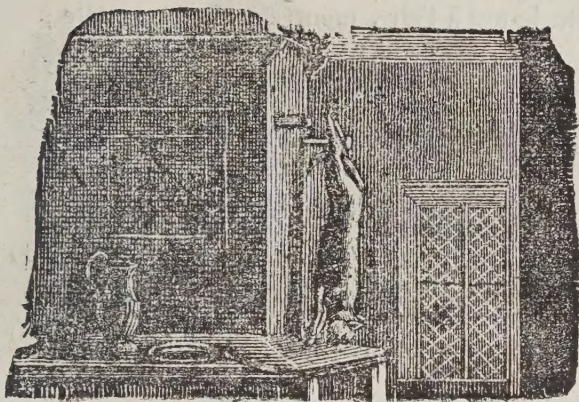
La voilà , pour conclusion ,
 Grasse , maflue et rebondie.

Au bout de la semaine , ayant diné son soû ,
 Elle entend quelque bruit , veut sortir par le trou ;
 Ne peut plus repasser , et croit s'être méprise.

Après avoir fait quelques tours ,
 C'est , dit-elle , l'endroit ; me voilà bien surprise :
 J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.

Un rat qui la voyait en peine ,
 Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée , il faut maigre sortir.

Ce que je vous dis là , l'on le dit à bien d'autres :
 Mais ne confondons point , par trop approfondir ,
 Leurs affaires avec les vôtres.



XVIII. LE CHAT ET LE VIEUX RAT.

J'ai lu , chez un conteur de fables ,
 Qu'un second Rodilard , (1) l'Alexandre des chats ,
 L'Attila , (2) le fléau des rats ,
 Rendait ces derniers misérables :
 J'ai lu , dis-je , en certain auteur ,
 Que ce chat exterminateur ,
 Vrai Cerbère , était craint une lieue à la ronde.
 Il voulait de souris dépeupler tout le monde.
 Les planches qu'on suspend sur un léger appui ,
 La mort aux rats , les souricières ,
 N'étaient que jeux au prix de lui.
 Comme il voit que dans leurs tanières
 Les souris étaient prisonnières ,
 Qu'elles n'osaient sortir , qu'il avait beau chercher ,
 Le galant fait le mort , et du haut d'un plancher ,
 Se pend la tête en bas : la bête scélérate
 A de certains cordons se tenait par la patte.
 Le peuple des souris croit que c'est châtiment ,
 Qu'il a fait un larcin de rôti ou de fromage ,
 Egratigné quelqu'un , causé quelque dommage ,
 Enfin , qu'on a perdu le mauvais garnement.
 Toutes , dis-je , unanimement
 1 Ronge lard , surnom de chat.
 2 Roi des Huns , qui se disait le *fléau de Dieu*.

Se promettent de rire à son enterrement,
 Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête;
 Puis, rentrent dans leurs nids à rats;
 Puis ressortant font quatre pas;
 Puis enfin se mettent en quête.
 Mais voici bien une autre fête:
 Le pendu ressuscite, et sur ses pieds tombant,
 Attrape les plus paresseuses.
 Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant:
 C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses
 Ne vous sauveront pas, je vous en avertis;
 Vous viendrez toutes au logis.
 Il prophétisait vrai: notre maître Mitis, (3)
 Pour la seconde fois, les trompe et les affine; (4)
 Blanchitsa robe et s'enfarine;
 Et, de la sorte déguisé,
 Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
 Ce fut à lui bien avisé:
 La gent trotte menu (5) s'en vient chercher sa perte.
 Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour:
 C'était un vieux routier, il savait plus d'un tour;
 Même il avait perdu sa queue à la bataille.
 Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
 S'écria-t-il de loin au général des chats;
 Je soupçonne dessous encor quelque machine,
 Rien ne te sert d'être farine;
 Car quand tu serais sac, je n'approcherais pas.
 C'était bien dit à lui: j'approuve sa prudence.
 Il était expérimenté,
 Il savait que *la méfiance*
Est mère de la sûreté.

3 Mot latin, doux, surnom de chat.

4 Trompe. *v.*

5 Epithète qui convient à la souris.



LIVRE QUATRIÈME.



FABLE I.

LE LION AMOUREUX.

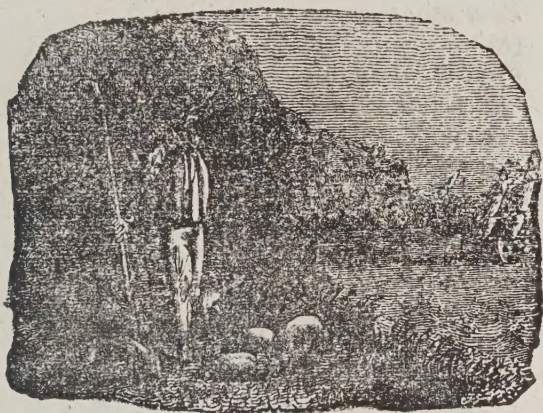
A MADemoisELLE DE Sévigné.

SÉVIGNÉ , de qui les attraits
 Servent aux grâces de modèle ;
 Et qui naquîtes toute belle ,
 A votre indifférence près ,
 Pourriez-vous être favorable
 Aux jeux innocens d'une fable ,
 Et voir sans vous épouvanter ,
 Un lion qu'Ameur sut dompter ?
 Amour est un étrange maître !
 Heureux qui peut ne le connaître
 Que par récit , lui , ni ses coups !
 Quand on en parle devant vous
 Si la vérité vous offense ,
 La fable au moins se peut souffrir ;

Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir ,
Par zèle et par reconnaissance.
Du temps que les bêtes parlaient ;
Les lions entre autres voulaient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? puisque leur engau
Valait la nôtre en ce temps-là ,
Ayant courage , intelligence ,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla :
Un lion de haut parentage ,
En passant dans un certain pré ,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible
La donner lui semblait bien dur ;
La refuser n'était pas sûr :
Même un refus eût fait , possible ,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin ;
Car , outre qu'en toute manière
La belle était pour les gens fiers ,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant ,
Lui dit : Ma fille est délicate ,
Vos griffes ia pourraient blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque pate
On vous les rogne , et pour les deu
Qu'on vous les lime en même temp
Vos baisers en seront moins rudes
Et pour vous plus délicieux ,
Car ma fille y répondra mieux
Etant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela :
Tant son âme était aveuglée !

Sans dents ni griffes le voilà ,
 Comme place démantelée.
 On lâcha sur lui quelques chiens ,
 Il fit fort peu de résistance.

*Amour , Amour ! quand tu nous tiens ,
 On peut bien dire : Adieu prudence ?*



II. LE BERGER ET LA MER.

Du rapport d'un troupeau , dont il vivait sans soins ,
 Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite. (1)

Si sa fortune était petite ,
 Elle était sûre tout au moins.

A la fin , les trésors déchargés sur la plage
 Le tentèrent si bien , qu'il vendit son troupeau ,
 Trafiqua de l'argent , le mit entier sur l'eau.

Cet argent périt par naufrage.

Son maître fut réduit à garder les brebis ,
 Non plus berger en chef comme il était jadis
 Quand ses propres moutons paissaient sur le rivage :
 Celui qui s'était vu Coridon ou Tircis (2)

Fut Pierrot (3) et rien davantage.

Au bout de quelque temps il fit quelques profits ,
 Racheta des bêtes à laine ;

1 La mer , Amphitrite en était la déesse.

2 Maître de ses troupeaux. — 3 Berger à gages.

Et comme un jour les vents retenant leur haleine ,
 Laisaient paisiblement aborder les vaisseaux :
 Vous voulez de l'argent , ô mesdames les Eaux !
 Dit-il , adressez-vous , je vous prie , à quelque autre :

Ma foi vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.

Je me sers de la vérité ,

Pour montrer par expérience ,

Qu'un sou quand il est assuré ,

Vaut mieux que cinq en espérance ;

Qu'il se faut contenter de sa condition ;

Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition

Nous devons fermer les oreilles.

Pour un qui s'en louera , dix mille s'en plaindront.

La mer promet monts et merveilles :

Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.



III. LA MOUCHE ET LA FOURMI.

La mouche et la fourmi contestaient de leur prix.

O Jupiter ! dit la première ,

Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits

D'une si terrible manière ,

Qu'un vil et rampant animal

A la fille de l'air ose se dire égal !

Je hante les palais , je m'assieds à ta table ;

Si l'on t'immole un bœuf , j'en goûte devant toi.

Pendant que celle-ci , chétive et misérable ,

Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.

Mais ma mignonne, dites-moi ,

Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi ,

D'un empereur ou d'une belle ?

Je le fais , et je baise un beau sein quand je veux ,

Je me joue entre des cheveux ,

Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle ,

Et la dernière main que met à sa beauté

Une femme allant en conquête ,

C'est un ajustement des mouches emprunté.

Puis allez-moi rompre la tête

De vos greniers ! — Avez-vous dit ?

Lui répliqua la ménagère.

Vous hantez les palais : mais on vous y maudit.

Et quant à goûter la première

De ce qu'on sert devant les dieux ,

Croyez-vous qu'il en vaille mieux !

Vous entrez partout , ainsi font les profanes.

Sur la tête des rois , et sur celle des ânes ,

Vous allez vous planter ; je n'en disconviens pas ;

Et je sais que d'un prompt trépas ,

Cette importunité bien souvent est punie ,

Certain ajustement , dites-vous rend jolie ;

J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.

Je veux qu'il ait nom mouche ; est-ce un sujet pourquoi

Vous fassiez sonner vos mérites ?

Nomme-t-on pas aussi mouches , les parasites ?

Cessez donc de tenir un langage si vain :

N'ayez plus ces hautes pensées ,

Les mouches de cour (1) sont chassées.

Les mouchards (2) sont pendus : et vous mourrez de faim ,

De froid , de langueur , de misère ,

Quand Phébus (3) règnera sur une autre hémisphère.

Alors je jouirai du fruit de mes travaux :

Je n'irai , par monts ni par vaux ,

M'exposer au vent , à la pluie ;

Je vivrai sans mélancolie ;

1 Les importuns. — 2 Les espions.

3 Quand l'hiver sera venu.

4 Vallée.

Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.

Je vous enseignerai par-là

Ce que c'est qu'une fausse et véritable gloire.

Adieu, je perds le temps : laissez-moi travailler ,

Ni mon grenier ni mon armoire ,

Ne se remplit à babiller.



IV. LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR.

Un amateur du jardinage ,

Demi-bourgeois , demi-manant ,

Possédait en certain village

Un jardin assez propre , et le clos attenant. (1)

Il avait de plants vifs fermé cette étendue :

Là croissaient à plaisir l'oseille et la laitue ,

De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet .

Peu de jasmin d'Espagne , et force serpolet .

Cette félicité par un lièvre troublée

Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit .

Ce maudit animal vient prendre sa goulée

Soir et matin , dit-il , et des pièges se rit :

Les pierres , les bâtons , y perdent leur crédit :

Il est sorcier , je crois. Sorcier ! je l'en défie ,

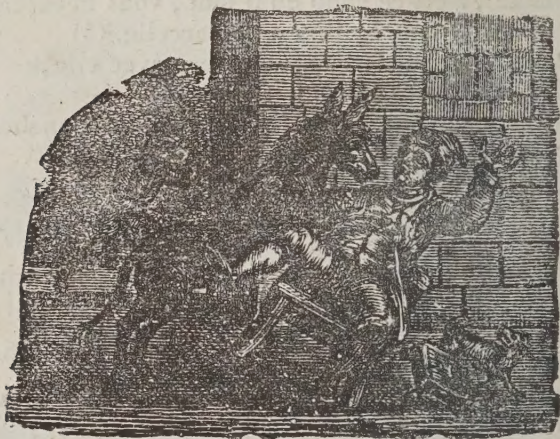
Repartit le Seigneur : fût-il diable , Miraut , (2)

1 Tout proche. — 2 Nom d'un chien de chasse.

En dépit de ses tours , l'attrapera bientôt.
 Je vous en déferai , bonhomme , sur ma vie.
 Et quand ? Et dès demain , sans tarder plus long-temps.
 La partie ainsî faite , il vient avec ses gens.
 Ça , déjeûnons , dit-il : vos poulets sont-ils tendres ?
 La fille du logis , qu'on vous voie , approchez ;
 Quand la marirons-nous ? quand aurons-nous des gendres.
 Bonhomme , c'est ce coup qu'il faut , vous m'entendez ,
 Qu'il faut fouiller à l'escarcelle. (3)
 Disant ces mots , il fait connaissance avec elle ,
 Auprès de lui la fait asseoir :
 Prend une main , un bras , lève un coin de mouchoir ,
 Toutes sottises dont la belle
 Se défend avec grand respect ;
 Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
 Cependant on fricasse , on se rue en cuisine.
 De quand sont vos jambons : ils ont fort bonne mine.
 Monsieur , ils sont à vous. Vraiment , dit le Seigneur ,
 Je les reçois , et de bon cœur.
 Il déjeûne très-bien ; ainsî fait sa famille ,
 Chiens , chevaux et valets , tous gens bien endentés .
 Il commande chez l'hôte ; il prend des libertés ;
 Boit son vin ; caresse sa fille.
 L'embarras des chasseurs succède au déjeûné.
 Chacun s'anime et se prépare ;
 Les trompes et les cors font un tel tintamarre
 Que le bonhomme est étonné.
 Le pis que l'on mit en piteux équipage
 Le pauvre potager : adieu planches , carreaux ,
 Adieu chicorée et poïreaux ,
 Adieu de quoi mettre au potage.
 Le lièvre était gité dessous un maître chou.
 On le quête ; on le lance : il s'enfuit par un trou ;
 Non pas trou , mais trouée , horrible et large plaie
 Que l'on fit à la pauvre haie ,
 Par ordre du Seigneur ; car il eût été mal
 Qu'on eût pu du jardin sortir tout à cheval.
 Le bonhomme disait : Ce sont là jeux de prince.
 Mais on le laissait dire , et les chiens et les gens

Firent plus de dégât dans une heure de temps ,
 Que n'en auraient fait en cent ans
 Tous les lièvres de la province.

*Petits princes , videz vos débats entre vous ,
 De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
 Il ne les faut jamais engager dans vos guerres ,
 Ni les faire entrer sur vos terres.*



V. L'ANE ET LE PETIT CHIEN.

*Ne forçons point notre talent ;
 Nous ne ferions rien avec grâce ;
 Jamais un lourdeau , quoiqu'il fasse ,
 Ne saurait passer pour galant.*

PEU de gens , que le ciel chérit et gratifie ,
 Ont le don d'agréer infus (1) avec la vie.
 C'est un point qu'il leur faut laisser ,
 Et ne pas ressembler à l'âne de la fable ,
 Qui pour se rendre plus aimable ,
 Et plus cher à son maître , alla le caresser.
 Comment disait-il en son âme ,
 Le chien , parce qu'il est mignon ,
 Vivra de pair à compagnon
 Avec monsieur , avec madame ,

1 Ce mot ne se dit plus qu'au féminin , la science infuse.

Et j'aurai des coups de bâton !
 Que fait-il ? il donne la patte ,
 Puis aussitôt il est baisé !
 S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte ,
 Cela n'est pas bien malaisé.
 Dans cette admirable pensée ,
 Voyant son maître en joie , il s'en vient lourdement ,
 Lève une corne tout usée ;
 La lui porte au menton fort amoureusement ,
 Non sans accompagner , pour plus grand ornement :
 De son chant gracieux cette action hardie.
 Oh ! oh ! quelle caresse ? et quelle mélodie !
 Dit le maître aussitôt. Hola , Martin-bâton ? (2)
 Martin-bâton accourt : l'âne change de ton.
 Ainsi finit la comédie.

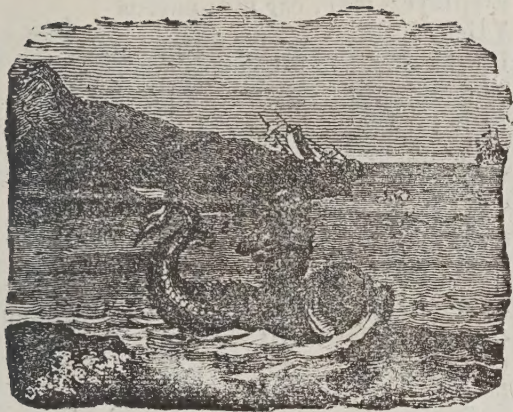
2 Valet armé d'un bâton.

VI. LE COMBAT DES RATS ET DES BELETTES.

La nation des belettes ,
 Non plus que celle des chats ,
 Ne veut aucun bien aux rats ;
 Et sans les portes étroites
 De leurs habitations ,
 L'animal à longue échine
 En ferrait , je m'imagine ,
 De grandes destructions.
 Or , une certaine année
 Qu'il en était à foison ,
 Leur roi nommé Ratapon ,
 Mit en campagne une armée.
 Les belettes , de leur part ,
 Déployèrent l'étendard.
 Sit l'on croit la renommée ,
 La victoire balança :
 Plus d'un guéret s'engraissa
 Du sang de plus d'une bande ;
 Mais la perte la plus grande
 Tomba presque en tous endroits
 Sur le peuple souriquois ;

Sa dérouté fut entière ,
Quoi que pût faire Artapax ,
Psicarpax , Méridarpax , (1)
Qui tout couverts de poussière ,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattans.
Leur résistance fut vaine ,
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort ,
Tant soldat que capitaine.
Ces princes périrent tous.
La racaille dans des trous ,
Trouvant sa retraite prête ,
Se sauva sans grand travail :
Mais les seigneurs , sur leur tête ,
Ayant chacun un plumail ,
Des cornes ou des aigrettes ,
Soit comme marques d'honneur ,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur.
Cela causa leur malheur.
Trou , ni fente , ni crevasse ,
Ne fut large assez pour eux ,
Au lieu que la populace
Entrait dans les moindres creux
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.
*Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement :
Les petits , en toute affaire ,
Esquivent fort aisément :
Les grands ne le peuvent faire*

1 Noms de rats plaisamment inventés par Homère.



VII. LE SINGE ET LE DAUPHIN.

C'ÉTAIT chez les grecs un usage
 Que sur la mer tous voyageurs
 Menaient avec eux en voyage
 Singes et chiens de bateleurs.
 Un navire en cet équipage
 Non loin d'Athènes fit naufrage.
 Sans les dauphins tout eût péri.
 Cet animal est fort ami
 De notre espèce : en son histoire
 Pline le dit , il le faut croire.
 Il sauva donc tout ce qu'il put.
 Même un singe en cette occurrence ,
 Lui pensa devoir son salut :
 Un dauphin le prit pour un homme ,
 Et sur son dos le fit asseoir
 Si gravement , qu'on eût cru voir
 Ce chanteur ⁽¹⁾ que tant on renomme.
 Le dauphin l'allait mettre à bord ,
 Quand , par hasard , il lui demande :
 Êtes-vous d'Athènes la grande ?
 Oui , dit l'autre ; on m'y connaît fort :
 S'il vous y survient quelque affaire ,

¹ Arion , qui selon l'historien Hérodote , fut sauvé d'un naufrage par un dauphin.

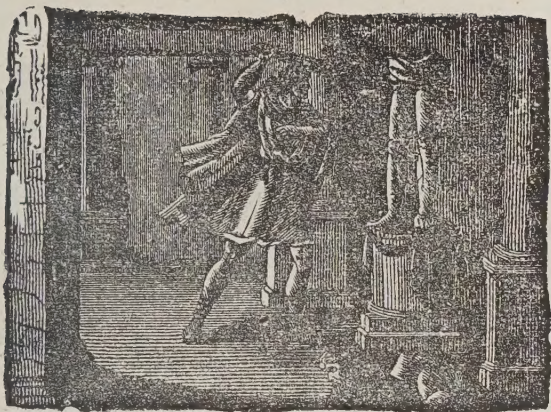
Employez-moi , car mes parens
 Y tiennent tous les premiers rangs :
 Un mien cousin est juge-maire.
 Le dauphin dit : Bien grand merci ;
 Et le Piré (2) a part aussi
 A l'honneur de votre présence ?
 Vous le voyez souvent , je pense ?
 Tous les jours ! il est mon ami ;
 C'est une vieille connaissance.
 Notre magot prit pour ce coup ,
 Le nom d'un port pour un nom d'homme.
De telles gens il est beaucoup ,
Qui prendraient Vaugirard (3) pour Rome ;
Et qui caquetant au plus dru , (4)
Parlent de tout , et n'ont rien vu.
 Le dauphin rit , tourne la tête ;
 Et le magot considéré ,
 Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
 Du fond des eaux rien qu'une bête :
 Il y replonge et va trouver
 Quelque homme afin de le sauver.

2 Fameux port d'Athènes.

3 Village près de Paris.

4 Au mieux.





VIII. L'HOMME ET L'IDOLE DE BOIS.

CERTAIN païen chez lui gardait un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles:
Le païen cependant s'en promettait merveilles.

Il lui coûtait autant que trois :

Ce n'était que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.

Jamais idole, quel qu'il fût,

N'avait eu cuisine si grasse;

Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grâce;
Bien plus, si pour un sou d'orage, en quelque endroit,
S'amassait d'une ou d'autre sorte,

L'homme en avait sa part, et sa bourse en souffrait :

La pitance du dieu n'en était pas moins forte.

A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,

Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?

Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels :

Tu ressembles aux naturels

Malheureux, grossiers et stupides !

On n'en peut rien tirer qu'avec le bâton.

Plus je te remplissais, plus mes mains étaient vides :

J'ai bien fait de changer de ton.



IX. LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON.

UN paon muait : un geai prit son plumage ;
 Puis après se l'accommoda ;
 Puis parmi d'autres paons tout fier se panada ,
 Croyant être un beau personnage.
 Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué ,
 Berné , sifflé , moqué , joué ,
 Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte.
 Même vers ses pareils s'étant réfugié ,
 Il fut par eux mis à la porte.
*Il est assez de geais à deux pieds comme lui ,
 Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui ,
 Et que l'on nomme plagiaires.
 Je m'en tais et ne veux leur causer nul ennui :
 Ce ne sont pas là mes affaires.*

X. LE CHAMEAU ET LES BATONS FLOTTANS.

LE premier qui vit un chameau
 S'enfuit à cet objet nouveau ;
 Le second approcha ; le troisième osa faire
 Un licou pour le dromadaire , (1)
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier :
 1 Autre nom du chameau.



*Ce qui nous paraissait terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue
Quand ce vient à la continue.*

Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :

On avait mis des gens au guet ,

Qui voyant sur les eaux de loin certain objet ,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'était un puissant navire.

Quelques momens après l'objet devint brûlot ,
Et puis nacelle , et puis ballot ;
Enfin bâtons flottans sur l'onde.

J'en sais beaucoup de par le monde

A qui ceci conviendra bien :

De loin , c'est quelque chose ; et de près , ce n'est rien.

XI. LA GRENOUILLE ET LE RAT.

TEL , comme dit Merlin , (1) cuide enseigner autrui ;
Qui souvent s'enseigne soi-même.

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :

Un rat plein d'embonpoint , gras et des mieux nourris ;

1 Auteur d'un ouvrage dont est tiré ce proverbe *cuide enseigner* , tel qui pense tromper.



Et qui ne connaissait l'avent ni le carème ,
 Sur le bord d'un marais égayait ses esprits.
 Une grenouille approche , et lui dit dans sa langue
 Venez me voir chez moi , je vous ferai festin.

Messire rat promet soudain :

Il n'était pas besoin de plus longue harangue.
 Elle allégua pourtant les délices du bain ,
 La curiosité , le plaisir du voyage ,
 Cent raretés à voir le long du marécage :
 Un jour il contera à ses petits-enfans
 Les beautés de ces lieux , les mœurs des habitans ,
 Et le gouvernement de la chose publique

Aquatique.

Un point sans plus tenait le galant empêché ;
 Il nageait quelque peu , mais il fallait de l'aide.
 La grenouille à cela trouve un très-bon remède :
 Le rata son pied par la patte attaché ;

Un brin de jonc en fit l'affaire.

Dans le marais entré notre bonne commère
 S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau ,
 Contre le droit des gens , contre la foi jurée :
 Prétend qu'elle en fera gorge chaude et curée (1) :
 C'était , à son avis , un excellent morceau.

1 La part des chiens , terme de chasse.

Déjà dans son esprit la galande le croque.
 Il atteste les dieux : la perfide s'en moque.
 Il résiste ; elle tire. En ce combat nouveau ,
 Un milan qui dans l'air planait , faisait sa ronde ,
 Voit d'en haut le pauvre se débattant sur l'onde.
 Il fond dessus , l'enlève , et par même moyen ,
 La grenouille et le lien.

Tout en fut ; tant et si bien ,
 Que de cette double proie
 L'oiseau se donne au cœur joie ,
 Ayant de cette façon ,
 A souper chair et poisson.
*La ruse la mieux ourdie
 Peut nuire à son inventeur ;
 Et souvent la perfidie
 Retourne sur son auteur (2).*

2 On dit aujourd'hui , retombe sur son auteur.



XII. TRIBUT ENVOYÉ PAR LES ANIMAUX A ALEXANDRE.

UNE fable avait cours parmi l'antiquité ;
 Et la raison ne m'en est pas connue.
 Que le lecteur en tire une moralité :
 Voici la fable toute nue.
 La renommée ayant dit en ces lieux ,

Qu'un fils de Jupiter , un certain Alexandre ,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux ,
 Commandait , que sans plus attendre ,
 Tout peuple à ses pieds s'allât rendre.

Quadrupèdes , humains , éléphants , vermiseaux :
 Les républiques des oiseaux :
 La déesse aux cent bouches , dis-je ,
 Ayant mis partout la terreur

En publiant l'édit du nouvel empereur ,
Les animaux , et toute espèce lige (1)
De son seul appétit , crurent que cette fois ,
 Il fallait subir d'autres lois.

On s'assemble au désert : tous quittent leur tanière.
Après divers avis , on résout , on conclut
 D'envoyer hommage et tribut.

Pour l'hommage et pour la manière ,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
 Ce que l'on voulait qui fût dit.

 Le seul tribut les tint en peine ;
Car que donner ? il fallait de l'argent
On en prit d'un prince obligeant ,
Qui , possédant dans son domaine
 Des mines d'or , fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut ,
 Le mulet et l'âne s'offrirent ;
Assistés du cheval ainsi que du chameau.

 Tous quatre en chemin ils se mirent ,
 Avec le singe ambassadeur nouveau.
La caravane rencontre en un passage
Monseigneur le lion ; cela ne leur plut point ,
 Nous nous rencontrons tout à point ,
Dit-il , et nous voici compagnons de voyage.
 J'allais offrir mon fait à part ;

Mais bien qu'il soit léger , tout fardeau m'embarrasse.
 Obligez-moi de me faire la grâce
 Que d'en porter chacun un quart ;

Ce ne vous sera pas une charge trop grande ,
Et j'en serai plus libre , et bien plus en état ,
En cas que les voleurs attaquent notre bande .

1 Asservie à son seul appétit.

Et que l'on en vienne au combat
 Econduire un lion rarement se pratique.
 Le voilà donc admis , soulagé , bien reçu ,
 Et , malgré le héros de Jupiter issu ,
 Faisant chère et vivant sur la bourse publique.

Ils arrivèrent dans un pré
 Tout bordé de ruisseaux , de fleurs tout diapré ,
 Où maint mouton cherchait sa vie ,
 Séjour du frais , véritable patrie
 Des zéphirs. Le lion n'y fut pas , qu'à ces gens
 Il se plaignit d'être malade.

Continuez notre ambassade ,
 Dit-il ; je sens un feu qui me brûle au-dedans ,
 Et veux chercher ici quelque herbe salulaire.

Pour vous ne perdez point de temps :
 Rendez-moi mon argent ; j'en puis avoir affaire.
 On déballe ; et d'abord le lion s'écria ,

D'un ton qui témoignait sa joie :
 Que de filles , ô dieux ! mes pièces de monnaie
 Ont produites ! Voyez la plupart sont déjà

Aussi grandes que leurs mères.
 Le croît m'en appartient. Il prit tout là-dessus :
 Ou bien s'il ne prit tout , il n'en demeura guères.

Le singe et les sommiers confus ,
 Sans oser répliquer en chemin se remirent.
 Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plainquirent ,

Et n'en eurent point de raison ,
 Qu'eût-il fait ? c'eût été lion contre lion ;
 Et le proverbe dit : *Corsaires à Corsaires ,
 L'un l'autre s'attaquant , ne font pas leurs affaires*

XIII. LE CHEVAL S'ÉTANT VOULU VENGER DU CERF.

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
 Lorsque le genre humain de glands se contentait,
 Ane , cheval et mule aux forêts habitait :
 Et l'on ne voyait point , comme au siècle où nous sommes.
 Tant de selles et tant de bâts ,
 Tant de harnais pour les combats ,



Tant de chaises , tant de carrosses ;
 Comme aussi ne voyait-on pas
 Tant de festins et tant de noces :
 Or un cheval eut alors différend
 Avec un cerf plein de vitesse ;
 Et ne pouvant l'attraper en courant ,
 Il eut recours à l'homme , implora son adresse.
 L'homme lui mit un frein , lui sauta sur le dos ,
 Ne lui donna point de repos
 Que le cerf ne fût pris , et n'y laissât la vie.
 Et cela fait , le cheval remercie
 L'homme son bienfaiteur , disant : Je suis à vous ;
 Adieu , je m'en retourne en mon séjour sauvage.
 Non pas cela , dit l'homme : il fait meilleur chez nous .
 Je vois trop quel est votre usage.
 Demeurez donc , vous serez bien traité ,
 Et jusqu'au ventre en la litière.
 Hélas ! que sert la bonne chère
 Quand on n'a pas la liberté !
 Le cheval s'aperçut qu'il avait fait folie ;
 Mais il n'était plus temps : déjà son écurie
 Était prête et toute bâtie.
 Il y mourut en trainant son lien :
 Sage s'il eut remis une légère offense.
*Quel que soit le plaisir que cause la vengeance ,
 C'est l'acheter trop cher , que l'acheter d'un bien ,
 Sans qui les autres ne sont rien.*



XIV. LE RENARD ET LE BUSTE.

LES grands pour la plupart sont masques de théâtre ,
 Leur apparence impose au vulgaire idolâtre ,
 L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit ;
 Le renard , au contraire , à fond les examine ,
 Les tourne de tous sens , et , quand il s'aperçoit
 Que leur fait n'est que bonne mine ,
 Il leur applique un mot qu'un buste de héros
 Lui fit dire fort à propos.

C'était un buste creux et plus grand que nature.

Le renard en louant l'effort de la sculpture ,

« Belle tête , dit-il , mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

XV. LE LOUP , LA CHÈVRE ET LE CHEVREAU.

LA bique (1) allant remplir sa traînante mamelle ,

Et paître l'herbe nouvelle

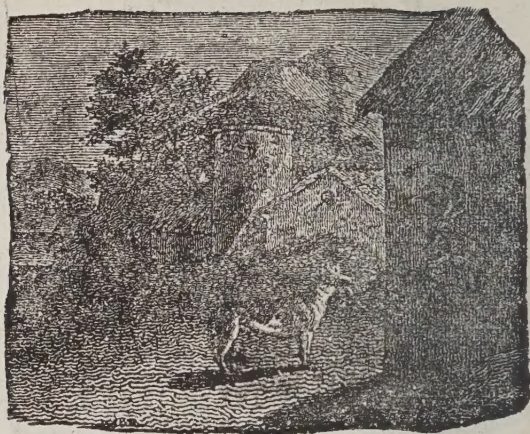
Ferma sa porte au loquet ,

Non sans dire à son biquet ,

Gardez-vous , sur votre vie ,

D'ouvrir que l'on ne vous die ,

1 *Bique , Biquet , chèvre , chevreau.*



Pour enseigne et mot du guet ,
 Foin du loup et de sa race !
 Comme elle disait ces mots ,
 Le loup , de fortune , passe ,
 Il les recueille à propos ,
 Et les garde en sa mémoire .
 La bique , comme on peut croire ;
 N'avait pas vu le glouton .
 Dès qu'il la voit partie , il contrefait son ton ,
 Et d'une voix papelarde ,
 Il demande qu'on ouvre , en disant : Foin du loup !
 Et croyant entrer tout d'un coup :
 Le biquet soupçonneux par la fente regarde ;
 Montrez-moi patte blanche ou je n'ouvrirai point .
 S'écria-t-il d'abord . Patte blanche est un point
 Chez les loups , comme on sait , rarement en usage ,
 Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage ,
 Comme il était venu s'en retourna chez soi .
 Où serait le biquet s'il eût ajouté foi
 Au mot de guet , que , de fortune
 Notre loup avait entendu ?
*Deux sûretés valent mieux qu'une ,
 Et le trop en cela ne fut jamais perdu .*



XVI. LE LOUP , LA MÈRE ET L'ENFANT.

Ce loup me remet en mémoire
 Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris ;
 Il y périt , voici l'histoire :
 Un villageois avait à l'écart son logis.
 Un loup attendait chape-chute (1) à la porte ;
 Il avait vu sortir gibier de toute sorte ,
 Veaux de lait , agneaux et brebis ,
 Régiment de dindons , enfin bonne provende.
 Le larron commençait pourtant à s'ennuyer ,
 Il entend un enfant crier :
 La mère aussitôt le gourmande ,
 Le menace s'il ne se tait ,
 De le donner au loup. L'animal se tint prêt ,
 Remerciant les dieux d'une telle aventure ;
 Quand la mère apaisant sa chère géniture ,
 Lui dit : Ne criez point ; s'il vient nous le tûrons.
 Qu'est-ceci ! s'écria le mangeur de moutons :
 Dire d'un , puis d'un autre ! est-ce ainsi que l'on traite
 Les gens faits comme moi ? me prend-on pour un sot ?
 Que quelque jour ce beau marmot
 Vienne au bois cueillir la noisette.
 Comme il disait ces mots , on sort de la maison :
 Un chien de cour l'arrête : épieux et fourches fières
 L'ajustent de toutes manières.

Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.

Aussitôt il conta l'affaire ;

Merci de moi ! lui dit la mère ,

Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein

Qu'il assouvisse un jour ta faim ?

On assomma la pauvre bête.

Un manant lui coupa le pied droit et la tête ;

Le seigneur du village à sa porte les mit :

Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

» Bieaux chires loups , n'écoutez mie

Mères teuchent chen fieux qui crie. »



XVII. PAROLE DE SOCRATE.

SOCRATE un jour faisant bâtir ,

Chacun censurait son ouvrage ;

L'un trouvait les dedans , pour ne lui point mentir ,

Indignes d'un tel personnage ;

L'autre blâmait la face ; et tous étaient d'avis

Que les appartemens en étaient trop petits.

Quelle maison pour lui ! L'on y tournait à peine.

Plut au ciel que de vrais amis ,

Telle quelle est , dit-il , elle pût être pleine !

Le bon Socrate avait raison

De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.

Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :

Rien n'est plus commun que ce nom ,

Rien n'est plus rare que la chose.



XVIII. LE VIEILLARD ET SES ENFANS.

Toute puissance est faible , à moins que d'être unie.

Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.

Si j'ajoute du mien à son invention ,

C'est pour peindre nos mœurs , et non point par envie :

Je suis trop au-dessous de cette ambition.

Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire :

Pour moi , de tels pensers me seraient mal séants.

Mais venons à la fable ou plutôt à l'histoire

De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appelait ,

Mes chers enfans , dit-il , (à ses fils il parlait) ,

Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble :

Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.

L'ainé les ayant pris ; et fait tous ses efforts ,

Les rendit , en disant : Je le donne aux plus forts.

Un second lui succède , et se met en posture ,

Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.

Tous perdirent leur temps , le faisceau résista :

De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.

Faibles gens ! dit le père ; il faut que je vous montre

Ce que ma force peut en semblable rencontre.

On crut qu'il se moquait , on sourit , mais à tort :

Il sépare les dards , et les rompt sans effort.

Vous voyez , reprit-il , l'effet de la concorde.
 Voyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
 Tant que dura son mal , il n'eut d'autre discours.
 Enfin , se tenant près de terminer ses jours :
 Mes chers enfans , dit-il , je vais où sont nos pères ,
 Adieu , promettez-moi de vivre comme frères.
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant !
 Il prend à tous les mains , il meurt. Et les trois frères
 Trouvent un bien fort grand , mais fort mêlé d'affaires
 Un créancier saisit , un voisin fait procès ;
 D'abord notre trio s'en tire avec succès.
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
 Le sang les avait joints , l'intérêt les sépare :
 L'ambition , l'envie , avec les consultants ,
 Dans la succession entrent en même temps.
 On en vient au partage , on conteste , on chicane ;
 Le juge sur cent points tour à tour les condamne ;
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt ,
 Ceux-là sur une erreur , ceux-ci sur un défaut.
 Les frères désunis sont tous d'avis contraires ;
 L'un veut s'accommoder , l'autre n'en veut rien faire.
 Tous perdirent leur bien , et voulurent trop tard
 Profiter de ces dards unis et pris à part.

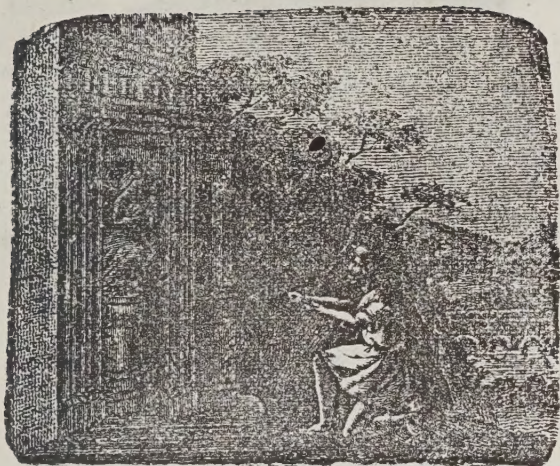
XIX. L'ORACLE ET L'IMPIE.

Vouloir tromper le ciel , c'est folie à la terre.
Le Dédale (1) des cœurs en ses détours n'enserme
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait , il le fait à leurs yeux ,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen qui sentait quelque peu le fagot , (2)
 Et qui croyait en Dieu ; pour user de ce mot ,
 Par bénéfice d'inventaire ,
 Alla consulter Apollon.
 Dès qu'il fut en son sanctuaire :
 Ce que je tiens , dit-il , est-il en vie , ou non ?

1 Le Labyrinthe.

2 Qui s'exposait à être brûlé comme athée.



Il tenait un moineau , dit-on ,
 Près d'étouffer la pauvre bête ,
 Ou de la lâcher aussitôt ,
 Pour mettre Apollon en défaut.
 Apollon reconnut ce qu'il avait en tête ,
 Mort ou vif , lui dit-il , montre-nous ton moineau ,
 Et ne me tends plus de panneau :
 Tu te trouverais mal d'un pareil stratagème :
 Je vois de loin , j'atteins de même.

XX. L'AVARE QUI A PERDU SON TRÉSOR.

L'usage seulement fait la possession.

Je demande à ces gens de qui la passion
 Est d'entasser toujours mettre somme sur somme ,
 Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
 Diogène (1) là-bas est aussi riche qu'eux ,
 Et l'avare ici-haut , comme lui , vit en gueux.
 L'homme au trésor caché , qu'Esopé nous propose ,
 Servira d'exemple à la chose.

Le malheureux attendait
 Pour jouir de son bien une seconde vie ,

1 Philosophe fort pauvre , mais pauvre volontaire



Ne possédait pas l'or , mais l'or le possédait.

Il avait dans la terre une somme enfouie ,

Son cœur avec , n'ayant autre déduit (2)

Que d'y ruminer jour et nuit ,

Et rendre sa chevance (3) à lui-même sacrée.

Qu'il allât ou qu'il vînt , qu'il bût ou qu'il mangeât ,

On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât ,

A l'endroit où gisait (4) cette somme enterrée.

Il fit tant de tours qu'un fossoyeur levit ,

Se douta du dépôt , l'enleva sans rien dire.

Notre avare un beau jour ne trouva que le nid ,

Voilà mon homme aux pleurs : il gémit , il soupire ,

Il se tourmente , il se déchire ,

Un passant lui demande à quel sujet ces cris. —

C'est mon trésor que l'on m'a pris. —

Votre trésor ! où , pris ? — Tout joignant cette pierre. —

Eh ! sommes-nous en temps de guerre

Pour l'apporter si loin ! N'eussiez-vous pas mieux fait

De le laisser chez-vous en votre cabinet ,

Que de le changer de demeure ?

Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —

A toute heure ! bon Dieu ! ne tient-il qu'à cela :

2 Plaisir v. , — 3 Biens , richesses.

4 Où était placée.

L'argent vient-il comme il s'en va.
 Je n'y touchais jamais. — Dites-moi donc de grâce ,
 Reprit l'autre , pourquoi vous vous affligez tant ,
 Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent ,
 Mettez une pierre à la place ,
 Elle vous vaudra tout autant.



XXI. L'OEIL DU MAITRE.

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs ,
 Fut d'abord averti par eux
 Qu'il cherchât un meilleur asile.
 Mes frères , leur dit-il , ne me décédez pas ,
 Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
 Ce service vous peut quelque jour être utile ,
 Et vous n'en aurez point regret.
 Les bœufs , à toute fin , promirent le secret.
 Il se cache en un coin , respire et prend courage.
 Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage ,
 Comme l'on faisait tous les jours.
 L'on va , l'on vient , les valets font cent tours ,
 L'intendant même ; et pas un d'aventure
 N'aperçut ni cor , ni ramure ,
 Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
 Rend déjà grâce aux bœufs ; attend dans cette étable
 Que , chacun retournant au travail de Cérès ,
 Il trouve pour sortir un moment favorable.

L'un des bœufs ruminant , lui dit : Cela va bien :
 Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue ;
 Je crains fort pour toi sa venue :
 Jusques-là , pauvre cerf , ne te vante de rien.
 Là-dessus le maître entre , et vient faire sa ronde.
 Qu'est-ceci , dit-il à son monde ,
 Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers ,
 Cette litière est vieille , allez vite aux greniers ,
 Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
 Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
 Ne saurait-on ranger ces jougs et ces colliers ?
 En regardant à tout il voit une autre tête
 Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.
 Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu ,
 Chacun donne un coup à la bête.
 Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
 On l'emporte , on la sale , on en fait maint repas
 Dont maint voisin s'éjouit d'être.
 Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
 Il n'est pour voir que l'œil du maître.
Quant à moi j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

XXII. L'ALOUETTE ET SES PETITS , AVEC LE MAÎTRE D'UN CHAMP.

Ne t'attends qu'à toi seul ; c'est un commun proverbe :

Voici comme Esope le mit
 En crédit.
 Les alouettes font leur nid
 Dans les blés quand ils sont en herbe ,
 C'est-à-dire environ le temps
 Que tout aime , et que tout pullule dans le monde ,
 Monstres marins au fond de l'onde ,
 Tigres dans les forêts , alouettes aux champs.
 Une pourtant de ces dernières
 Avait laissé passer la moitié du printemps
 Sans goûter le plaisir des amours printannières
 A toute force enfin elle se résolut
 D'imiter la nature , et d'être mère encore.
 Elle bâtit un nid , pond , couve , et fait éclore



A la hâte ; le tout alla du mieux qu'il put.
 Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée (1)
 Se trouvât assez forte encor
 Pour voler et prendre l'essor ,
 De mille soins divers l'alouette agitée ,
 S'en va chercher pâture , avertit ses enfans
 D'être toujours au guet et faire sentinelle.
 Si le possesseur de ces champs
 Vient avecque son fils , comme il viendra , dit-elle ,
 Ecoutez-bien ; selon ce qu'il dira ,
 Chacun de nous décampera.
 Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille ,
 Le possesseur du champ vient avecque son fils.
 Ces blés sont mûrs , dit-il : allez chez nos amis
 Les prier que chacun , apportant sa faucille ,
 Nous vienne aider demain , dès la pointe du jour.
 Notre alouette de retour
 Trouve en alarme sa convée.
 L'un commence : Il a dit que , l'aurore levée ,
 L'on fit venir demain ses amis pour l'aider.
 S'il n'a dit que cela , repartit l'alouette ,
 Rien ne nous presse encor de changer de retraite ;
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
 Cependant soyez gais ; voilà de quoi manger.
 Eux repus , tout s'endort les petits et la mère.
 1 Nichée.

L'aube du jour arrive , et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor , le maître s'en vient faire
 Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.

Ces blés ne devraient pas , dit-il , être debout.
Nos amis ont grand tort , et fou qui se repose
Sur de tels paresseux , à servir aussi lents.

 Mon fils , allez chez nos parens

 Les prier de la même chose.

L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens , mère ! c'est à cette heure....

 Non , mes enfans , dormez en paix :

 Ne bougeons de notre demeure.

L'alouette eut raison , car personne ne vint.
Pour la troisième fois le maître se souvint
De visiter son blé . Notre erreur est extrême ,
Dit-il , de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.

 Retenez bien cela , mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille
Nous prenions dès demain chacun une faucille ;
C'est là notre plus court : et nous achèverons

 Notre moisson quand nous pourrons.

Dès lors que ce dessein fut su de l'alouette ,
C'est ce coup qu'il est bon de partir , mes enfans .

 Et les petits en même temps ,

 Voletans , se culbutans ,

 Délogèrent tous sans trompette



LIVRE CINQUIÈME.



FABLE 1.

LE BUCHERON ET MERCURE.

A M. LE C. D. B.

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
 J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage :
 Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux ;
 Et des vains ornemens l'effort ambitieux ,
 Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
 Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
 Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
 Vous les aimez , ces traits et je ne les hais pas.
 Quant au principal but qu'Esopé se propose ,
 J'y tombe au moins mal que je puis.
 Enfin , si dans ces vers je ne plais et n'instruis ;
 Il ne tient pas à moi ; c'est toujours quelque chose.

Comme la force est un point ,
Dont je ne me pique point ,
Je tâche de tourner le vice en ridicule ,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule ,
C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.

Tantôt je peins en un récit
La sottise jointe avecque l'envie ,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie :

Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu , la sottise au bon sens ,

Les agneaux aux loups ravissans ,
La monche à la fourmi : faisant de cet ouvrage
Une ample comédie en cent actes divers ,

Et dont la scène est l'univers ;
Hommes , dieux , animaux , tout y fait quelque rôle .
Jupiter , comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain ,
C'est sa cognée ; et la cherchant en vain ,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre ,
Il n'avait pas des outils à revendre :
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir ,
Sa face était de pleurs toute baignée.
O ma cognée ! ô ma pauvre cognée !
S'écriait-il : Jupiter rends-la-moi ;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi
Sa plainte fut de l'Olympe entendue ,
Mercure vient. Elle n'est pas perdue ,
Lui dit ce dieu , la connaîtras-tu bien ?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée :
Lors une d'or à l'homme étant montrée ,
Il répondit . Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première :
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà , dit-il , la mienne cette fois.
Je suis content si j'ai cette dernière,

Tu les auras , dit le dieu toutes trois :
 Ta bonne foi sera récompensée.
 En ce cas-là , je les prendrai , dit-il.
 L'histoire en est aussitôt dispersée :
 Et boquillons de perdre leur outil ,
 Et de crier pour se le faire rendre....
 Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
 Son fils Mercure aux criards vient encor
 Chacun eût cru passer pour une bête
 De ne pas dire aussitôt : La voilà !
 Mercure , au lieu de donner celle-là ,
 Leur en décharge un grand coup sur la tête.
*Ne point mentir , être content du sien ,
 C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
 A dire faux pour attraper du bien.
 Que sert cela ? Jupiter n'est pas dupe.*



II. LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER.

Le pot de fer proposa
 Au pot de terre un voyage.
 Celui ci s'en excusa ,
 Disant qu'il ferait que sage (1)
 De garder le coin du feu ;
 Car il lui fallait si peu ,
 Si peu , que la moindre chose

1 Qu'il ferait fort sagement. a.

De son debris (2) serait cause :
 Il n'en reviendrait morceau.
 Pour vous , dit-il , dont la peau
 Est plus dure que la mienne,
 Je ne vois rien qui vous tienne.
 Nous vous mettrons à couvert ,
 Repartit le pot de fer :
 Si quelque matière dure
 Vous menace d'aventure ,
 Entre deux je passerai ,
 Et du coup vous sauverai.
 Cette offre le persuade :
 Pot de fer son camarade
 Se met droit à ses côtés.
 Mes gens s'en vont à trois pieds
 Clopin , clopant , comme ils peuvent ,
 L'un contre l'autre jetés
 Au moindre hoquet (3) qu'ils trouvent.

Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas ,
 Que par son compagnon il fut mis en éclats ,
 Sans qu'il eut lieu de se plaindre.

*Ne nous associons qu'avecque nos égaux :
 Ou bien il nous faudra craindre
 Le destin d'un de ces pots.*

2 Ce mot ne s'emploie qu'au pluriel. C'est pour l'effet cause. — 3 Ce mot est mis pour pierre , caillou , etc.

III. LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR.

Petit poisson deviendra grand ,
 Pourvu que Dieu lui prête vie.
 Mais le lâcher en attendant ,
 Je tiens pour moi que c'est folie ;
 Car de le rattraper il n'est pas trop certain :
 Un carpeau qui n'était encore que fretin , (1)
 Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
 Tout fait nombre, dit l'homme , en voyant son butin :
 Voilà commencement de chère et de festin :

1 Petite chose de rebut.



Mettons-le en notre gibecière.

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière,
Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir

Au plus qu'une demi-bouchée.

Laissez-moi carpe devenir :

Je serai par vous repêchée ;

Quelque gros partisan m'achètera bien cher,

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Peut-être encor cent de ma taille

Pour faire un plat : quel plat ! croyez-moi , rien qui vaille.

Rien qui vaille ! eh bien soit, repartit le pêcheur ,

Poisson , mon bel ami , qui faites le prêcheur ,

Vous irez dans la poêle et vous aurez beau dire ,

Dès ce soir on vous fera frire.

Un tiens vaut, ce dit-on , mieux que deux : Tu l'auras ;

L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

IV. LES OREILLES DU LIÈVRE.

Un animal cornu blessa de quelques coups

Le lion , qui , plein de courroux ,

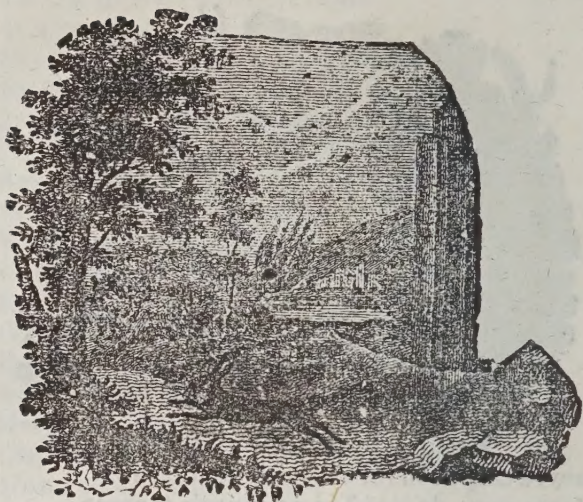
Pour ne plus tomber en la peine ,

Bannit des lieux de son domaine

Toutes bêtes portant des cornes à son front.

Chèvres , béliers , taureaux , aussitôt délogèrent ;

Daims et cerfs de climats changèrent :



Chacun à s'en aller fut prompt.
 Un lièvre apercevant l'ombre de ses oreilles ,
 Craignit que quelque inquisiteur (1)
 N'allât interpréter à cornes leur longueur ,
 Ne les soutint en tout à des cornes pareilles.
 Adieu , voisin grillon , dit-il, je pars d'ici :
 Mes oreilles enfin seraient cornes aussi :
 Et quand je les aurais plus courtes qu'une autruche,
 Je craindrais même encor. Le grillot repartit :
 Cornes cela ? Vous me prenez pour cruche !

 Ce sont oreilles que Dieu fit.

 On les fera passer pour cornes ,
 Dit l'animal craintif, et cornes de licornes.
 J'aurai beau protester : mon dire et mes raisons
 Iront aux Petites-Maisons.

1 Délateur.



V. LE RENARD AYANT LA QUEUE COUPÉE.

Un vieux renard , mais des plus fins ,
 Grand croqueur de poulets , grand preneur de lapins ;
 Sentant son renard (1) d'une lieue ,
 Fut enfin au piège attrapé.

Par grand hasard en étant échappé ,
 Non pas franc , car pour gage il y laissa sa queue :
 S'étant , dis-je , sauvé , sans queue et tout honteux ,
 Pour avoir des pareils (comme il était habile) ,
 Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
 Que faisons-nous , dit-il , de ce poids inutile ,
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?

Que nous sert cette queue , il faut qu'on se la coupe :

Si l'on me croit , chacun s'y résoudra.
 Votre avis est fort bon , dit quelqu'un de la troupe :
 Mais tournez-vous , de grâce , et l'on vous répondra.
 A ces mots il se fit une telle huée ,
 Que le pauvre écourté ne put être entendu.
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
 La mode en fut continuée.

1 Connu pour très-rusé.



VI. LA VIEILLE ET LES DEUX SERVANTES.

IL était une vieille ayant deux chambrières,
Elles filaient si bien que les sœurs filandières ⁽¹⁾,
Ne faisaient que brouiller auprès de celles-ci.
La vieille n'avait point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Thétis chassait Phébus aux crins dorés, ⁽²⁾
Tourets entraient en jeu, fuseaux étaient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez :

Point de cesse, point de relâche.

Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontait,
Un misérable coq à point nommé chantait :
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affublait d'un jupon crasseux et détestable,
Allumait une lampe et courait droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormaient les deux pauvres servantes.

L'une entr'ouvrait un œil, l'autre étendait un bras ;
Et toutes deux très-mal contentes,

Disaient entre leurs dents : maudit coq ! tu mourras
Comme elles l'avaient dit, la bête fut grippée ;
Le réveille-matin eut la gorge coupée.

1 Les trois Parques que les païens croyaient filer la vie des hommes.

2 Dès que le soleil se levait.

Ce meurtre n'amenda (3) nullement leur marché ;
Notre couple , au contraire , à peine était couché ,
Que la vieille , craignant , de laisser passer l'heure ,
Courait comme un lutin par toute sa demeure.

*C'est ainsi que le plus souvent ,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire ,
On s'enfonce encor plus avant :*
Témoin ce couple et son salaire.

*La vieille , au lieu du coq , les fit tomber par là
De Charibde en Sylla (4).*

3 Ne rendit meilleur , v.

4 Ecueils placé vis-à-vis l'un de l'autre dans la mer de Sicile. Voulant en éviter un , on tombait dans l'autre.



VII. LE SATYRE (1) ET LE PASSANT.

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfans
Allaient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.
On les eût vus sur la mousse ,
Lui , sa femme et maint petit :
Ils n'avaient tapis ni housse ,
Mais tous fort bon appétit.
Pour se sauver de la pluie ,

1 Divinité des bois , chez les païens.

Entre un passant morfondu.
 Au brouet on le convie :
 Il n'était pas attendu.
 Son hôte n'eut pas la peine
 De le semondre (2) deux fois.
 D'abord avec son haleine
 Il se rechauffe les doigts :
 Puis sur les mets qu'on lui donne,
 Délicat il souffle aussi.
 Le satyre s'en étonne :
 Notre hôte ! à quoi bon ceci ?
 L'un refroidit mon potage,
 L'autre réchauffe ma main.
 Vous pouvez , dit le sauvage,
 Reprendre votre chemin.
 Ne plaise aux dieux que je couche
 Avec vous sous même toit !
Arrière ceux dont la bouche (3)
Souffle le chaud et le froid.

2 Inviter. v. — 3 Loin d'ici ceux. v.



VIII. LE CHEVAL ET LE LOUP.

Un certain loup , dans la saison
 Que les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeunie ,
 Et que les animaux quittent tous la maison

Pour s'en aller chercher leur vie ;

Un loup , dis-je , au sortir des rigueurs de l'hiver ,
Aperçut un cheval qu'on avait mis au vert.

Je laisse à penser quelle joie !

Bonne chasse , dit-il , qui l'aurait à son croc !

Eh ! que n'es-tu mouton , car tu me serais hoc : (1)

Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.

Rusons donc. Ainsi dit , il vient à pas comptés ,

Se dit écolier d'Ilypocrate ; (2)

Qu'il connaît les vertus et les propriétés

De tous les simples de ces prés ;

Qu'il sait guérir , sans qu'il se flatte ,

Toutes sortes de maux. Si dom coursier voulait

Ne point céler sa maladie ,

Lui loup , gratis le guérirait ;

Car le voir en cette prairie

Pâître ainsi sans érelié ,

Témoignait quelque mal , selon la médecine.

J'ai , dit la bête chevaline ,

Une apostume sous le pied.

Mon fils , dit le docteur , il n'est point de partie

Susceptible de tant de maux.

J'ai l'honneur de servir nos seigneurs les chevaux ,

Et fais aussi la chirurgie.

Mon galant ne songeait qu'à bien prendre son temps ,

Afin de happer son malade.

L'autre qui s'en doutait , lui lâche une ruade

Qui vous lui met en marmelade

Les mandibules et les dents.

C'est bien fait , dit le loup , en soi-même fort triste ;

Chacun à son métier doit toujours s'attacher.

Tu veux faire ici l'herboriste ,

Et ne fut jamais que boucher.

1 Tu serais à moi : terme d'un jeu de cartes.

2 Prince de la médecine.



IX. LE LABOUREUR ET SES ENFANS,

*Travaillez , prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.*

UN riche laboureur , sentant sa mort prochaine ,
Fit venir ses enfans , leur parla sans témoins.
Gardez-vous , leur dit-il , de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens :
Un trésor est caché dedans.

Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'août :
Creusez , fouillez , bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.

Le père mort , les fils vous retournent le champ ,
Deçà , delà , partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta d'avantage.

D'argent point de caché. *Mais le père fut sage
De leur montrer , avant sa mort ,
Que le travail est un trésor.*



X. LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

UNE montagne en mal d'enfant ,
 J'étais une clameur si haute ,
 Que chacun , au bruit accourant ,
 Crut qu'elle accoucherait , sans faute ,
 D'une cité plus grosse que Paris ;
 Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable ,
 Dont le récit est menteur
 Et le sens est véritable ,
 Je me figure une auteur
 Qui dit : *Je chanterai la guerre*
Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup , mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent





XI. LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT.

SUR le bord d'un puits très-profond
 Dormait étendu de son long
 Un enfant alors dans ses classes :

Tout est aux écoliers couchette et matelas.

Un honnête homme en pareil cas ,
 Aurait fait un sant de vingt brasses.

Près de là tout heureusement

La Fortune passa , l'éveilla doucement ,
 Lui disant : Mon mignon , je vous sauve la vie :
 Soyez une autre fois plus sage , je vous prie.

Si vous fussiez tombé , l'on s'en fut pris à moi ,
 Cependant c'était votre faute.

Je vous demande en bonne foi ,

Si cette imprudence si haute

Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi j'approuve son propos.

Il n'arrive rien dans le monde

Qu'il ne faille qu'elle en réponde :

Nous la faisons de tous écots :

Elle est prise à garant de toutes aventures.

Est-on sot , étourdi , prend-on mal ses mesures ;

On pense en être quitte en accusant son sort :

Bref , la Fortune a toujours tort.



XII. LES MÉDECINS.

LE médecin Tant-pis (1) allait voir un malade
 Que visitait aussi son confrère Tant-mieux. (2)
 Ce dernier espérait, quoique son camarade
 Soutint que le gisant irait voir ses aïeux.
 Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
 Leur malade paya le tribut à nature;
 Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
 Ils triomphaient encor sur cette maladie.
 L'un disait : Il est mort; je l'avais bien prévu.
 S'il m'eût cru, il serait plein de vie.

• — 2 Médecins opposés





XIII. LA POULE AUX OEUFS D'OR

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner.

Je ne veux , pour le témoigner ,
Que celui dont la poule , à ce que dit la fable ,
Pondait tous les jours un œuf d'or.

Il crut que dans son corps elle avait un trésor :
Il la tua , l'ouvrit , et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportent rien ;
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches !

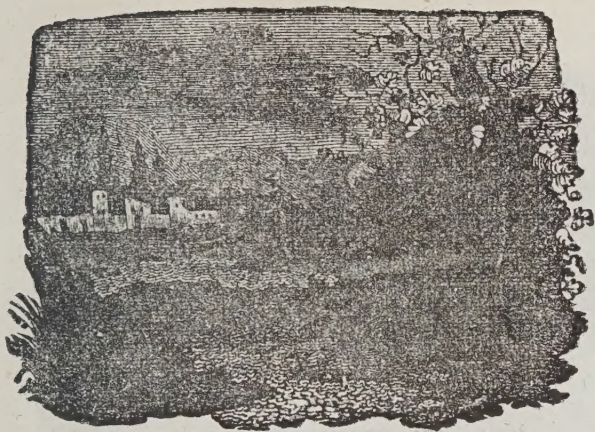
*Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches !*

XIV L'ANE PORTANT DES RELIQUES ?

Un baudet , chargé de reliques ,
S'imagina qu'on l'adorait ;
Dans ce penser il se carrait ,

Recevant comme siens l'encens et les cantiques :
Quelqu'un vit l'erreur et lui dit :
Maître baudet , ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle :

Ce n'est pas vous , c'est l'idole
A qui cet honneur se rend
Et que la gloire en est due.
*D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.*



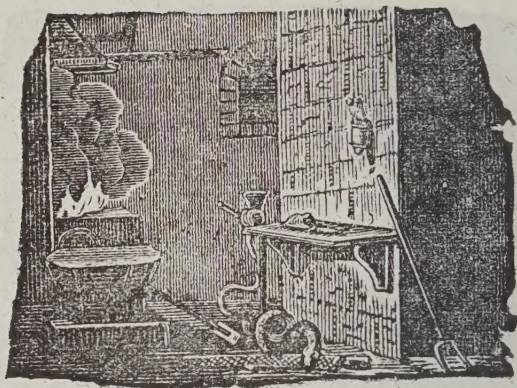
XV. LE CERF ET LA VIGNE.

Un cerf , à la faveur d'une vigne fort haute ,
 Et telle qu'on en voit en de certains climats ,
 S'étant mis à couvert et sauvé du trépas ,
 Les veneurs pour ce coup croyaient leurs chiens en faute
 Il les appelle donc. Le cerf , hors de danger ,
 Broute sa bienfaitrice , ingratitude extrême !
 On l'entend , on retourne , on le fait déloger.

Il vient mourir en ce lieu même.

J'ai mérité , dit-il , ce juste châtiment ,
 Profitez-en , ingrats , il tombe en ce moment.
 La meute en fait curée : (1) il lui fut inutile
 De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.
*Vraie image de ceux qui profanent l'asile
 Qui les a conservés.*

1 Les chiens mangent leur portion qu'on appelle curée.



XVI. LE SERPENT ET LA LIME.

Où conte qu'un serpent , voisin d'un horloger ,
 (C'était pour l'horloger un mauvais voisinage) ,
 Entra dans sa boutique , et cherchant à manger ,

N'y rencontra pour tout potage
 Q'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.

Cette lime lui dit , sans se mettre en colère ;

Pauvre ignorant ! eh ! que prétends-tu faire ?

Tu te prends à plus dur que toi ;

Petit serpent à tête folle :

Plutôt que d'emporter de moi

Seulement le quart d'une obole ,

Tu te romprais toutes les dents.

Je ne crains que celles du temps.

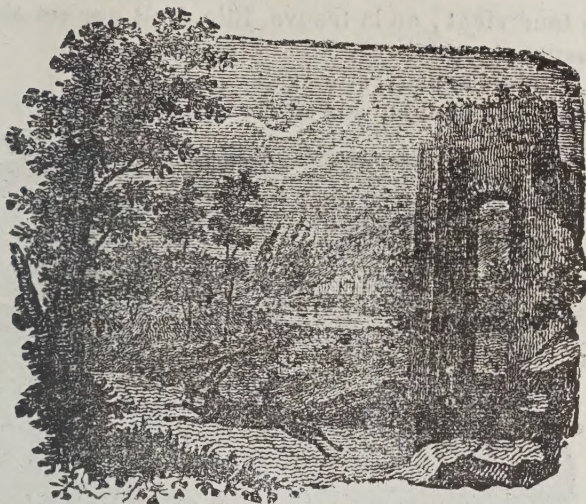
*Ceci s'adresse à vous , esprits du dernier ordre ,
 Qui n'étant bons à rien , cherchez sur tout à mordre*

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages

Sur tant de beaux ouvrages ?

Ils sont pour vous d'airain , d'acier , de diamant.



XVII. LE LIÈVRE ET LA PERDRIX.

*Il ne se faut jamais moquer des misérables ,
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux ?*

Le sage Esope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.

Celui qu'en ces vers je propose ,
Et les siens , ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix , concitoyens d'un champ ,
Vivaient dans un état , ce semble assez tranquille ;

Quand une meute , s'approchant ,

Oblige le premier à chercher un asile :

Il s'enfuit dans son fort , met les chiens en défaut ,
Sans même en excepter Briffaut.

Enfin il se trahit lui-même

Par les esprits sortant de son corps échauffé.

Mirant sur leur odeur ayant philosophé ,

Conclut que c'est son lièvre , et d'une ardeur extrême ,
Il le pousse : et Rustaut , qui n'a jamais menti ,

Dit que le lièvre est reparti.

Le pauvre malheureux vint mourir à son gîte ,

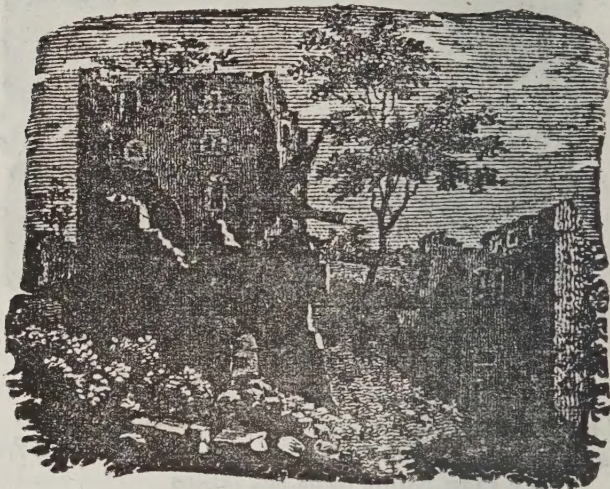
La perdrix le raille et lui dit :

Tu te vantais d'être si vite !

Qu'as-tu fait de tes pieds ? Au moment qu'elle rit ,

Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité :

Mais la pauvrete avait compté
Sans l'autour aux serres cruelles.



XVIII. L'AIGLE ET LE HIBOU.

L'AIGLE et le chat-huant leurs querelles cessèrent ,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent ,
L'un jura foi de roi , l'autre foi de hibou ,
Qu'ils ne se goberaient leurs petits peu , ni prou. (1)
Connaissez-vous les miens ? dit l'oiseau de Minerve.

Non dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau ,
Je crains en ce cas pour leur peau ;
C'est hasard si je les conserve.

Comme vous êtes roi, vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die, (2)
Tout en même catégorie.

Adieu mes nourrissons , si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.

Le hibou répartit : Mes petits sont mignons ,
Beaux, bien faits et jolis, sur tous leurs compagnons

1 Ni peu ni beaucoup, f. — 2 Dise. v.

Vous les reconnaîtrez sans peine à cette marque ;
N'allez pas l'oublier ; retenez-la si bien ,
Que chez moi la maudite parque
N'entre point par votre moyen.

Il advint qu'au hibou Dieu donna géniture ,
De façon qu'un beau soir , qu'il était en pâture ,
Notre aigle aperçut , d'aventure ,
Dans les coins d'une roche dure ,
Ou dans les trous d'une mesure ,
(Je ne sais pas lequel des deux)
De petits monstres fort hideux ,

Réchignés , un air triste , une voix de mégère.
Ces enfans ne sont pas , dit l'aigle , à notre ami ;
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi.
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou , de retour , ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons , hélas ! pour toute chose.
Il se plaint et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause ,
Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi ,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau , bien fait , et surtout aimable.
Tu fis de tes enfans à l'aigle ce portrait :
En avaient-ils le moindre trait ?

XIX. LE LION S'EN ALLANT EN GUERRE.

Le lion dans sa tête avait une entreprise ;
Il tint conseil de guerre , envoya ses prévôts ,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein chacun selon sa guise ,
L'éléphant devait sur son dos
Porter l'attirail nécessaire ,
Et combattre à son ordinaire ;
L'ours s'apprêter pour les assauts ;
Le renard ménager de secrètes pratiques ;
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez dit quelqu'un , les ânes qui sont lourds
Et les lièvres sujets à des terreurs paniques.



Point du tout, dit le roi ; je les veux employer :
 Notre troupe sans eux ne serait pas complète :
 L'âne effraiera les gens , nous servant de trompette ;
 Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

*Le monarque prudent et sage
 De ses moindres sujets sait tirer quelque usage ;
 Et connaît les divers talens :
 Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.*

XX. L'OURS ET LES DEUX COMPAGNONS.

DEUX compagnons pressés d'argent ,
 A leur voisin fourreur vendirent
 La peau d'un ours encor vivant ,
 Mais qu'ils tûraient bientôt du moins à ce qu'ils dirent ,
 C'était le roi des ours ; au compte de ces geus ,
 Le marchand à sa peau devait faire fortune :
 Elle garantirait des froids les plus cuisans ,
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu'une.
 Dindenaut (1) prisait moins ses moutons , qu'eux leur
 ours :
 Leur , à leur compte , et non à celui de la bête.
 S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours ;
 Ils conviennent de prix , et se mettent en quête ,
 Trouvent l'ours qui s'avance et vient sur eux au trot.

1 Marchand de moutons.



Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
 Le marché ne tint pas , il fallut le résoudre :
 D'intérêts contre l'ours , on n'en dit pas un mot.
 L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;
 L'autre plus froid que n'est un marbre ,
 Se couche sur le nez , fait le mort , tient son vent ,
 Ayant quelque part ouï dire
 Que l'ours s'acharne peut souvent
 Sur un corps qui ne vit , ne meut , ni ne respire.
 Seigneur ours , comme un sot , donna dans ce panneau
 Il voit ce corps gisant , le croit privé de vie :
 Et de peur de supercherie ,
 Le tourne , le retourne , approche son museau ,
 Flaire aux passages de l'haleine.
 C'est , dit-il , un cadavre , ôtons-nous , car il sent
 A ces mots , l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend ,
 Court à son compagnon , lui dit que c'est merveille
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
 Eh bien , ajouta-t-il , la peau de l'animal ?
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille !
 Car il s'approchait de bien près.
 Te retournant avec sa serre.
 Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.



XXI. L'ANE VÊTU DE LA PEAU DU LION.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
 Était craint partout à la ronde ;
 Et bien qu'animal sans vertu ,
 Il faisait trembler tout le monde.
 Un petit bout d'oreille échappé par malheur
 Découvrit la fourbe et l'erreur ,
 Martin (1) fit alors son office
 Ceux qui ne savaient pas la ruse et la malice ,
 S'étonnaient de voir que Martin
 Chassât les lions au moulin.
Force gens font du bruit en France
Par qui cet apologue est rendu familier ,
Un équipage cavalier ;
Fait les trois quarts de leur vaillance.
 1 Valet armé d'un bâton.



LIVRE SIXIÈME.



FABLE 1.

LE PATRE ET LE LION.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être ;
 Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
 Une morale nue apporte de l'ennui ;
 Le conte fait passer le précepte avec lui.
 En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire ;
 Et conter pour conter me semble peu d'affaire.
 C'est pour cette raison qu'égayant leur esprit
 Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
 Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue :
 On ne voit point chez eux de parole perdue.
 Phèdre était si succinct ; qu'aucuns (1) l'en ont blâmé ,
 Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
 Mais surtout certain Grec (2) renchérit , et se pique
 1 Quelques-uns. v. — 2 Gabrias.

D'une éloquence laconique ;
 Il renferme toujours son conte en quatre vers ;
 Bien ou mal ; je laisse à juger aux experts ,
 Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
 L'un amène un chasseur , l'autre un pâtre , en sa fable ,
 J'ai suivi leur projet quant à l'événement ,
 Y cousant en chemin quelques traits seulement.
 Voici comme , à peu près , Esope le raconte :
 Un pâtre , à ses brebis trouvant quelque mécompte,
 Voulut à toute force attraper le larron.
 Il s'en va près d'un antre , et tend à l'environ
 Des lacs à prendre loups , soupçonnant cette engeance.
 Avant de partir de ces lieux ,
 Si tu fais , disait-il , ô monarque des dieux ,
 Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence ,
 Et que je goûte ce plaisir ,
 Parmi vingt veaux je veux choisir
 Le plus gras , et t'en faire offrande.
 A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort :
 Le pâtre se tapit , et dit , à demi-mort :
 Que l'homme ne sait guère , hélas ! ce qu'il demande
 Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau ,
 Et le voir en ces lacs pris avant que je parte ,
 O monarque des dieux , je t'ai promis un veau ,
 Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte !
 C'est ainsi que l'a dit le principal auteur :
 Passons à son imitateur.

II. LE LION ET LE CHASSEUR.

Un fanfaron , amateur de la chasse ,
 Venant de perdre un chien de bonne race ,
 Qu'il soupçonnait dans le corps d'un lion .
 Vit un berger : enseignez-moi , de grâce ,
 De mon voleur , lui dit-il , la maison ,
 Que de ce pas je me fasse raison.
 Le berger dit : C'est vers cette montagne.
 En lui payant de tribut un mouton
 Par chaque mois ; j'erre dans la campagne
 Comme il me plaît , et je suis en repos



Dans le moment qu'ils tenaient ces propos ,
Le lion sort et vint d'un pas agile ,
Le fanfaron aussitôt d'esquiver :

O Jupiter , montre-moi quelque asile ,
S'écria-t-il ! qui puisse me sauver !

La vraie épreuve du courage ,

*N'est que dans le danger que l'on touche du doigt ;
Tel le cherchait , dit-il , qui , changeant de langage ,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.*

III. PHÉBUS ET BORÉE.

BORÉE et le soleil virent un voyageur
Qui s'était muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entrait dans l'automne ,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut , le soleil luit : et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommaient douteux , pour cette affaire.
Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé , bonne étoffe bien forte
Celui-ci dit , le vent , prétend avoir pourvu
A tous les accidens , mais il n'a pas prévu
Que je saurais souffler de la sorte ,
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra si je veux ,
Que le manteau s'en aille au diable.



L'ébattement pourrait nous en être agréable :
 Vous plaît-il de l'avoir ? Eh bien , gageons nous deux ,
 Dit Phébus , sans tant de paroles ,
 A qui plutôt aura dégarni les épaules
 Du cavalier que nous voyons.
 Commencez ; je vous laisse obscurcir mes rayons.
 Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
 Se gorge de vapeur , s'enfle comme un ballon ;
 Fait un vacarme de démon ,
 Siffle , souffle ; tempête et brise en son passage
 Maint toit qui n'en put mais , fait périr maint bateau :
 Le tout au sujet d'un manteau.
 Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
 Ne se pût engouffrer dedans.
 Cela le préserva. Le vent perdit son temps ;
 Plus il se tourmentait , plus l'autre tenait ferme.
 Il eut beau faire agir le collet et les plis ,
 Sitôt qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avait mis ,
 Le soleil dissipe la nue ,
 Récrée et puis pénètre enfin le cavalier ,
 Sous son balandras fait qu'il sue ,
 Le contraint de s'en dépouiller :
 Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.
 Plus fait douceur que violence.

IV. JUPITER ET LE MÉTAYER.

JUPITER eut jadis une ferme à donner.

Mercuré en fit l'annonce , et gens se présentèrent ,

Firent des efforts , éccutèrent :

Ce ne fut pas sans bien tourner ;

L'un alléguait que l'héritage

Était frayant (1), rude ; et l'autre un autre si.

Pendant qu'ils marchandaient ainsi ,

Un d'eux , le plus hardi , mais non pas le plussage ;

Promit d'en rendre tant , pourvu que Jupiter

Le laissât disposer de l'air ,

Lui donnât saison à sa guise ,

Qu'il eût du chaud , du froid , du beau temps , de la bise ,

Enfin du sec et du mouillé ,

Aussitôt qu'il aura bâillé.

Jupiter y consent. Contrat passé notre homme

Tranche du roi des airs , pleut, vente , et fait en somme

Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins

Ne s'en sentaient non plus que les américains.

Ce fut leur avantage ; ils eurent bonne année ,

Pleine moisson , pleine vinée.

Monsieur le receveur fut très-mal partagé ,

L'an suivant , voilà tout changé :

Il ajuste d'une autre sorte

La température des cieux.

Son champ ne s'en trouve pas mieux :

Celui de ses voisins fructifie et rapporte.

Que fait-il ? Il recourt au monarque des dieux ;

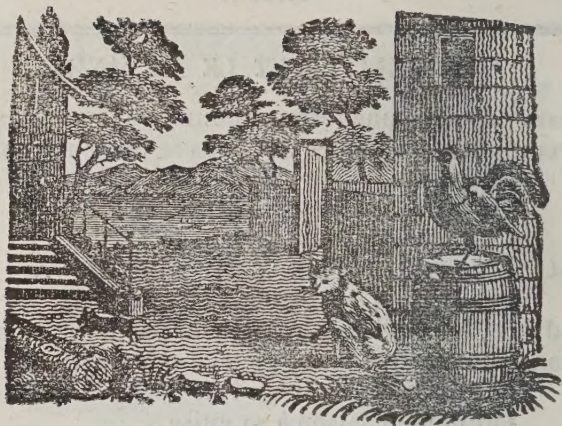
Il confesse son imprudence.

Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons donc que la Providence

Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

1 Héritage frayant , qu'on ne peut mettre en valeur sans faire de grosses dépenses.



V. LE COCHET⁽¹⁾, LE CHAT ET LE SOURICEAU.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.

Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avais franchi les monts qui bornent cet état,

Et trottais comme un jeune rat

Qui cherche à se donner carrière,

Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :

L'un doux, bénin et gracieux :

Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude :

Il a la voix perçante et rude,

Sur la tête un morceau de chair,

Une sorte de bras dont il s'élève en l'air

Comme pour prendre sa volée,

La queue en panache étalée.

Or, c'était un cochet dont notre souriceau

Fit à sa mère le tableau

Comme d'un animal venu de l'Amérique.

Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,

Faisant tel bruit et tel fracas,

Que moi qui grâce aux dieux de courage me pique,

En ai pris la fuite de peur,

En maudissant de très-bon cœur.

Sans lui j'aurais fait connaissance

1 Jeune Coq

Avec cet animal qui m'a semblé si doux :

Il est velouté comme nous :

Marqueté, longue queue ; une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.

Je le crois fort sympathisant

Avec messieurs les rats : car il a des oreilles

En figure aux nôtres pareilles.

Je l'allais aborder : quand d'un son plein d'éclat

L'autre m'a fait prendre la fuite.

Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,

Qui, sous un minois hypocrite,

Contre toute ta parenté

D'un malin vouloir est porté.

L'autre animal, tout au contraire,

Bien éloigné de nous mal faire ;

Servira quelque jour peut-être à nos repas.

Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,

De juger les gens sur la mine.

VI. LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX.

LES animaux, au décès d'un lion,

En son vivant prince de la contrée,

Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.

De son étui la couronne est tirée :

Dans une chartre⁽¹⁾ un dragon la gardait.

Il se trouva que sur tous essayée,

A pas un d'eux elle ne convenait

Plusieurs avaient la tête trop menue,

Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.

Le singe aussi fit l'épreuve en riant ;

Et, par plaisir la tiare essayant,

Il fit autour force grimaceries,

Tours de souplesse et mille singeries,

Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.

Aux animaux cela sembla si beau,

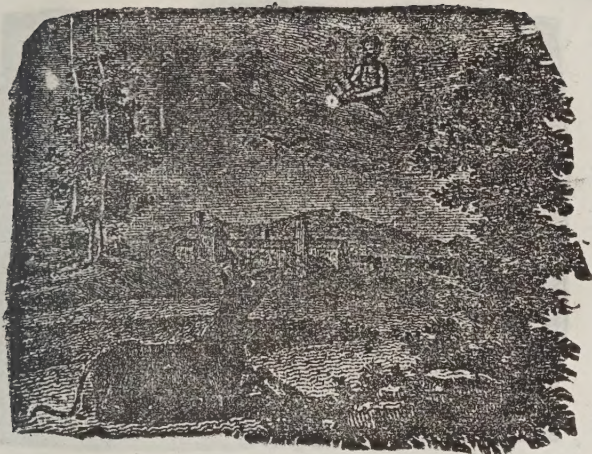
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.

Le renard seul regretta son suffrage,



Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais , sire , une cache ;
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache ,
Or tout trésor , par droit de royauté ,
Appartient , sire , à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance .
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'était un piège , il y fut attrapé.
Le renard dit : Au nom de l'assistance ,
Prétendrais-tu nous gouverner encor ,
Ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis ; et l'on tomba d'accord :
Qu'à peu de gens convient le diadème.





VII. LE MULET SE VANTANT DE SA GÉNÉALOGIE.

Le mulet d'un prélat se piquait de noblesse ,
Et ne parlait incessamment
Que de sa mère la jument ,
Dont il contait mainte prouesse.

Elle avait fait ceci , puis avait été là.

Son fils prétendait pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.

Il eût cru s'abaisser servant un médecin.

Etant devenu vieux , on le mit au moulin :

Son père l'âne alors lui revint en mémoire.

*Quand le malheur ne serait bon
Qu'à mettre un sot à la raison ,
Toujours serait-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.*



VIII. LE VIEILLARD ET L'ÂNE.

Un vieillard sur son âne aperçut en passant

Un pré plein d'herbe et fleurissant ;

Il y lâche sa bête , et le grison se rue

Au travers de l'herbe menue ,

Se vautrant , grattant et frottant ,

Gambadant , chantant et broutant ,

Et faisant mainte place nette :

L'ennemi vient sur l'entrefaite.

Fuyons , dit alors le vieillard.

Pourquoi ? répondit le gaillard.

Me fera-t-on porter double bât , double charge ,

Non pas , dit le vieillard , qui prit d'abord le large..

Eh ! que m'importe donc , dit l'âne à qui je sois ?

Sauvez-vous , et me laissez paître.

Notre ennemi , c'est notre maître :

Je vous le dis en bon français



IX. LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU.

DANS le cristal d'une fontaine
 Un cerf se mirant autrefois,
 Lo sait la beauté de son bois,
 Et ne pouvait qu'avecque peine
 Souffrir ses jambes de fuseaux,

Dont il voyait l'objet se perdre dans les eaux.

Quelle proportion de mes pieds à ma tête ?

Disait-il en voyant leur ombre avec douleur !

Des taillis les plus hauts mon front atteint le faite ;

Mes pieds ne me font point d'honneur.

Tout en parlant de la sorte ,

Un limier le fait partir.

Il tâche à se garantir ,

Dans les forêts il s'emporte :

Son bois, dommageable ornement ,

L'arrêtant à chaque moment ,

Nuit à l'office que lui rendent

Ses pieds de qui ses jours dépendent.

Il se dédit alors , et maudit les présents

Que le ciel lui fait tous les ans.

Nous faisons cas du beau , nous méprisons l'utile ;

Et le beau nous détruit.

Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile ,

Il estime un bois qui lui nuit.



X. LE LIEVRE ET LA TORTUE.

RIEN ne sert de courir : il faut partir à point.
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt ! êtes-vous sage ?

Répartit l'animal léger ;

Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore. (1)

Sage ou non je parie encore.

Ainsi fut fait, et de tous deux

On mit près du but les enjeux,

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire ;

J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes, (2)

Et leur fait arpenter des landes ? (3)

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue :

Elle se hâte avec lenteur.

1 Herbe à laquelle les anciens attribuaient la propriété de guérir de la folie.

2 Il fallait ajouter *Grecques, pr.*, pour dire que les chiens peuvent la rattrapper. — 3 Terres stériles, incultes.

Lui, cependant méprise une telle victoire,
 Tient la gageure à peu de gloire,
 Croit qu'il y va de son honneur
 De partir tard. Il broute, il se repose,
 Il s'amuse à tout autre chose
 Qu'à la gageure : à la fin quand il vit
 Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
 Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
 Furent vains : la tortue arriva la première.
 Hé bien, lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
 De quoi vous sert votre vitesse ?
 Moi l'emporter ! et que serait-ce
 Si vous portiez une maison ?



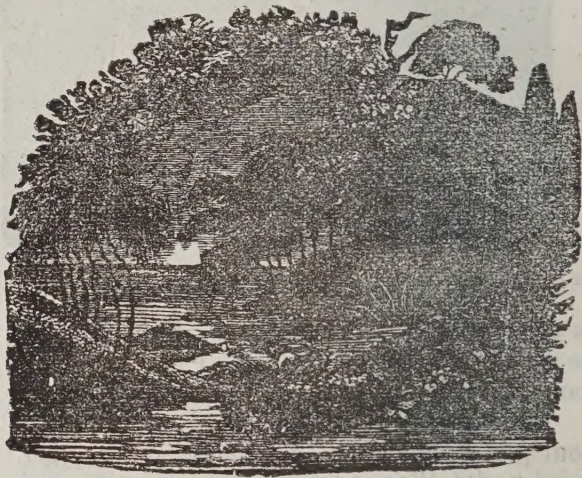
XI. L'ANE ET SES MAITRES.

L'ANE d'un jardinier se plaignait au destin
 De ce qu'on le faisait lever devant l'aurore.
 Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter matin,
 Je suis plus matineux encore.
 Et pourquoi ? pour porter des herbes au marché !
 Belle nécessité d'interrompre mon somme !
 Le Sort, de sa plainte touché,
 Lui donne un autre maître ; et l'animal de somme
 Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
 La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
 Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.

J'ai , regret, disait-il , à mon premier seigneur ;
 Encor , quand il tournait la tête ,
 J'attrapais , s'il m'en souvient bien ,
 Quelque morceau de chou qui ne me coûtait rien :
 Mais ici point d'aubaine , ou si j'en ai quelqu'une ,
 C'est de coups. Il obtint changement de fortune ,
 Et sur l'état d'un charbonnier
 Il fut couché tout le dernier.

Autre plainte. Quoi donc ? dit le Sort , en colère ,
 Ce baudet-ci m'occupe autant
 Que cent monarques pourraient faire ?
 Croit-il être le seul qui ne soit pas content ?
 N'ai-je en l'esprit que son affaire ?

Le Sort avait raison. *Tous gens sont ainsi faits :
 Notre condition jamais ne nous contente ,
 La pire est toujours la présente.
 Nous fatiguons le ciel à force de placets.
 Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête ,
 Nous lui rompons encor la tête.*



XII. LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
 Noyait son souci dans les pots.
 Esope seul trouvait que les gens étaient sots
 De témoigner tant d'allégresse.

Le soleil , disait-il , eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.

Aussitôt on ouït , d'une commune voix ,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.

Que ferons-nous s'il lui vient des enfans ?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir : une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitans.

Adieu jons et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite

A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal ,
Grenouilles à mon sens ne raisonnaient pas mal.



XIII. LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT.

ESOPÉ conte qu'un manant ,
Charitable autant que peu sage ,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage ,

Aperçut un serpent sur la neige étendu ,
Transi , gelé , perclus , immobile , rendu ,
N'ayant pas à vivre un quart-d'heure.

Le villageois le prend , l'emporte en sa demeure ;
Et , sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite ,
Il l'étend le long du foyer ,
Le réchauffe le ressuscite.

L'animal engourdi sent à peine le chaud ,
 Que l'âme lui revient avecque la colère.
 Il lève un peu la tête , et puis siffle aussitôt ,
 Puis fait un long repli , puis tâche à faire un saut
 Contre son bienfaiteur , son sauveur et son père.
 Ingrat , dit le manant , voilà donc mon salaire !
 Tu mourras ! A ces mots , plein d'un juste courroux ,
 Il vous prend sa cognée , il vous tranche la bête ,

Il fait trois serpens de deux coups ;

Un tronçon , la queue , et la tête.

L'insecte , sautillant , cherche à se réunir ;

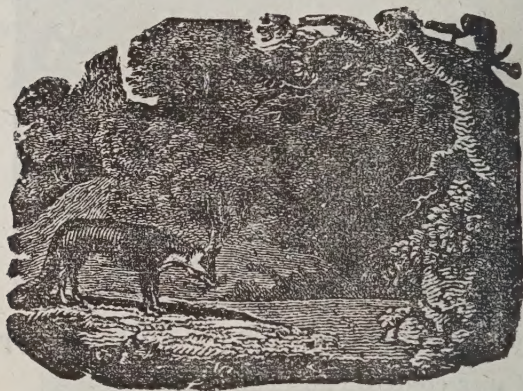
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable ,

Mais envers qui ? c'est là le point.

Quant aux ingrats , il n'en est point

Qui ne meure enfin misérable.



XIV. DE LION MALADE ET LE RENARD.

De par le roi des animaux ,
 Qui dans son antre était malade ,
 Fut fait savoir à ses vassaux
 Que chaque espèce en ambassade
 Envoyât gens le visiter ;
 Sous promesse de bien traiter
 Les députés , eux et leur suite ,
 Foi de lion , très-bien écrite :
 Bon passe-port contre la dent ,

Contre la griffe tout autant.
 L'édit du prince s'exécute :
 De chaque espèce on lui dépote.
 Les renards gardant la maison ,
 Un d'eux en dit cette raison :
 Les pas empreints sur la poussière
 Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour ,
 Tous , sans exception , regardant sa tanière ,
 Pas un ne marque de retour :
 Cela nous met en méfiance.
 Que sa majesté nous dispense :
 Grand merci de son passe-port.
 Je le crois bon : mais dans cet antre
 Je vois fort bien comme l'on entre ,
 Et ne voit pas comme on en sort.



XV. L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'ALOUETTE.

*Les injustices des pervers
 Servent souvent d'excuse aux nôtres :
 Telle est la loi de l'univers.*

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres:
 Un manant au miroir prenait des oisillons.
 Le fantôme brillant attire une alouette:

Aussitôt un autour , planant sur les sillons ;
 Descend des airs , fond et se jette
 Sur celle qui chantait , quoique près du tombeau.
 Elle avait évité la perfide machine ,
 Lorsque , se rencontrant sous la main de l'oiseau ,
 Elle sent son ongle maligne.
 Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé ,
 Lui-même sous les rets demeure enveloppé.
 Oiseleur , laisse-moi , dit-il , en son langage ,
 Je ne t'ai jamais fait de mal.
 L'oiseleur repartit : Ce petit animal
 T'en avait-il fait d'avantage ?



XVI. LE CHEVAL ET L'ÂNE.

*En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
 Si ton voisin vient à mourir ,
 C'est sur toi que le fardeau tombe.*

Un âne accompagnait un cheval peu courtois ,
 Celui-ci ne portant que son simple harnois ;
 Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
 Il pria le cheval de l'aider quelque peu ;
 Autrement il mourrait devant qu'être à la ville.
 La prière , dit-il , n'en est pas incivile :
 Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
 Le cheval refusa , fit une pétarade ,
 Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade

Et reconnut qu'il avait tort.
 Du baudet , en cette aventure ,
 On lui fit porter la voiture ;
 Et la peau par-dessus encor.



XVII. LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.

*Chacun se trompe ici-bas :
 On voit courir après l'ombre
 Tant de fous , qu'on n'en sait pas
 La plupart du temps , le nombre.*

Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer :
 Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée ,
 La quitta pour l'image , et pensa se noyer ;
 La rivière devint tout d'un coup agitée ;
 A toute peine il regagna les bords ,
 Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

XVIII. LE CHARRETIER EMBOURBÉ.

Le phaéton d'une voiture à foin
 Vit son char embourbé. Le pauvre homme était loin
 De tout humain secours : c'était à la campagne ,
 Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne ,
 Appelé Quimper-Corentin :
 On sait assez que le Destin
 Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.



Dieu nous préserve du voyage
 Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux ,
 Le voilà qui déteste et jure de son mieux ,
 Pestant , en sa fureur extrême ,
 Tantôt contre les trous , puis contre ses chevaux ,
 Contre son char , contre lui-même.
 Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
 Sont si célèbres dans le monde :
 Hercule , lui dit-il , aide-moi ; si ton dos
 A porté la machine ronde ,
 Ton bras peut me tirer d'ici.
 Sa prière étant faite , il entend dans la nue
 Une voix qui lui parle ainsi :
 Hercule veut qu'on se remue :
 Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
 L'achoppement qui te retient ;
 Ote d'autour de chaque roue
 Ce malheureux mortier , cette maudite boue
 Qui jusqu'à l'essieu les enduit :
 Prends ton pic , et me rompts ce caillou qui te nuit ;
 Comble-moi cette ornière. As-tu fait ! Oui , dit l'homme.
 Or bien je vais t'aider , dit la voix prends ton fouet.
 Je l'ai pris... Qu'est ceci ! mon char marche à souhait !
 Hercule en soit loué ! Lors la voix : Tu vois comme
 Tes chevaux aisément se sont tirés de là ,
Aides-toi , le ciel l'aidera.

XIX. LE CHARLATAN.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans.

Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très-fertile.

Tantôt l'un, en théâtre, affronte l'Achéron ; (1)

Et l'autre affiche dans la ville

Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantait d'être

En éloquence si grand maître,

Qu'il rendrait disert un badeau,

Un manant, un rustre, un lourdeau ;

Oui, messieurs, un lourdeau, un animal, un âne.

Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé ;

Je le rendrai maître passé,

Et veut qu'il porte la soutane. (2)

Le prince sut la chose. Il manda le rhéteur :

J'ai, dit-il, en mon écurie

Un fort beau roussin d'Arcadie : (3)

J'en voudrais faire un orateur.

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.

On lui donna certaine somme.

Il devait, au bout de dix ans,

Mettre son âne sur les bancs : (4)

Sinon il consentait d'être en place publique

Guindé la hart au col, étranglé court et net,

Ayant au dos sa rhétorique,

Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence

Il voulait l'aller voir, et que, pour un pendu,

Il aurait bonne grâce et beaucoup de prestance :

Surtout qu'il se souvint de faire à l'assistance

Un discours où son art fut au long étendu,

Un discours pathétique, et dont le formulaire

Servit à certains Cicérons,

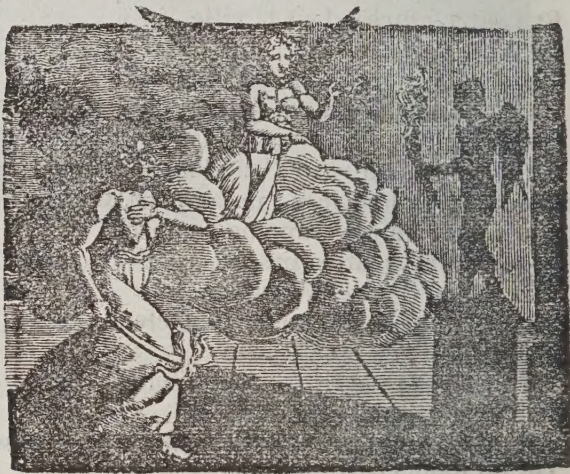
Vulgairement nommés larrons.

1 La mort.

2 Robe longue.

3 Un âne. — 4 Des écoles publiques.

L'autre reprit : Avant l'affaire ,
 Le roi , l'âne , ou moi , nous mourrons.
 Il avait raison. *C'est folie*
De compter sur dix ans de vie :
Soyons bien buvans , bien mangeans ;
Vous devons à la mort de trois l'un en dix ans.



XX. LA DISCORDE.

LA déesse Discorde ayant brouillé les dieux ,
 Et fait un grand procès là-haut pour une pomme ,¹
 On la fit déloger des cieux.
 Chez l'animal qu'on appelle homme
 On la reçut à bras ouverts ,
 Elle , et Que-si-que-non , (2) son frère ,
 Avecque Tien-et-mien , (3) son père.
 Elle nous fit l'honneur , en ce bas univers ,
 De préférer notre hémisphère
 A celui des mortels (4) qui nous sont opposés ;
 Gens grossiers , peu civilisés ,
 Et qui , se mariant sans prêtre et sans notaire ,
 De la Discorde n'ont que faire.

¹ La pomme d'or donnée à Vénus par Pâris.

² — 3 Frère et père de la discorde.

⁵ Nos antipodes

Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
 Demandait qu'elle fût présente ,
 La renommée avait le soin
 De l'avertir ; et l'autre , diligente ,
 Courait vite aux débats , et prévenait la paix ,
 L'aisait d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
 La renommée enfin commença de se plaindre
 Que l'on ne lui trouvait jamais
 De demeure fixe et certaine ,
 Bien souvent on perdait , à la chercher , sa peine.
 Il fallait donc qu'elle eût un séjour affecté ,
 Un séjour d'où l'on pût , en toutes les familles ,
 L'envoyer à jour arrêté.
 Comme il n'était alors aucun couvent de filles ,
 On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'Hyménée
Lui fut pour maison assignée.



XXI. LA JEUNE VEUVE.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs :
 On fait beaucoup de bruit , et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole ;
Le temps ramène les plaisirs.
 Entre la veuve d'une année

Et la veuve d'une journée
 La différence est grande On ne croirait jamais
 Que ce fût la même personne.
 L'une fait fuir les gens , et l'autre a mille attraits ;
 Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ,
 C'est toujours même note et pareil enretien.

On dit qu'on est inconsolable ;
 On le dit , mais il n'en est rien ,
 Comme on verra par cette fable
 Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
 Partait pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
 Lui criait : Attends-moi , je te suis ; et mon âme ,
 Aussi bien que la tienne , est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage.
 La belle avait un père , homme prudent et sage ,
 Il laissa le torrent éculer ,
 A la fin , pour la consoler :

Ma fille , lui dit-il , c'est trop verser de larmes
 Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes ?
 Puisqu'il est des vivans , ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout-à-l'heure
 Une condition meilleure

Change en des noces ces transports ,
 Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
 Un époux , beau , bienfait , jeune , et tout autre chose
 Que le défunt. Eh ! dit-elle aussitôt ,

Un cloître est l'époux qu'il me faut.
 Le père lui laissa digérer sa disgrâce.

Un mois de la sorte se passe :
 L'autre mois on emploie à changer tous les jours
 Quelque chose à l'habit , au linge , à la coiffure :

Le deuil enfin sert de parure ,
 En attendant d'autres autours.

Toute la bande des amours
 Revient au colombier : (1) les jeux , les ris , la danse ,
 Ont aussi leur tour à la fin ;
 On se plonge , soir et matin ,
 Dans la fontaine de Jouvence , (2)

1 Expression proverbiale faisant allusion à ce que font
 les pigeons. — 2 Qui rajeunit.

Le père ne craint plus ce défunt tant chéri,
 Mais comme il ne parlait de rien à notre belle :
 Où donc est le jeune mari
 Que vous m'avez promis ? dit-elle.

ÉPILOGUE. (1).

BORNONS ici cette carrière :
 Les longs ouvrages me font peur.
 Loin d'épuiser une matière,
 On n'en doit prendre que la fleur.
 Il s'en va temps que je reprenne
 Un peu de forces et d'haleine
 Pour fournir à d'autres objets.
 Amour, ce tyran de ma vie,
 Veut que je change de sujets :
 Il faut contenter son envie.

Retournons à Psyché. (2) Damon, vous m'exhortez
 A peindre ses malheurs et ses félicités.
 J'y consens : peut-être ma veine
 En sa faveur s'échauffera.

Heureux, si ce travail est la dernière peine
 Que son époux me causera !

1 Conclusion. — 2 Petit ouvrage en prose et en vers.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

A MADAME

DE MONTESPAN.

L'APOLOGUE est un don qui vient des immortels,
 Ou si c'est un présent des hommes
 Quiconque nous l'a fait mérite des autels :
 Nous devons tant que nous sommes,
 Eriger en divinité
 Le sage par qui fut ce bel art inventé.

C'est proprement un charme : il rend l'âme attentive ,
Ou plutôt il la tient captive ,
Nous attachant à des récits
Qui mènent à son gré les cœurs et les esprits.
Vous qui l'imitez , Olympe , si sa muse
A quelquefois pris place à la table des dieux ,
Sur ces dons aujourd'hui daignez porter les yeux ;
Favorisez les jeux où mon esprit s'amuse.
Le temps qui détruit tout , respectant votre appui ,
Me laissera franchir les ans dans cet ouvrage :
Tout auteur qui voudra vivre encore après lui
Doit s'acquérir votre suffrage.
C'est de vous que mes vers attendent tout leur prix ;
Il n'est beauté dans nos écrits
Dont vous ne connaissiez jusques aux moindres traces :
Eh ! qui connaît que vous les beautés et les grâces !
Paroles et regards , tout est charmé dans vous
Ma muse , en un sujet si doux ,
Voudrait s'étendre davantage :
Mais il faut réserver à d'autres cet emploi :
Et d'un plus grand maître que moi
Votre louange est le partage.
Olympe , c'est assez qu'à mon dernier ouvrage
Votre nom serve un jour de rempart et d'abri ;
Protégez désormais le livre favori
Par qui j'ose espérer une seconde vie :
Sous vos seuls auspices ces vers
Seront jugés , malgré l'envie ,
Dignes des yeux de l'univers ,
Je ne mérite pas une faveur si grande :
La fable en son nom la demande :
Vous savez quel crédit ce mensonge a sur nous.
S'il procure à mes vers le bonheur de vous plaire ,
Je croirai lui devoir un temple pour salaire :
Mais je ne veux bâtir des temples que pour vous.



LIVRE SEPTIÈME.



FABLE 1.

LES ANIMAUX MALADES DE LA PESTE.

Un mal qui répand la terreur ,

Mal que le ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre ,

La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom) ,

Capable d'enrichir en un jour l'Achéron , (1)

Faisait aux animaux la guerre.

Ils ne mouraient pas tous , mais tous étaient frappés :

On n'en voyait point d'occupés

A chercher le soutien d'une mourante vie ;

Nul mets n'excitait leur envie :

Ni loups , ni renards n'épiaient ,

La douce et l'innocente proie ;

Les tourterelles se fuyaient ,

1 Fleuve des enfers.

Plus d'amour , partant plus de joie.
Le lion tint conseil , et dit : Mes chers amis
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux :
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidens
On fait de pareils dévouemens.
Ne nous flattons donc point , voyons sans indulgence
L'état de notre conscience:
Pour moi satisfaisant mes appétits gloutons ,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait ? nulle offense.
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.
Je me dévourai donc , s'il le faut : mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi ;
Car on doit souhaiter , selon toute justice ,
Que le plus coupable périsse.
Sire , dit le renard , vous êtes trop bon roi :
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien ! manger moutons , canaille , sottie espèce ;
Est-ce un péché ? Non , non. Vous leur fîtes , seigneur ,
En les croquant , beaucoup d'honneur.
Et quant au berger , l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux ,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire
Ainsi dit le renard ; et flatteurs d'applaudir.
On n'osa trop approfondir
Du tigre ni de l'ours , ni des autres puissances ,
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs , jusqu'aux simples matins
Au dire de chacun étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour , et dit : J'ai souvenance
Qu'en un pré de moines passant ,
La faim , l'occasion , l'herbe tendre , et je pense ,
Quelque diable aussi me poussant ,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;

Je n'en avais nul droit , puisqu'il faut parler net.
 Aces mots on cria : harosur le baudet.
 Un loup , quelque peu clerc , prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal ,
 Ce pelé , ce galeux , d'où venait tout le mal.
 Sa pécadille fut jugée un cas pendable ,
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.
*Selon que vous serez puissant ou misérable ,
 Les jugemens de cour vous rendront blanc ou noir.*



II. LE MAL MARIÉ.

*Que le bon soit toujours camarade du beau,
 Dès demain je cherche une femme :
 Mais comme le divorce entre eux n'est pas nouveau
 Et que peu de beaux corps , hôtes d'une belle âme ,
 Assemblent l'un et l'autre point ,
 Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.
 J'ai vu beaucoup d'hymens aucun d'eux ne me tentent :
 Cependant des humains presque les quatre parts
 S'exposent hardiment au plus grand des hasards ,
 Les quatre parts aussi des humains se repentent.
 J'en vais alléguer un qui s'étant repenti ,
 Ne put trouver d'autre parti*

Que de renvoyer son épouse ,
Querelleuse , avare et jalouse.

Rien ne la contentait , rien n'était comme il faut ;
On se levait trop tard , on se couchait trop tôt ;
Puis du blanc , puis du noir , puis encore autre chose.
Les valets enrageaient ; l'époux était à bout ,
Monsieur ne songe à rien , monsieur dépense tout.

Monsieur court , monsieur se repose :

Elle en dit tant , que monsieur à la fin ,

Lassé d'entendre un tel lutin ,

Vous la renvoie à la campagne ,

Chez ses parens. La voilà donc compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons

Avec les gardeurs de cochons.

Au bout de quelque temps qu'on l'a crut adoucie ;

Le mari la reprend. Eh bien , qu'avez-vous fait ?

Comment passiez-vous voire vie ?

L'innocence des champs est-elle votre fait ?

Assez dit elle , mais ma peine

Etait de voir les gens plus paresseux qu'ici ,

Ils n'ont des troupeaux nul souci.

Je leur savais bien dire, et m'attirais la haine

De tous ces gens si peu soigneux.

Eh ! madame , reprit son époux tout-à-l'heure ,

Si votre esprit est si hargneux

Que le monde qui ne demeure

Qu'un moment avec vous , et ne revient qu'au soir ,

Est déjà lassé de vous voir ,

Que feront des valets qui , toute la journée ,

Vous verront contre eux déchainée ?

Et que pourra faire un époux

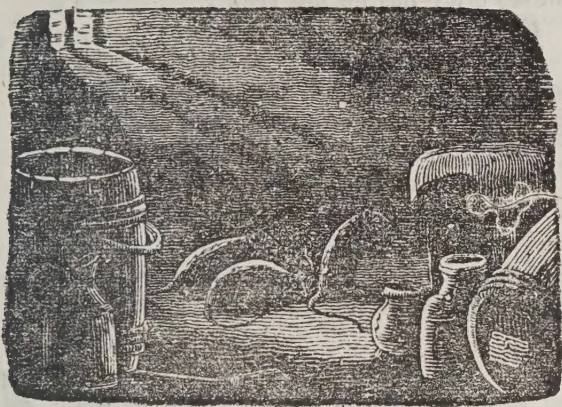
Que vous voulez qu'il soit jour et nuit avec vous ?

Retournez au village : adieu. Si de ma vie

Je vous rappelle , et qu'il m'en prenne envie ,

Puissé-je chez les morts avoir pour mes péchés ,

Deux femmes comme vous sans cesse à mes côtés ?



III. LE RAT QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE.

Les Lévantins en leur légende

Disent qu'un certain rat , las des soins d'ici-bas ,
 Dans un fromage de Hollande
 Se retira loin du tracàs.
 La solitude était profonde ,
 S'étendant partout à la ronde.

Notre ermite nouveau subsistait là-dedans ,
 Il fit tant de pieds et de dents ,

Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
 Le vivre et le couvert : que faut-il davantage ?
 Il devient gros et gras : Dieu prodigue ses biens
 A ceux qui font vœu d'être siens.

Un jour un dévot personnage ,
 Des députés du peuple rat
 S'en vinrent demander quelque aumône légère :
 Ils allaient en terre étrangère

Chercher quelque secours contre le peuple chat ;
 Ratopolis (1) était bloquée :

On les avait contraints de partir sans argent ,
 Attendu l'état indigent
 De la république attaquée.

Ils demandaient fort peu , certains que le secours
 Serait prêt dans quatre ou cinq jours.

Mes amis , dit le solitaire ,

1 Ville des rats.

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
 En quoi peut un pauvre reclus
 Vous assister ? que peut-il faire ,
 Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci :
 J'espère qu'il aura de vous quelque souci.
 Ayant parlé de cette sorte ,
 Le nouveau saint ferma sa porte.
 Qui désigné-je , à votre avis ,
 Par ce rat si peu secourable ?
 Un moine ? non , mais un dervis :
 Je suppose qu'un moine est toujours charitable.



IV. LE HERON.

Un jour sur ses longs pieds allait je ne sais où ,
 Le héron au long bec emmanché d'un long cou :
 Il côtoyait une rivière,
 L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours :
 Ma commère la carpe y faisait mille tours
 Avec le brochet son compère.
 Le héron en eût fait aisément son profit ;
 Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre ;
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit ;
 Il vivait de régime , et mangeait à ses heures :
 Après quelques momens , l'appétit vint : l'oiseau ,

S'approchant du bord , vit sur l'eau ,
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures ,
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux ,

Et montrait un goût dédaigneux

Comme le rat (1) du bon Horace :

Moi des tanches ! dit-il : moi , héron , que je fasse
Une si pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?

La tanche rebutée , il trouva du goujon.

Du goujon c'est bien là le dîner d'un héron !

J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux dieux ne plaise !

Il l'ouvrit pour bien moins ; tout alla de façon

Qu'il ne vit plus aucun poisson.

La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise

De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :

Les plus accommodans ce sont les plus habiles :

On hasarde de perdre en voulant trop gagner.

Gardez-vous de rien dédaigner ,

Surtout quand vous avez à peu près voire compte.

Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons

Que je parle : écoutez , humains , un autre conte ;

Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

1 Le rat de ville , qui goûtait d'un air dédaigneux tout
ce que lui présentait le rat de campagne pour le régaler
de son mieux.

V. LA FILLE.

Certaine fille , un peu trop fière ,

Prétendait trouver un mari

Jeune , bien fait et beau , d'agréable manière ,

Point froid et point jaloux : notez ces deux points-ci.

Cette fille voulait aussi

Qu'il eût du bien , de la naissance ,

De l'esprit , enfin tout. Mais qui peut tout avoir ?

Le destin se montra soigneux de la pourvoir :

Il vint des partis d'importance.

La belle les trouva trop chétifs de moitié ,

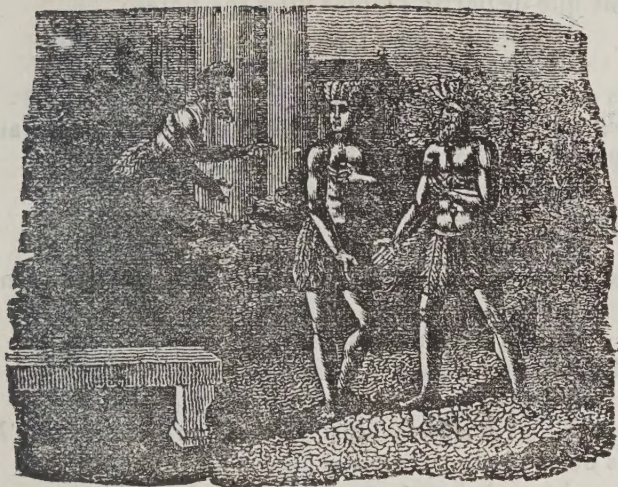
Quoi , moi ! quoi , ces gens-là ! l'on radote , je pense.

A moi les proposer ! hélas ! ils font pitié :

Voyez un peu la belle espèce ?
 L'un n'avait en l'esprit nulle délicatesse ,
 L'autre avait le nez fait de cette façon-là ;
 C'était ceci , c'était cela ,
 C'était tout , car les précieuses
 Font dessus tout les dédaigneuses.
 Après les bons partis , les médiocres gens
 Vinrent se mettre sur les rangs.
 Elle de se moquer. Ah ! vraiment je suis bonne
 De leur ouvrir la porte ! Ils pensent que je suis
 Fort en peine de ma personne ;
 Grâce à Dieu , je passe les nuits
 Sans chagrin , quoiqu'en solitude.
 La belle se sut gré de tous ces sentimens.
 L'âge la fit déchoir : adieu tous les amans.
 Un an se passe , et deux , avec inquiétude :
 Le chagrin vient ensuite ; elle sent chaque jour
 Déloger quelques Ris , quelques Jeux , puis l'Amour ,
 Puis ses traits choquer et déplaire :
 Puis cent sortes de fards. Ses soins ne purent faire
 Qu'elle échappât au temps , cet insigne larron.
 Les ruines d'une maison
 Se peuvent réparer ; que n'est cet avantage
 Pour les ruines du visage !
 Sa préciosité changea lors de langage.
 Son miroir lui disait : Prenez vite un mari ;
 Je ne sais quel désir le lui disait aussi :
 Le désir peut loger chez une précieuse.
 Celle-ci fit un choix qu'on n'aurait jamais cru ;
 Se trouvant à la fin tout aise et tout heureuse
 De rencontrer un malotru. (1)
 1 Difforme , de *mal tornatus*.

VI. LES SOUHAITS.

Il est au Mogol (1) des follets (2)
 Qui font l'office de valets ,
 Tiennent la maison propre , ont soin de l'équipage ,
 Et quelquefois du jardinage ,
 1 Grand royaume d'Asie.
 2 Certains esprits familiers.



Si vous touchez à leur ouvrage ,
 Vous gâtez tout. Un d'eux près du Gange (3) autrefois
 Cultivait le jardin d'un assez bon bourgeois.
 Il travaillait sans bruit , avec beaucoup d'adresse ,
 Aimait le maître et la maîtresse ,
 Et le jardin surtout. Dieu sait si les Zéphirs ,
 Peuple ami du démon , l'assistaient dans sa tâche !
 Le follet , de sa part , travaillant sans relâche ,
 Comblait ses hôtes de plaisirs.
 Pour plus de marques de zèle ,
 Chez ces gens pour toujours il se fut arrêté ,
 Nonobstant la légèreté
 A ses pareils si naturelle :
 Mais ses confrères les esprits
 Firent tant que le chef de cette république ,
 Par caprice ou par politique ,
 Le changea bientôt de logis.
 Ordre lui vint d'aller au fond de la Norwège (4)
 Prendre le soin d'une maison
 En tout temps couverte de neige :
 Et d'Indou (5) qu'il était on vous le fait Lapon. (6)

3 Fleuve de l'Inde.

4 Un des royaumes du Nord.

5 Indien. — 6 Habitant de la Laponie.

Avant que de partir l'esprit dit à ses hôtes :

On m'oblige de vous quitter ;

Je ne sais pas pour quelles fautes

Mais enfin il le faut je ne puis m'arrêter

Qu'un temps fort court , un mois , peut-être une semaine ;

Employez-la ; formez trois souhaits ; car je puis

Rendre trois souhaits accomplis :

Trois , sans plus. Souhaiter ce n'est pas une peine

Etrange et nouvelle aux humains.

Ceux-ci , pour premier vœu , demandent l'abondance ,

Et l'Abondance à pleines mains

Verse en leurs coffres la finance ,

En leurs greniers le blé , dans leurs caves les vins :

Tout en crève. Comment ranger cette chevance ?

Quels registres , quels soins , quels temps il leur fallut ? (7,

Tous deux sont empêchés si jamais on le fut.

Les voleurs contre eux complotèrent ,

Les grands seigneurs empruntèrent ,

Le prince les taxa. Voilà les pauvre gens

Malheureux par trop de fortune.

Otez-nous de ces biens l'affluence importune ,

Dirent-ils , l'un et l'autre : heureux les indigens !

La pauvreté vaut mieux qu'une telle richesse.

Retirez-vous , trésors ; fuyez , et toi , déesse ,

Mère du bon esprit compagne du repos ,

O Médiocrité , reviens vite ! A ces mots ,

La Médiocrité revient. On lui fait place :

Avec elle ils rentrent en grâce ,

Au bout de deux souhaits , étant aussi chanceux

Qu'ils étaient et que sont tous ceux

Qui souhaitent toujours , et perdent en chimères

Le temps qu'ils feraient mieux de mettre à leurs affaires.

Le follet en rit avec eux ,

Pour profiter de sa largesse ,

Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point ;

Ils demandèrent la sagesse :

C'est un trésor qui n'embarrasse point.

7 Biens , richesses , &c.



VII. LA COUR DU LION.

SA majesté lionne un jour voulut connaître
De quelles nations le ciel l'avait fait naître ;

Il manda donc par députés
Ses vassaux de toute nature ,
Envoyant de tous les côtés
Une circulaire écriture
Avec son sceau. L'écrit portait
Qu'un mois durant le roi tiendrait
Cour plénière , (1) dont l'ouverture
Devait être un fort grand festin ,
Suivi des tours du Fagotin. (2)
Par ce trait de magnificence

Le prince à ses sujets étalait sa puissance.

En son louvre il les invita.

Quel louvre ! un vrai charnier , dont l'odeur se porta
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine.

Il se fut bien passé de faire cette mine ;
Sa grimace déplut : le monarque irrité

L'envoya chez Pluton faire

Le dégoûté.

Le singe approuva fort cette sévérité ,

1 Assemblée générale de ses vassaux.

2 Nom donné aux singes.

Et , flatteur excessif , il loua la colère
 Et la griffe du prince , et l'autre et cette odeur ,
 Il n'était ambre , il n'était fleur ,
 Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flatterie
 Eut un mauvais succès , et fut encor punie :
 Ce monseigneur du lion-là
 Fut parent de Caligula.

Le renard étant proche : Or ça , lui dit le sire ,
 Que sens-tu ? dis-le moi , parle sans déguiser.

L'autre aussitôt de s'excuser ,
 Alléguant un grand rhume : il ne pouvait que dire
 Sans odorat. Bref , il s'en tire.

Ceci vous sert d'enseignement :

*Ne soyez à la cour , si vous voulez y plaire ,
 Ni fide adulateur ; ni parleur trop sincère ,
 Et tâchez quelquefois de répondre en Normand.*



VIII. LES VAUTOURS ET LES PIGEONS

Mars autrefois mit tout l'air en émue.
 Certain sujet fit naître la dispute
 Chez les oiseaux , non ceux que le printemps
 Mène à sa cour et qui sous la feuillée ,
 Par leur exemple et leurs sons éclatans ,
 Font que Vénus est en nous réveillée ;
 Ni ceux encor que la mère d'Amour

Après bien du travail , le coche arrive au haut.
 Respirons maintenant , dit la mouche aussitôt ,
 J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
 Ça , messieurs les chevaux , payez-moi de ma peine.
*Ainsi certaines gens faisant les empressés ,
 S'introduisent dans les affaires :
 Ils font partout les nécessaires ;
 Et , partout importuns , devraient être chassés.*



X. LA LAITIÈRE ET LE POT AU LAIT.

PERETTE sur la tête ayant un pot au lait

Bien posé sur un coussinet ,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville ,
 Légère et court vêtue , elle allait à grand pas ,
 Ayant mis ce jour-là , pour être plus agile ,
 Cotillon simple et souliers plats.

Notre laitière ainsi troussée

Comptait déjà dans sa pensée

Tout le prix de son lait ; en employait l'argent ;
 Achetait un cent d'œuf ; faisait triple couvée ;
 La chose allait à bien par son soin diligent.

Il m'est , disait-elle , facile

D'élever des poulets autour de ma maison ;

Le renard sera bien habile

S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon

Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :

Il était, quand je l'eus de grosseur raisonnable;
 J'aurai le revendant, de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable;
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau.
 Perette, là-dessus saute aussi transportée :
 Le lait tombe ; adieu, veau, vache, cochon, couvée.
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marri

Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari,
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait,
 On l'appela le Pot au lait.

*Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?*

*Picrocholle, Pyrrhus, (1) la laitière, enfin tous ;
 Autant les sages que les fous.*

Chacun songe en veillant ; il n'est rien de plus doux :

Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes ;

Tout le bien du monde est à nous ,

Tous les honneurs , toutes les femmes.

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi :

Je m'écarte , je vais détrôner le Sophi ;

On m'élit roi ; mon peuple m'aime ;

Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :

Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ,

Je suis Gros-Jean comme devant.

1 Princes ambitieux et rêvant toujours des conquêtes.

XI. LE CURÉ ET LE MORT.

Un mort s'en allait tristement
 S'emparer de son dernier gîte ;
 Un curé s'en allait gaiment
 Enterrer ce mort au plus vite.

Notre défunt était en carrosse porté ,

Bien et dûment empaqueté ;

Et vêtu d'une robe , hélas ! qu'on nomme bière ,

Robe d'hiver, robe d'été,

Que les morts ne dépouillent guère.

Le pasteur était à côté ,
 Et récitait , à l'ordinaire ,
 Maintes dévotes oraisons ,
 Et des psaumes et des leçons ,
 Et des versets et des répons :
 Monsieur le mort , laissez-nous faire

On vous en donnera de toutes les façons ;
 Il ne s'agit que du salaire.

Messire Jean Chouart couvait des yeux son mort ,
 Comme si l'on eût dû lui ravir ce trésor ;

Et des regards semblait lui dire :
 Monsieur le mort , j'aurai de vous
 Tant en argent et tant en cire ,
 Et tant en autresmenus coûts.
 Il fondait là-dessus l'achat d'une feuillette
 Du meilleur vin des environs :
 Certaine nièce assez proprette
 Et sa chambrière Paquette
 Devaient avoir des cotillons.
 Sur cette agréable pensée ,
 Un heurt survient , adieu le char :
 Voilà messire Jean Chouart

Qui , du choc de son mort , a la tête cassée :
 Le paroissien en plomb entraîne son pasteur :
 Notre curé suit son seigneur ,
 Tous deux s'en vont de compagnie.

Proprement toute notre vie

*Est le curé Chouart qui sur son mort comptait ,
 Et la fable du Pot au lait.*

II. L'HOMME QUI COURT APRÈS LA FORTUNE , ET L'HOMME QUI L'ATTEND DANS SON LIT.

Qui ne court après la Fortune ?

Je voudrais être en lieu d'où je puisse aisément

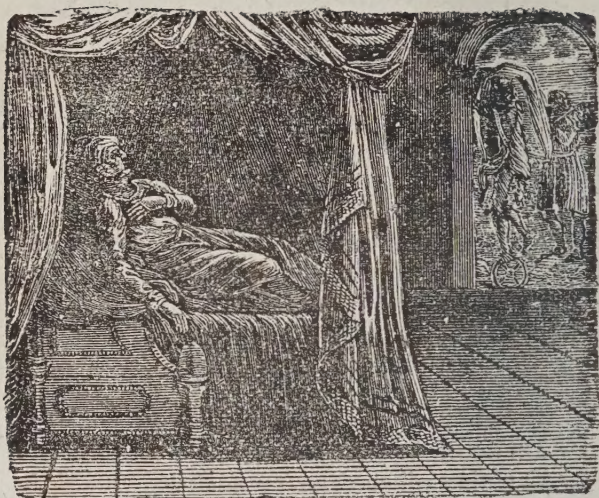
Contempler la foule importune

De ceux qui cherche vainement

Cette fille du sort , de royaume en royaume ,

Fidèles courtisans d'un volage fantôme.

Quand ils sont près du bon moment ,



L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
 Pauvres gens ! je les plains ; car on a pour les fous
 Plus de pitié que de courroux.
 Cet homme , disent-ils , était planteur de choux ,
 Et le voilà devenu pape !
 Ne le valons-nous pas ? Vous valez cent fois mieux ;
 Mais que sert à votre mérite ?
 La fortune a-t-elle des yeux ?
Et puis la papauté vaut-elle ce qu'on quitte ?
Le repos , le repos , trésor si précieux
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux !
Rarement la fortune à ses hôtes le laisse.
 Ne cherchez point cette déesse ,
Elle vous cherchera : son sexe en use ainsi.
 Certain couple d'amis , en un bourg établi ,
 Possédait quelque bien. L'un soupirait sans cesse
 Pour la fortune ; il dit à l'autre un jour :
 Si nous quitions notre séjour !
 Vous savez que nul n'est prophète
 En son pays : cherchons notre aventure ailleurs.
 Cherchez dit l'autre ami : pour moi je ne souhaite
 Ni climat , ni destins meilleurs :
 Contentez-vous , suivez votre humeur inquiète ;

Vous reviendrez bientôt. Je fais vœu cependant

De dormir en vous attendant.

L'ambitieux , ou si l'on veut l'avare ,

S'en va par voie et par chemin.

Il arriva le lendemain

En lieu que devait la déesse bizarre

Fréquenter sur tout autre ; et ce lieu , c'est la cour

Là donc pour quelque temps il fixe son séjour ,

Se trouvant au coucher , au lever , à ces heures

Que l'on sait être les meilleures ;

Bref, se trouvant à tout et n'arrivant à rien.

Qu'est-ceci , se dit-il ; cherchons ailleurs du bien.

La fortune pourtant habite ces demeures ;

Je la vois tous les jours entrer chez-celui ci ,

Chez celui-là : d'où vient qu'aussi

Je ne puis héberger cette capricieuse ?

On me l'avait bien dit , que des gens de ce lieu

L'on n'aime pas toujours l'humeur ambitieuse.

Adieu messieurs de cour , messieurs de cour , adieu ;

Suivez jusques au bout une ombre qui vous flatte.

La fortune a , dit-on , des temples à Surate : (1)

Allons-là. Ce fut un de dire et s'embarquer.

Ames de bronze , humains : celui-là fut sans doute

Armé de diamant , qui tenta cette route ,

Et le premier osa l'abîme défier !

Celui-ci pendant son voyage

Tourna les yeux vers son village

Plus d'une fois essayant les dangers

De pirates , des vents , du calme et des rochers ,

Ministres de la Mort , avec beaucoup de peines

On s'en va la chercher en des rives lointaines ,

La trouvant assez tôt sans quitter sa maison.

L'homme arrive au Magol : on lui dit qu'au Japon (2)

La Fortune pour lors distribuait ses grâces.

Il y court. Les mers étaient lasses

De le porter : et tout le fruit

Qu'il tira de ses longs voyages ,

Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :

1 Ville très-commerçante des Indes orientales.

2 Puissant royaume au nord-est de la Chine.

Demeure en ton pays , par la nature instruit .

Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme

Que le Mogol l'avait été :

Ce qui lui fit conclure en somme

Qu'il avait à grand tort son village quitté.

Il renonce aux courses ingrates ;

Revient en son pays , voit de loin ses pénates ,

Pleure de joie , et dit : Heureux qui vit chez soi ,

De régler ses désirs taisant tout son emploi !

Il ne sait que par ouï dire

Ce que c'est que la cour , la mer , et ton empire ,

Fortune , qui nous fait passer devant les yeux

Des dignités , des biens , que jusqu'au bout du monde

On suit , sans que l'effet aux promesses réponde.

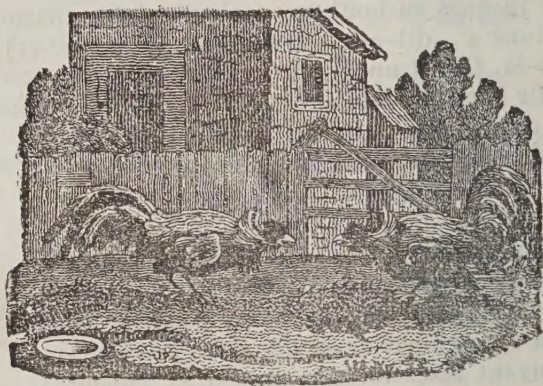
Désormais je ne bouge ; et ferai cent fois mieux

En raisonnant de cette sorte.

Et contre la Fortune ayant pris ce conseil ,

Il la trouve assise à la porte

De son ami plongé dans un profond sommeil.



XIII. LES DEUX COQS.

DEUX coqs vivaient en paix : une poule survint ,

Et voilà la guerre allumée.

Amour , tu perdis Troie ! et c'est de toi que vint

Cette querelle envenimée ,

Où du sang des dieux même on vit le Xante (1) teint !

« Rivière qui coulait à Troie.

Long-temps entre nos coqs le combat se maintint.
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage :
La gent qui porte crête au spectacle accourut ;

Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur. Le vaincu disparut :
Il alla se cacher au fond de sa retraite ;

Pleura sa gloire et ses amours ;
Ses amours qu'un rival tout fier de sa défaite
Possédait : ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage :
Il aiguisait son bec , battait l'air de ses flancs ,
Et s'exerçant contre les vents,
S'armait d'une jalouse rage.

Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
S'alla percher et chanter sa victoire.

Un vautour entendit sa voix :
Adieu les amours et la gloire ;
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du vautour.
Enfin , par un fatal retour
Son rival autour de la poule
S'en revint faire le coquet.
Je laisse à penser quel caquet ;
Car il eut des femmes en foule.

*La fortune se plaît à faire de ces coups :
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille :
Défions-nous du Sort , et prenons garde à nous ,
Après le gain d'une bataille.*

XIV. L'INGRATITUDE ET L'INJUSTICE DES HOMMES ENVERS LA FORTUNE.

Un trafiquant sur mer par bonheur s'enrichit.
Il triompha des vents pendant plus d'un voyage ,
Gouffre , banc , ni rocher , n'exigea de péage
D'aucun de ses ballots : le Sort l'en affranchit.
Sur tous ses compagnons Atropos et Neptune
Recueillirent leur droit , tandis que la Fortune
Prenait soin d'amener son marchand à bon port :
Facteurs , associés , chacun lui fut fidèle.
Il vendit son tabac , son sucre , sa cannelle



Ce qu'il voulut , sa porcelaine encor :
 Le luxe et la folie enflèrent son trésor ;
 Bref , il plut dans son escarcelle.
 On ne parlait chez lui que par doubles ducats :
 Et mon homme d'avoir chiens , chevaux , et carrosses ;
 Ses jours de jeûnes étaient des noces.
 Un sien ami , voyant un somptueux repas ,
 Lui dit : Et d'où vient donc un si bon ordinaire ? —
 Et d'où me viendrait-il que de mon savoir faire ?
 Je n'en dois rien qu'à moi , qu'à mes soins , qu'au talent
 De risquer à propos , et bien placer l'argent.
 Le profit lui semblant une fort douce chose ,
 Il risqua de nouveau le gain qu'il avait fait.
 Mais rien , pour cette fois , ne lui vint à souhait.
 Son imprudence en fut la cause :
 Un vaisseau mal frété (1) périt au premier vent ;
 Un autre , mal pourvu des armes nécessaires ,
 Fut enlevé par les corsaires :
 Un troisième au port arrivant ,
 Rien n'eut cours ni débit ; le luxe et la folie
 N'étaient plus tels qu'auparavant.
 Enfin les facteurs le trompant ,
 Et lui-même ayant fait grand fracas , chère lie ,
 Mis beaucoup en plaisir , en bâtimens beaucoup ,
 1 Mal équipé.

Il devint pauvre tout d'un coup.
 Son ami , le voyant en mauvais équipage.
 Lui dit : D'où vient cela ? — De la Fortune , hélas !
 Consolez-vous , dit l'autre ; et s'il ne lui plaît pas
 Que vous soyez heureux , tout au moins soyez sage.

Je ne sais s'il crut ce conseil ,
 Mais je sais que : *Chacun impute , en cas pareil ,*
Son bonheur à son industrie :
Nous disons injures au Sort.
Chose n'est ici plus commune.

Le bien , nous le faisons ; le mal , c'est la Fortune :
On a toujours raison , le Destin toujours tort.

XV. LES DEVINERESSES.

C'EST souvent du hasard que naît l'opinion :
 Et c'est l'opinion qui fait toujours la vogue.

Je pourrais fonder ce prologue
 Sur gens de tous états : tout est prévention ,
 Cabale , entêtement , point ou peu de justice.
 C'est un torrent : qu'y faire ? Il faut qu'il ait son cours !
 Cela fut et sera toujours.

Une femme , à Paris , faisait la pythonisse : (2)
 On l'allait consulter sur chaque événement
 Perdait-on un chiffon , avait-on un amant ,
 Un mari vivant trop , au gré de son épouse ,
 Une mère fâcheuse , une femme jalouse ,

Chez la devineuse on courait
 Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.

Son fait consistait en adresse :
 Quelques termes de l'art ; beaucoup de hardiesse ,
 Du hasard quelquefois , tout cela concourait ,
 Tout cela bien souvent , faisait crier miracle.
 Enfin , quoique ignorante à vingt et trois carats .

Elle passait pour un oracle. (3)
 L'oracle était logé dedans un galetas :
 Là , cette femme emplît sa bourse ;

1 Qui met en crédit. — 2 Devineresse.

3 C'était autrefois un dieu qu'on supposait inspirer
 la connaissance de l'avenir.

Et , sans savoir d'autre ressource ,
Gagne de quoi donner un rang à son mari ;
Elle achète un office , une maison aussi.

Voilà le galetas rempli
D'une nouvelle hôtesse , à qui toute la ville ,
Femmes , filles , valets , gros messieurs , tout enfin ,
Allait comme autrefois demander son destin
Le galetas devint l'autre de la Sibylle : (4)
L'autre femelle avait achalandé ce lieu.
Cette dernière femme eut beau faire , eut beau dire ,
Moi je devine ! on se moque ! eh ! messieurs , sais-je lire ?
Je n'ai jamais appris que ma croix de par Dieu.
Point de raison : fallut deviner et prédire ,

Mettre à part force bons ducats ,
Et gagner malgré soi , plus que deux avocats :
Le meuble et l'équipage aidaient fort à la chose ;
Quatre sièges boiteux , un manche de balai ,
Tout sentait son sabat et sa métamorphose.

Quand cette femme aurait dit vrai
Dans une chambre tapissée ,
On s'en serait moqué ; la vogue était passée ;
Au galetas , il avait crédit.

L'autre femme se morfondit. (5)
L'enseigne fait la chalandise.
J'ai vu dans le palais une robe mal mise
Gagner gros ; les gens l'avaient prise
Pour maître tel qui traînait après soi
Force écoutans. Demandez-moi pourquoi ?

4 Prophétesse parmi les païens.

5 Attendant inutilement.

XVI. LE CHAT , LA BELETTE ET LE PETIT LAPIN.

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette un beau matin
S'empara : c'est une rusée.
Le maître était absent , ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates , un jour
Qu'il était allé faire à l'aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.



Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot retourne aux souterrains séjours.

La belette avait mis le nez à la fenêtre.

O Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître !

Dit l'animal chassé du paternel logis.

Holà ! madame la belette,

Que l'on déloge sans trompette,

Où je vais avertir tous les rats du pays.

La dame au nez pointu répondit que la terre

Était au premier occupant.

C'était un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entraît qu'en rampant !

Et quand ce serait un royaume ;

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.

Jean lapin allégua la coutume et l'usage :

Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis

Rendu maître et Seigneur, et qui, de père en fils,

L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.

Le premier occupant est-ce une loi plus sage !

Or bien sans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.

C'était un chat vivant comme un dévot ermite

Un chat faisant la chattemite ,
 Un saint homme de chat , bien fourré , gros et gras ,
 Arbitre expert sur tous les cas.
 Jean lapin pour juge l'agrée.
 Les voilà tous deux arrivés
 Devant sa majesté fourrée.

Guippeminaud leur dit : Mes enfans , approchez ,
 Approchez : je suis sourd , les ans en sont la cause.
 L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
 Aussitôt qu'à portée il vit les contestans ,
 Grippeminaud , le bon apôtre ,
 Jetant des deux côtés la griffe en même temps ,
 Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

XVII. LA TÊTE ET LA QUEUE DU SERPENT. (1)

Le serpent a deux parties
 Du genre humain ennemies ,
 Tête et queue : et toutes deux
 Ont acquis un nom fameux
 Auprès des Parques cruelles :
 Si bien qu'autrefois entre elles
 Il survint de grands débats
 Pour le pas.

La tête avait toujours marché devant la queue ,
 La queue au ciel se plaignit.

Et lui dit :

Je fais mainte et mainte lieue
 Comme il plaît à celle-ci :
 Croit-elle que toujours j'en veuille user ainsi :
 Je suis son humble servante.
 On m'a fait , Dieu merci ,
 Sa sœur et non sa suivante.

1 Cette fable se trouve dans la vie d'Agis et de Cléomène , ch. 1. , par Plutarque , qui en fait une très-belle application à ceux qui dans le gouvernement se livrent inconsidérément aux fantaisies du peuple , et c'est apparemment de là que La Fontaine l'a tirée.

Toutes deux de même sang ,
 Traitez-nous de même sorte :
 Aussi bien qu'elle je porte
 Un poison prompt et puissant.
 Enfin voilà ma requête ,
 C'est à vous de commander
 Qu'on me laisse précéder
 A mon tour ma sœur la tête.
 Je la conduirai si bien ,
 Qu'on ne se plaindra de rien.

Le ciel eut pour ces vœux une bonté cruelle.
 Souvent sa complaisance a de méchans effets :
 Il devrait être sourd aux aveugles souhaits.
 Il ne le fut pas lors : et la guide nouvelle ,
 Qui ne voyait , au grand jour ,
 Pas plus clair que dans un four ,
 Donnait tantôt contre un marbre ,
 Contre un passant , contre un arbre :
 Droit aux ondes du Styx elle mena sa sœur.
Malheureux les états tombés dans son erreur !

XVIII. UN ANIMAL DANS LA LUNE.

PENDANT qu'un philosophe assure
 Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés ,
 Un autre philosophe jure
 Qu'ils ne nous ont jamais trompés.
 Tous les deux ont raison , et la philosophie
 Dit vrai quand elle dit que les sens tromperont
 Tant que sur leur rapport les hommes jugeront.
 Mais aussi , si l'on rectifie
 L'image de l'objet sur son éloignement ,
 Sur le milieu qui l'environne ,
 Sur l'organe et sur l'instrument ,
 Les sens ne tromperont personne.
 La nature ordonna ces choses sagement :
 J'en dirai quelque jour les raisons amplement.
 J'aperçois le soleil : quelle en est la figure ?
 Ici-bas ce grand corps n'a que trois pieds de tours :
 Mais si je le voyais là-haut dans son séjour ,

Que serait-ce à mes yeux que l'œil de la nature ?

Sa distance me fait juger de sa grandeur :

Sur l'angle et les côtés ma main la détermine.

L'ignorant le croit plat ? j'épaissis sa rondeur ,

Je le rends immobile , et la terre chemine.

Bref , je démens mes yeux en toute sa machine.

Ce sens ne me nuit point par son illusion ,

Mon âme , en toute occasion ,

Développe le vrai caché sous l'apparence ;

Je ne suis point d'intelligence

Avecque mes regards peut-être un peu trop prompts ;

Ni mon oreille lente à m'apporter les sons.

Quand , l'eau courbe un bâton , (1) ma raison le redresse

La raison décide en maîtresse :

Mes yeux moyennant ce secours ,

Ne me trompent jamais en me mentant toujours.

Si je crois leur rapport , erreur assez commune ,

Une tête de femme est au corps de la lune.

Y peut-elle être ? Non. D'où vient donc cet objet ?

Quelques lieux inégaux font de loin cet effet.

La lune nulle part n'a sa surface unie :

Montueuse en des lieux , en d'autres aplanie

L'ombre avec la lumière y peut tracer souvent

Un homme , un bœuf , un éléphant.

Naguère l'Angleterre y vit chose pareille.

La lunette placée , (2) un animal nouveau

Parut dans cet astre si beau : (3)

Et chacun de crier merveille.

Il était arrivé là-haut un changement

Qui présageait sans doute un grand événement.

Savait-on si la guerre entre tant de puissances ,

N'en était point l'effet ? le monarque accourut :

Il favorise en roi ces hautes connaissances ,

Le monstre dans la lune a son tour lui parut.

C'était une souris cachée entre les verres :

Dans la lunette était la source de ces guerres.

On en rit. Peuple heureux ! Quand pourront les Français.

1 Parce qu'il paraît courbé dans l'eau.

2 Lunette d'approche propre à regarder les astres.

3 La lune.

Se donner comme vous , entiers à ces emplois ?
Mars nous fait recueillir d'amples moissons de gloire :
C'est à nos ennemis de craindre les combats ,
A nous de les chercher , certains que la Victoire ,
Amante de Louis , (4) suivra partout ses pas.
Ses lauriers nous rendront célèbres dans l'histoire.

Même les filles de mémoire

Ne nous ont point quittés , nous goûtons des plaisirs . .
La paix fait nos souhaits , et non pas nos soupirs.
Charles (5) en sait jouir : il saurait dans la guerre
Signaler sa valeur , et mener l'Angleterre
A ces jeux qu'en repos elle voit aujourd'hui.
Cependant s'il pouvait apaiser la querelle ,
Que d'encens ! Est-il rien de plus digne de lui ?
La carrière d'Auguste (6) a-t-elle été moins belle
Que les fameux exploits du premier des Césars ?
O peuple trop heureux ! quand la paix viendra-t-elle
Nous rendre , comme vous , tout entiers aux beaux-arts ?

4 Louis XIV , alors roi de France.

5 Charles II de nom , roi d'Angleterre.

6 Jules-César , qui fut toujours en guerre.



LIVRE HUITTIÈME.



FABLE 1.

LA MORT ET LE MOURANT.

*La mort ne surprend point le sage ,
Il est toujours prêt à partir
S'étant su lui-même avertir*

Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.

Ce temps , hélas ! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours , en heures , en momens ,

Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut , tous sont de son domaine ;
Et le premier instant où les enfans des rois

Ouvrent les yeux à la lumière ,
Est celui qui vient quelquefois ,
Fermer pour toujours leur paupière.

Défendez-vous par la grandeur ;
Alléguez la beauté , la vertu , la jeunesse ,

La mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.

Il n'est rien de moins ignoré ;
 Et puisqu'il faut que je le die ,
 Rien où l'on soit moins préparé.

Un mourant qui comptait plus de cent ans de vie ,
 Se plaignit à la Mort que précipitamment
 Elle le contraignait de partir tout à l'heure

Sans qu'il eût fait son testament ,
 Sans l'avertir au moins : Est-il juste qu'on meure
 Au pied levé ? dit-il , attendez quelque peu ?
 Ma femme ne veut pas que je parte sans elle ;
 Il me reste à pourvoir un arrière-neveu ;
 Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encor une aile
 Que vous êtes pressante , ô déesse cruelle !
 Vieillard , lui dit la Mort , je ne t'ai point surpris.
 Tu te plains sans raison de mon impatience :
 Eh ! n'as-tu pas cent ans ? Trouve-moi dans Paris
 Deux mortels aussi vieux , trouve-m'en dix en France.
 Je devais , ce dis-tu , te donner quelque avis

Qui te disposât à la chose :

J'aurais trouvé ton testament tout fait ,
 Ton petit-fils pourvu , ton bâtiment parfait.
 Ne te donna-t-on pas des avis , quand la cause
 Du marcher et du mouvement ,
 Quand les esprits , le sentiment ,
 Quand tout faillit en toi ? plus de goût , plus d'ouïe ,
 Toute chose pour toi semble être évanouie ;
 Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus ,
 Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.

Je t'ai fait voir tes camarades ;

Ou morts , ou mourans , ou malades.

Qu'est-ce que tout cela , qu'un avertissement ?

Allons Vieillard , et sans réplique ,

Il n'importe à la république.

Que tu fasses ton testament.

La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge
 On sortit de la vie ainsi que d'un banquet , (1)
 Remerciant son hôte , et qu'on fit son paquet.
 Car de combien peut-on retarder le voyage ?
 Tu murmures , vieillard ! vois ces jeunes mourir.

1 Belle image que la Fontaine a empruntée de Lucrèce.

Vois-les marcher : vois-les courir
 A des morts , (2) il est vrai , glorieuses et belles ,
 Mais sûres , cependant , et quelquefois cruelles.
 J'ai beau te le crier , mon zèle est indiscret :
 Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

2 Les militaires dans un combat.



II. LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
 C'était merveille de le voir ,
 Merveille de l'ouïr : il faisait des passages , (1)
 Plus content qu'un des sept sages.
 Son voisin , au contraire , étant tout cousu d'or ,
 Chantait peu , dormait moins encor :
 C'était un homme de finance.
 Si sur le point du jour parfois il sommeillait ,
 Le savetier alors en chantant l'éveillait :
 Et le financier se plaignait
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir ,
 Comme le manger et le boire.
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur , et lui dit : Or ça , sire Grégoire ,
 1 Roulement de voix.

Que gagnez-vous par an ? Par an , ma foi , monsieur ,

Dit avec un ton de rieur

Le gaillard savetier , ce n'est point ma manière

De compter de la sorte ; et je n'entasse guère

Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin

J'attrape le bout de l'année.

Chaque jour amène son pain. —

Eh bien , que gagnez-vous , dites-moi par journée ? —

Tantôt plus , tantôt moins : le mal est que toujours ,

(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes) ,

Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours

Qu'il faut chômer : on nous ruine en fêtes :

L'une fait tort à l'autre , et monsieur le curé

De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

Le financier riant de sa naïveté ,

Lui dit . Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône :

Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin ,

Pour vous en servir au besoin.

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre

Avait depuis plus de cent ans

Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre

L'argent et sa joie à la fois.

Plus de chant : il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.

Le sommeil quitta son logis ;

Il eut pour hôtes les soucis ,

Les soupçons , les alarmes vaines.

Tout le jour il avait l'œil au guet : et la nuit ,

Si quelque chat faisait du bruit ,

Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme

S'encourut chez celui qu'il ne réveillait plus :

Rendez-moi , lui dit-il , mes chansons et mon somme

Et reprenez vos cent écus.

III. LE LION , LE LOUP ET LE RENARD.

Un lion décrépît , goutteux , n'en pouvant plus ,

Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse ,

Alléguer l'impossible aux rois c'est un abus.

Celui-ci parmi chaque espèce
Manda des médecins : il en est de tous arts.
Médecins au lion viennent de toutes parts ;
De tous côtés lui vient des donneurs de recettes.

Dans les visites qui sont faites ,
Le renard se dispense , et se tient clos et coi.
Le loup en fait sa cour , d'aube , au coucher du roi ,
Son camarade absent. Le prince tout à l'heure
Veut qu'on aille enfumer renard dans sa demeure ,
Qu'on le fasse venir. Il vient , est présenté ;
Et sachant que le loup lui faisait cette affaire :
Je crains , sire , dit-il , qu'un rapport peu sincère

Ne m'ait à mépris imputé
D'avoir différé cet hommage :

Mais j'étais en pèlerinage ,
Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.

Même j'ai vu dans mon voyage
Gens experts et savans , leur ai dit la langueur
Dont votre majesté craint à bon droit la suite.

Vous ne manquez que de chaleur ,

Le long âge en vous l'a détruite :

D'un loup écorché vif, appliquez-vous la peau

Toute chaude et toute fumante :

Le secret sans doute en est beau

Pour la nature défaillante.

Messire loup vous servira ,

S'il vous plaît , la robe de chambre.

Le roi goûte cet avis-là :

On écorche , on taille , on démembre

Messire loup. Le monarque en soupa ,

Et de sa peau s'enveloppa.

Messieurs les courtisans cessez de vous détruire ;

Faites si vous pouvez , votre cour sans vous nuire.

Le mal se rend chez vous au quadruple du bien ,

Les daubeurs ont leur tour , d'une ou d'autre manière ,

Vous êtes dans une carrière

Où l'on ne se pardonne rien.

IV. LE POUVOIR DES FABLES.

A M. DE BARILLON. (1)

La qualité d'ambassadeur
 Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?
 Vous puis-je offrir mes vers et leurs grâces légères ?
 S'ils osent quelquefois prendre un air de grandeur,
 Seront-ils point traités par vous de téméraires ?

Vous avez bien d'autres affaires
 A démêler, que les débats
 Du lapin et de la belette,
 Lisez-les ; ne les lisez pas :
 Mais empêchez qu'on ne nous mette
 Toute l'Europe sur les bras.
 Que de mille endroits de la terre
 Il nous vienne des ennemis.

J'y consens, mais que l'Angleterre
 Veuille que nos deux rois (2) se lassent d'être amis,
 J'ai peine à digérer la chose.

N'est-il point encor temps que Louis se repose,
 Quel autre Hercule enfin ne se trouverait las
 De combattre cet hydre ! (3) et faut-il qu'elle oppose
 Une nouvelle tête aux efforts de son bras ?

Si votre esprit plein de souplesse,
 Par éloquence et par adresse,
 Peut adoucir les cœurs, et détourner ce coup,
 Je vous sacrifierai cent moutons : c'est beaucoup,
 Pour un habitant du Parnasse.

Cependant faites-moi la grâce
 De prendre en don ce peu d'encens :

Prenez en gré mes vœux ardens ;

Et le récit en vers qu'ici je vous dédie.

Son sujet vous convient, je n'en dirai pas plus.

Sur les éloges que l'envie

1 Il était ambassadeur en Angleterre.

2 Louis XIV, roi de France, et Charles II, roi d'Angleterre. — 3 Serpent à plusieurs têtes.

Doit avouer et qui vous sont dus
 Vous ne voulez pas qu'on appuie.
 Dans Athène autrefois , peuple vain et léger ,
 Un orateur , voyant sa patrie en danger ,
 Courut à la tribune ; et d'un art tyrannique ,
 Voulant forcer les cœurs dans une république ,
 Il parla fortement sur le commun salut.
 On ne l'écoutait pas. L'orateur recourut

A ces figures violentes
 Qui savent exciter les âmes les plus lentes.
 Il nût parler les morts : tonna , dit ce qu'il put ,
 Le vent emporta tout , personne ne s'émut.

L'animal aux têtes frivoles
 Etant fait à ces traits ne daignait l'écouter ;
 Tous regardaient ailleurs : il le vit s'arrêter
 A des combats d'enfans , et point à ses paroles.
 Que fit le harangueur ? il prit un autre tour.
 Cérès , commença-t-il , faisait voyage un jour ,
 Avec l'anguille et l'hirondelle.

Un fleuve les arrête ; et l'anguille en nageant ,
 Comme l'hirondelle en volant ,
 Le traversa bientôt. L'assemblée à l'instant
 Cria tout d'une voix : Et Cérès que fit-elle ?

Ce qu'elle fit ! un prompt courroux
 L'anima d'abord contre vous.
 Quoi ! de contes d'enfans son peuple s'embarrasse ,
 Et du péril qui le menace

Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
 Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
 A ce reproche l'assemblée ;
 Par l'apologue réveillée ,
 Se donne entière à l'orateur.

Un trait de fable en eut l'honneur.
Nous sommes tous d'Athène en ce point : et moi-même
Au moment que je fais cette moralité ,
Si Peau-d'Ane m'était conté ,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Le monde est vieux , dit-on : je le crois ; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.



V. L'HOMME ET LA PUCE.

*Par des vœux importuns nous fatiguons les dieux ,
Souvent pour des sujets même indignes des hommes :
Il semble que le ciel sur tous tant que nous sommes ,
Soit obligé d'avoir incessamment les yeux ,
Et que le plus petit de la race mortelle ,
A chaque pas qu'il fait , à chaque bagatelle ,
Doive intriguer l'Olympe et tous ses citoyens ,
Comme s'il s'agissait des Grecs et des Troyens.*

UN sot par une puce eut l'épaule mordue.
Dans les plis de ses draps elle alla se loger.
Hercule , se dit-il , tu devrais bien purger
La terre de cette hydre au printemps revenue !
Que fais-tu , Jupiter , que du haut de la nue
Tu n'en perdes la race afin de me venger ?
Pour tuer une puce il voulait obliger
Les dieux à lui prêter leur foudre et leur massue.

VI. LES FEMMES ET LE SECRÉT.

*Rien ne pèse tant qu'un secret :
Le porter loin est difficile aux dames :
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.*
Pour éprouver la sienne , un mari s'écria ,



La nuit étant près d'elle : O dieu ! qu'est-ce cela !

Je n'en puis plus ! on me déchire !

Quoi ! j'accouche d'un œuf !—D'un œuf ?—Oui , le voilà
Frais et nouveau pondu ; gardez bien de le dire ,
On m'appellerait poule. Enfin, n'en parlez pas.

La femme , neuve sur ce cas ,

Ainsi que sur mainte autre affaire ,

Crut la chose , et promit ses grands dieux de se taire.

Mais ce serment s'évanouit

Avec les ombres de la nuit.

L'épouse , indiscreète et peu fine ,

Sort du lit quand le jour fut à peine levé :

Et de courir chez sa voisine :

Ma commère , dit-elle , un cas est arrivé ;

N'en dites rien surtout , car vous me feriez battre ;

Mon mari vient de pondre un œuf gros comme quatre.

Au nom de Dieu , gardez-vous bien ,

D'aller publier ce mystère.

Vous moquez-vous ? dit l'autre ; ah ! vous ne savez guère

Quelle je suis. Allez , ne craignez rien.

La femme du pondeur s'en retourne chez elle.

L'autre grille déjà de conter la nouvelle :

Elle va la répandre en plus de dix endroits.

Au lieu d'un œuf elle en dit trois.

Ce n'est pas encor tout , car une autre commère

En dit quatre , et raconte à l'oreille le fait ;
 Précaution peu nécessaire ,
 Car ce n'était pas un secret.
 Comme le nombre d'œufs , grâce à la renommée ,
 De bouche en bouche allait croissant ,
 Avant la fin de la journée
 Ils se montaient à plus d'un cent.



VII. LE CHIEN QUI PORTE A SON COU LE DINER DE SON MAITRE.

*Nous n'avons pas les yeux à l'épreuve des belles ,
 Ni les mains à celle de l'or ;
 Peu de gens gardent un trésor
 Avec des soins assez fidèles.*

Certain chien , qui portait la pitance au logis ,
 S'était fait un collier du diné de son maître :
 Il était tempérant , plus qu'il n'eût voulu l'être
 Quand il voyait un mets exquis :
 Mais enfin il l'était ; et , et tous tant que nous sommes ,
 Nous nous laissons tenter à l'approche des biens.
 Chose étrange ! on apprend la tempérance aux chiens ,
 Et l'on ne peut l'apprendre aux hommes !
 Ce chien-ci donc étant de la sorte atourné ,
 Un matin passe , et veut lui prendre le diné.
 Il n'en eut pas toute la joie
 Qu'il espérait d'abord : le chien mit bas la proie.

Pour la défendre mieux n'en étant plus charge.
 Grand combat. D'autres chiens arrivent;
 Ils étaient de ceux-là qui vivent
 Sur le public, et craignant peu les coups.
 Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,
 Et que la chair courrait un danger manifeste,
 Voulut avoir sa part, et, lui sage, il leur dit :
 Point de courroux, messieurs, mon lopin me suffit ;
 Faites votre profit du reste.
 A ces mots, le premier, il vous happe un morceau,
 Et chacun de tirer, le matin, la canaille,
 A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille ; (1)
 Chacun d'eux eût part au gâteau.
 Je crois voir en ceci l'image d'une ville
 Où l'on met les deniers à la merci des gens.
 Echevins, prévot des marchands,
 Tout fait sa main ; le plus habile
 Donne aux autres l'exemple ; etc'est un passe-temps.
 De leur voir nettoyer un monceau de pistoles.
 Si quelque scrupuleux, par des raisons frivoles,
 Veut défendre l'argent, dire le moindre mot,
 On lui fait voir qu'il est un sot.
 Il n'a pas de peine à se rendre,
 C'est bientôt le premier à prendre.

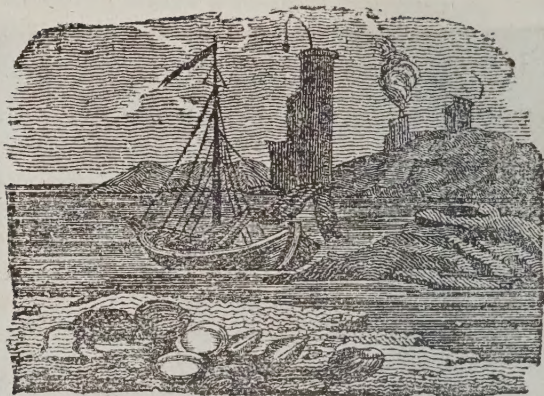
1 Grande chère.

VIII. LE RIEUR ET LES POISSONS.

Où cherche les rieurs, et moi je les évite.
 Cet art veut, sur tout autre, un suprême mérite :
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchans diseurs de bonsmots.
 J'en vais peut-être en une fable
 Introduire un : peut-être aussi
 Que quelqu'un trouvera que j'aurai réussi.
 Un rieur était à la table
 D'un financier, et n'avait en son coin
 Que de petits poissons ; tous les gros étaient loin.
 Il prend donc les menus, puis leur parle à l'oreille,
 Et puis il feint à la pareille



D'écouter leur réponse. On demeura surpris,
 Cela suspendit les esprits.
 Lerieur alors, d'un ton sage,
 Dit qu'il craignait qu'un sien ami,
 Pour les grandes Indes parti,
 N'eût depuis un an fait naufrage.
 Il s'en informait donc à ce menu fretin ;
 Mais tous lui répondaient qu'ils n'était pas d'un âge
 A savoir au vrai son destin ;
 Les gros en saurait davantage.
 En puis-je donc, messieurs, un gros interroger ?
 De dire si la compagnie
 Prit goût à sa plaisanterie,
 J'en doute ; mais enfin il les sut engager
 A lui servir d'un monstre assez vieux pour lui dire
 Tous les noms des chercheurs de mondes inconnus
 Qui n'en étaient pas revenus,
 Et que depuis cent ans sous l'abîme avaient vus
 Les anciens du vaste empire.



IX. LE RAT ET L'HUITRE.

Un rat, hôte d'un champ, rat de peu de cervelle,
Des lares paternels un jour se trouva soûl ;
Il laisse là le champ , le grain et la javelle ,
Va courir le pays , abandonne son trou.

Sitôt qu'il fut hors de la case ,
Que le monde, dit-il , est grand et spacieux !
Voilà les Apennins , et voici le Caucase !
La moindre taupinée était mont à ses yeux.
Au bout de quelques jours le voyageur arrive
En un certain canton où Thétis sur la rive
Avait laissé mainte huitre ; et notre rat d'abord
Crut voir , en les voyant , des vaisseaux de haut bord.
Certes , dit-il , mon père était un pauvre sire !
Il n'osait voyager ; craintif au dernier point.
Pour moi , j'ai déjà vu le maritime empire ;
J'ai passé les déserts , mais nous n'y bûmes point.
D'un certain magister le rat tenait ces choses ,

Et les disait à travers champs ,
N'étant pas de ces rats qui, les livres rongeurs,
Se font savans jusques aux dents.

Parmi tant d'huitres toutes closes
Une s'était ouverte ; et , baillant au soleil ,
Par un doux zéphir réjouie ,
Humait l'air , respirait , était épanouie ;
Blanche , grasse , et d'un goût à la voir nonpareil.

D'aussi loin que le rat voit cette huître qui bâille :
 Qu'aperçois-je ? dit-il, c'est quelque victuaille ?
 Et, si je ne me trompe à la couleur du mets ,
 Je dois faire aujourd'hui bonne chère , ou jamais.
 Là-dessus maître rat , plein de belle espérance ,
 Approche de l'écaille , alonge un peu le cou ,
 Se sent pris comme aux lacs : car l'huître tout d'un
 Se referme. Et voilà ce que fait l'ignorance.

Cette fable contient plus d'un enseignement ,

Nous y voyons premièrement

*Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
 Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement,
 Et puis nous y pouvons apprendre.
 Que tel est pris qui croyait prendre.*



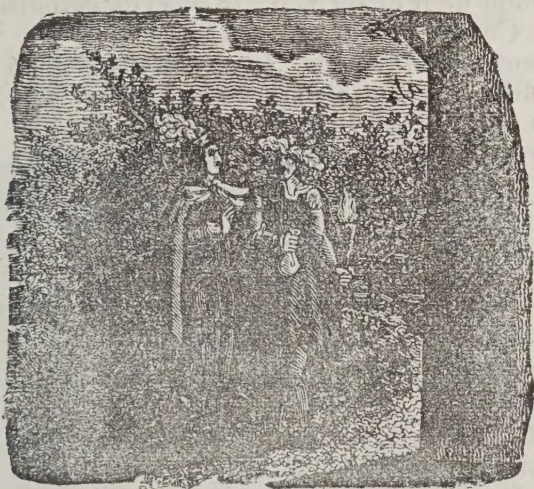
X. L'OURS ET L'AMATEUR DES JARDINS.

CERTAIN ours montagnard , ours à demi-léché ,
 Confiné par le sort dans un bois solitaire ,
 Nouveau Bellérophon , (1) vivait seul et caché.
 Il fût devenu fou : la raison d'ordinaire
 N'habite pas long-temps chez les gens séquestrés.
 Il est bon de parler , et meilleur de se taire :
 Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.

1 Prince valeureux , et qui , par mélancolie , s'était
 retiré du monde.

Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'ours habitait,
Si bien que, tout ours qu'il était,
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à sa mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore.
Ces deux emplois sont beaux : mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre.
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets, notre homme, un beau matin,
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'ours, porté d'un même dessein,
Venait de quitter sa montagne.
Tous deux, par un cas surprenant,
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eût peur : mais comment esquiver ? et que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'ours, très-mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous me voulez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait ; ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai. L'ours accepte : et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver ;
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
Et bien qu'on soit, à ce qui semble,
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'ours en un jour ne disait pas deux mots,
L'homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur ; écartait du visage
De son ami dormant ce parasite ailé
Que nous avons mouche appelé.

Un jour que le vieillard dormait d'un profond sommeil,
 Sur le bout de son nez une allant se placer
 Mit l'ours au désespoir, il eût beau la chasser.
 Je t'attraperai bien, dit-il ; et voici comme.
 Aussitôt fait que dit : le fidèle émoucheur
 Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
 Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche :
 Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
 Roide mort étendu sur la place il le couche.
*Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami,
 Mieux vaudrait un sage ennemi.*



XI. LES DEUX AMIS.

Deux vrais amis vivaient en Monomotapa ; (1)
 L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre.

Les amis de ce pays-là

Valent bien, dit-on, ceux du nôtre,

Une nuit que chacun s'occupait au sommeil,

Et mettait à profit l'absence du soleil,

Un de nos deux amis sort du lit en alarmes,

Il court chez son intime, éveille les valets :

Morphée avait touché le seuil de ce palais.

L'ami couché s'étonne ; il prend sa bourse, il s'arme.

1. Pays au sud-est de l'Afrique.

Vient trouver l'autre , et dit : Il vous arrive peu
 De courir quand on dort ; vous me paraissez homme
 A mieux user du temps destiné pour le somme :
 N'auriez-vous point perdu tout votre argent au jeu ?
 En voici. S'il vous est venu quelque querelle ,
 J'ai mon épée , allons Vous ennuyez-vous point
 De coucher toujours seul ? une esclave assez belle
 Etait à mes côtés , voulez-vous qu'on l'appelle ?
 Non , dit l'ami , ce n'est ni l'un ni l'autre point :

Je vous rends grâce de ce zèle.

Vous m'êtes en dormant un peu triste apparu ;
 J'ai craint qu'il ne fût vrai , je suis vite accouru.

Ce maudit songe en est la cause.

Qui d'eux aimait le mieux ? que t'en semble , lecteur ?
 Cette difficulté vaut bien qu'on la propose.

Qu'un ami véritable est une douce chose !

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ,

Il vous épargne la pudeur

De les lui découvrir vous-même ;

Un songe , un rien , tout lui fait peur ,

Quand il s'agit de ce qu'il aime.

XII. LE COCHON , LA CHÈVRE , ET LE MOUTON.

UNE chèvre , un mouton , avec un cochon gras ,
 Montés sur même char , s'en allaient à la foire.
 Leur divertissement ne les y portait pas ;
 On s'en allait les vendre , à ce que dit l'histoire :

Le charbon n'avait pas dessein

De les mener voir Tabarin. (1)

Dom pourceau criait en chemin

Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses :

L'était une clameur à rendre les gens sourds.

Les autres animaux , créatures plus douces ,

Bonnes gens , s'étonnaient qu'il criât au secours ;

Ils ne voyaient nul mal à craindre.

Le charbon dit au porc : Qu'as-tu tant à te plaindre ?

Tu nous étourdis tous : que ne te tiens tu coi ;

Ces deux personnes-ci , plus honnêtes que toi ,

Devraient t'apprendre à vivre , ou du moins à te taire.

1 Nom du farceur pour toute la troupe.

Regarde ce mouton , a-t-il dit un seul mot ?

Il est sage. Il est un sot ,

Repartit le cochon : s'il savait son affaire ;

Il crierait comme moi du haut de son gosier ;

Et cette autre personne honnête

Crierait tout du haut de sa tête.

Ils pensent qu'on les veut seulement décharger ,

La chèvre de son lait , le mouton de sa laine ;

Je ne sais pas s'ils ont raison ;

Mais quant à moi , qui ne suis bon

Qu'à manger , ma mort est certaine.

Adieu mon toit et ma maison.

Dom pourceau raisonnait en subtil personnage :

Mais que lui servait-il ? *Quand le mal est certain*

La plainte ni la peur ne changent le destin ;

Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.



XIII. TIRCIS ET AMARANTE.

J'AVAIS Esope quitté

Pour être tout à Boccace ; (1)

Mais une divinité,

Veut revoir sur le Parnasse

Des fables de ma façon :

Or , d'aller lui dire , non

Sans quelque valable excuse ,

1 Le premier des conteurs Italiens.

Ce n'est pas comme on en use
 Avec des divinités,
 Surtout quand ce sont de celles
 Que la qualité de belles
 Fait reines des volontés.
 Car, afin que l'on le sache,
 C'est Sillery qui s'attache
 A vouloir que, de nouveau,
 Sire loup, sire corbeau,
 Chez moi se parlent en rime.
 Qui dit Sillery, dit tout :
 Peu de gens en leur intime
 Lui refusent le haut bout ;
 Comment le pourrait-on faire ?
 Pour venir à notre affaire
 Mes contes, à son avis,
 Sont obscurs ; les beaux esprits
 N'entendent pas toute chose.
 Faisons donc quelques récits
 Qu'elle déchiffre sans glose ;

Amenons des bergers, et puis nous rimerons
 Ce que disent entre eux les loups et les moutons.
 Tircis disait un jour à la jeune Amarante :

Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
 Qui nous plaît et qui vous enchante,
 Il n'est bien sous le ciel qui nous parût égal,
 Souffrez qu'on vous le communique ;
 Croyez-moi, n'ayez point de peur :

Voudrais-je vous tromper ? vous pour qui je me pique
 Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur !

Amarante aussitôt replique :

Comment l'appeleriez-vous, ce mal ? quel est son nom ? —
 L'amour. — Ce mot est beau ! dites-moi quelques marques
 A quoi je le pourrai connaître : que sent-on ? —
 Des peines près de qui le plaisir des monarques
 Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
 Toute seule en une forêt.

Se mire-t-on près d'un rivage,
 Ce n'est pas soi qu'on voit ; on ne voit qu'une image
 Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux :

Pour tout le reste on est sans yeux.

Il est un berger du village

Dont l'abord , dont la voix , dont le nom fait rougir ;

On soupire à son souvenir :

On ne sait pas pourquoi, cependant on soupire,

On a peur de le voir , encor qu'on le désire.

Amarante dit à l'instant :

Oh ! oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant !

Il ne m'est pas nouveau : je pense le connaître.

Tircis à son but croyait être

Quand la belle ajouta : Voilà tout justement

Ce que je sens pour Clidamant.

L'autre pensa mourir de dépit et de honte.

Il est force gens comme lui,

Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte ,

Et qui font le marché d'autrui.

XIV. LES OBSÈQUES DE LA LIONNE.

La femme du lion mourut :

Aussitôt chacun accourut

Pour s'acquitter envers le prince

De certains complimens de consolation ,

Qui sont surcroît d'affliction.

Il fit avertir sa province

Que les obsèques se feraient

Un tel jour , en tel lieu ; ses prévôts y seraient

Pour régler la cérémonie ,

Et pour placer la compagnie.

Jugez si chacun s'y trouva ,

Le prince aux cris s'abandonna ,

Et tout son antre en résonna ,

Les lions n'ont point d'autre temple.

On entendit à son exemple ,

Rugir en leur patois messieurs les courtisans.

Je définis la cour : un pays où les gens ,

l'ristes , gais , prêts à tout , à tout indifférens ;

Sont ce qu'il plaît au prince , ou , s'ils ne peuvent l'être ,)

Tâchent au moins de le paraître ;

Peuple caméléon (1) , peuple singe (2) du maître ,

1 Peuple changeant. — 2 Imitateur

On dirait qu'un esprit anime mille corps :

C'est bien là que les gens sont de simples ressorts. (3)

Pour revenir à notre affaire ,
Le cerf ne pleura point. Comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait ; la reine avait jadis

Etranglé sa femme et son fils.

Bref, il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire .

Et soutint qu'il l'avait vu rire :

La colère du roi , comme dit Salomon ,

Est terrible , et surtout celle du roi lion :

Mais ce cerf n'avait pas accoutumé de lire.

Le monarque lui dit : Chétif hôte des bois ,

Tu ris ! tu ne suis pas ces gémissantes voix !

Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes

Nos sacrés ongles ; venez, lousps ,

Vengez la reine , immolez tous

Ce traître à ses augustes mânes.

Le cerf reprit alors : Sire, le temps des pleurs

Est passé , la douleur est ici superflue.

Votre digne moitié , couchée entre les fleurs ,

Tout près d'ici m'est apparue ;

Et je l'ai d'abord reconnue.

Ami , m'a-t-elle dit , garde que ce convoi ,

Quand , je vais chez les dieux , ne t'oblige à des larmes :

Aux champs Elysiens j'ai goûté mille charmes ,

Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.

Laisse agir quelque temps le désespoir du roi :

J'y prends plaisir. A peine eut on ouï la chose ,

Qu'on se mit à crier : Miracle ! Apothéose ! (4)

Le cerf eut un présent , bien loin d'être puni.

Amusez les rois par des songes ;

Flattez-les ; payez-les d'agréables mensonges :

Quelque indignation dont leur cœur soit rempli ,

Ils goberont l'appât , vous serez leur ami.

3 Sans raisonnement.

4 Mettre au rang des dieux.

XV: LE RAT ET L'ÉLÉPHANT.

SE croire un personnage est fort commun en France :

On y fait l'homme d'importance,
Et l'on n'est souvent qu'un bourgeois.
C'est proprement le mal françois ;

La sotte vanité nous est particulière.

Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière.

Leur orgueil me semble, en un mot,
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
Donnons quelque image du nôtre,
Qui sans doute en vaut bien un autre.

Un rat des plus petits voyait un éléphant

Des plus gros, et raillait le marcher un peu lent

De la bête de haut parage,
Qui marchait à gros équipage.
Sur l'animal à triple étage (1)

Une sultane (2) de renom,
Son chien, son chat et sa guenon,

Son perroquet, sa vieille et toute sa maison,
S'en allait en pèlerinage.

Le rat s'étonnait que les gens

Fussent touchés de voir cette pesante masse :

Comme si d'occuper ou plus ou moins de place

Nous rendait, disait-il, plus ou moins importants.

Mais qu'admirez-vous tant en lui, vous autres hommes ?

Serait-ce ce grand corps qui fait peur aux enfans ?

Nous ne nous prisons pas, tout petits que nous sommes,

D'un grain moins que les éléphants.

Il en aurait dit davantage ;

Mais le chat sortant de sa cage ,

Lui fit voir en moins d'un instant

Qu'un rat n'est pas un éléphant.

1 C'est-à-dire fort haut. — 2 La femme d'un prince d'Orient.



XVI. L'HOROSCOPE.

On rencontre sa destinée

Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter.

Un père eut pour toute lignée

Un fils qu'il aimait trop, jusques à consulter

Sur le sort de sa géniture

Les diseurs de bonne aventure.

Un de ces gens lui dit : Que des lions surtout

Il éloignât l'enfant jusques à certain âge,

Jusqu'à vingt ans, point davantage.

Le père, pour venir à bout

D'une précaution sur qui roulait la vie

De celui qu'il aimait, défendit que jamais

On lui laissât passer le seuil de son palais.

Il pouvait, sans sortir, contenter son envie,

Avec ses compagnons tout le jour badiner,

Sauter, courir, se promener.

Quand il fut en âge où la chasse

Plait le plus aux jeunes esprits,

Cet exercice avec mépris

Lui fut dépeint. Mais, quoiqu'on fasse,

Propos, conseil, enseignement,

Rien ne change un tempérament.

Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage;

A peine se sentit des bouillons d'un tel âge ,
 Qu'il soupira pour ce plaisir.
 Plus l'obstacle était grand , plus fort fut le désir.
 Il savait le sujet des fatales défenses ,
 Et comme ce logis plein de magnificence
 Abondait partout en tableaux :
 Et que la laine (1) et les pinceaux (2)
 Traçaient de tous côtés chasses et paysages ,
 En cet endroit des animaux ,
 En cet autre des personnages ,
 Le jeune homme s'émut , voyant peint un lion :
 Ah ! monstre , cria-t-il ; c'est toi qui me fais vivre
 Dans l'ombre et dans les fers ! A ces mots il se livre
 Aux transports violens de l'indignation ,
 Porte le poing sur l'innocente bête.
 Sous la tapisserie un clou se rencontra ;
 Ce clou le blesse ; il pénétra
 Jusqu'aux ressorts de l'âme ; et cette chère tête ,
 Pour qui l'art d'Esculape (3) en vain fit ce qu'il put ,
 Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
 Même précaution nuisit au bon Eschyle. (4)
 Quelque devin le menaça , dit-on ,
 De la chute d'une maison.
 Aussitôt il quitta la ville ,
 Mit son lit en plein champ ; loin des toits , sous les cieux.
 Un aigle , qui portait en l'air une tortue ,
 Passa par-là , vit l'homme , et sur sa tête nue ,
 Qui parut un morceau de rocher à ses yeux ,
 Etant de cheveux dépourvue ,
 Laissa tomber sa proie afin de la casser ,
 Le pauvre Eschyle ainsi sut ses jours avancer.
 De ces exemples il résulte
 Que cet art , s'il est vrai , fait tomber dans les maux
 Que craint celui qui le consulte ;
 Mais je l'en justifie , et maintiens qu'il est faux.
 Je ne crois point que la Nature
 Se soit lié les mains et se les lie encor
 Jusqu'au point de marquer dans les cieux notre sort :

1 Les tapisseries. — 2 Les tableaux.

3 Dieu de la médecine. — 4 Poète tragique.

Il dépend d'une conjoncture
 De lieux , de personnes , de temps ,
 Non des conjonctions de tous ces charlatans.
 Ce berger et ce roi sont sous même planète ;
 L'un d'eux porte le sceptre , et l'autre la houlette.

Jupiter (5) le voulait ainsi :

Qu'est-ce que Jupiter ? Un corps sans connaissance.

D'où vient donc que son influence
 Agit différemment sur ces deux hommes-ci ?
 Puis comment pénétrer jusques à l'autre monde ?
 Comment percer des airs la campagne profonde ?
 Percer Mars , (6) le Soleil et des vides sans fin ?
 Un atôme la peut détourner en chemin :
 Où l'iront retrouver les faiseurs d'horoscope !

L'éclat où nous voyons l'Europe
 Mérite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prévu :
 Que ne l'a-t-il donc dit ? mais nul d'eux ne l'a su.
 L'immense éloignement , le point , et sa vitesse ,

Celle aussi de nos passions ,
 Permettent-ils à la faiblesse
 De suivre pas à pas toutes nos actions ?
 Notre sort en dépend ; sa source entresuivie
 Ne va , non plus que nous , jamais d'un même pas :
 Et ces gens veulent au compas
 Tracer le cours de notre vie !

Il ne se faut point arrêter
 Aux deux faits ambigus que je viens de conter.
 Ce fils par trop chéri , ni le bonhomme Eschyle ,
 N'y font rien : tout aveugle et menteur qu'est ce roi ,
 Il peut frapper au but une fois entre mille :
 Ce sont des effets du hasard.

5 Planète.

6 Autre Planète.



XVII. L'ÂNE ET LE CHIEN.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.

L'ÂNE un jour pourtant s'en moqua :

Et ne sais comme il y manqua :

Car il est bonne créature.

Il allait par pays , accompagné du chien ,

Gravement sans songer à rien ;

Tous deux suivis d'un commun maître.

Ce maître s'endormit. L'âne se mit à paître.

Il était alors dans un pré

Dont l'herbe était à son gré.

Point de chardons pourtant , il s'en passa pour l'heure ,

Il ne faut pas toujours être si délicat ,

Et , faute de servir ce plat ,

Rarement un festin demeure.

Notre baudet s'en sut enfin

Passer pour cette fois. Le chien , mourant de faim ,

Lui dit : Cher compagnon , baisse-toi , je te prie !

Je prendrai mon diné dans le panier au pain.

Point de réponse ; mot : le roussin d'Arcadie (1)

Craignit qu'en perdant un moment

Il ne perdit un coup de dent.

Il fit long-temps la sourde oreille :

Enfin il répondit : Ami , je te conseille

1 Surnom de l'âne.

D'attendre que ton maître ait fini son sommeil ;
Car il te donnera sans faute à son réveil

Ta portion accoutumée :

Il ne saurait tarder beaucoup.

Sur ces entrefaites un loup

Sort du bois, et s'en vient : autre bête affamée

L'âne appelle aussitôt le chien à son secours.

Le chien ne bouge, et dit : Ami, je te conseille

De fuir en attendant que ton maître s'éveille ;

Il ne saurait tarder : détale vite et cours.

Que si ce loup t'atteint, casse-lui la mâchoire ;

On t'a ferré de neuf, et si tu veux me croire

Tu t'étendras tout plat. Pendant ce beau discours

Seigneur loup étrangla le baudet sans remède.

Je conclus qu'il faut qu'on s'entr'aide.



XVIII. LE BASSA ET LE MARCHAND.

Un marchand Grec en certaine contrée

Faisait trafic. Un Bassa l'appuyait ;

De quoi le grec en bassa le payait,

Non en marchand : tant c'est chère denrée

Qu'un protecteur. Celui-ci coûtait tant,

Que notre Grec s'allait partout plaignant.

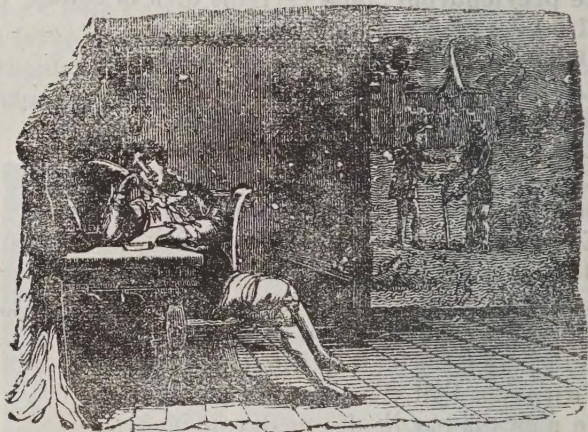
Trois autres Turcs, d'un rang moindre en puissance

Lui vont offrir leur support en commun,

Eux trois voulaient moins de reconnaissance

Qu'à ce marchand il n'en coûtait pour un.
 Le Grec écoute : avec eux il s'engage,
 Et le Bassa du tout est averti :
 Même on lui dit qu'il jouera, s'il est sage,
 A ces gens-là quelque méchant parti ,
 Les prévenant, les chargeant d'un message
 Pour Mahomet, droit en son paradis ,
 Et sans tarder ; sinon ces gens unis
 Le préviendront, bien certains qu'à la ronde
 Il est des gens tous prêts pour le venger :
 Quelque poison l'enverra protéger
 Les trafiquans qui sont en l'autre monde.
 Sur cet avis, le Turc se comporta
 Comme Alexandre, et, plein de confiance ,
 Chez le marchand tout droit il s'en alla ;
 Se mit à table. On vit tant d'assurance
 En ses discours et dans tout son maintien ,
 Qu'on ne crut point qu'il se doutât de rien.
 Ami, dit-il, je sais que tu me quittes :
 Même l'on veut que j'en craigne les suites ;
 Mais je te crois un trop homme de bien ,
 Tu n'as pas l'air d'un donneur de breuvage.
 Je n'en dis pas là-dessus davantage :
 Quant à ces gens qui pensent t'appuyer ,
 Ecoute-moi ; sans tant de dialogue
 Et de raisons qui pourraient t'ennuyer ,
 Je ne te veux conter qu'une apologue :
 Il était un berger, son chien et son troupeau ,
 Quelqu'un lui demanda ce qu'il prétendait faire
 D'un dogue de qui l'ordinaire
 Était un pain entier. Il fallait bien et beau
 Donner cet animal au seigneur du village.
 Lui, berger, pour plus de ménage ,
 Aurait deux ou trois mâtineaux ,
 Qui, lui dépensant moins, veilleraient aux troupeaux
 Bien mieux que cette bête seule :
 Il mangeait plus que trois. Mais on ne disait pas
 Qu'il avait aussi triple gueule
 Quand les loups livraient des combats.
 Le berger s'en défait : il prend trois chiens de taille

A lui dépenser moins : mais à fuir la bataille ,
 Le troupeau s'en sentit : et tu t'en sentiras
 Du choix de semblable canaille.
 Si tu fais bien tu reviendras à moi.
 Le Grec le crut. *Ceci montre aux provinces ,
 Que , tout compté , mieux vaut en bonne foi
 S'abandonner à quelque puissant roi ,
 Que s'appuyer de plusieurs petits princes.*



XIX. L'AVANTAGE DE LA SCIENCE.

ENTRE deux bourgeois d'une ville
 S'émut jadis un différend :
 L'un était pauvre , mais habile ;
 L'autre riche , mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Voulait emporter l'avantage :
 Prétendait que tout homme sage
 Était tenu de l'honorer.

C'était tout homme sot : car pourquoi révéler
 Des biens dépourvus de mérite ?
 La raison m'en semble petite.
 Mon ami , disait-il souvent
 Au savant ,
 Vous vous croyez considérable :
 Mais dites-moi , tenez-vous table ?
 Que sert à vos pareils de lire incessamment ?

Ils sont toujours logés à la troisième chambre ,
Vêtus au mois de juin comme au mois de décembre ,
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement ;

La république a bien affaire

De gens qui ne dépensent rien !

Je ne sais d'homme nécessaire

Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.

Nous en usons , Dieu sait ! notre plaisir occupe

L'artisan , le vendeur , celui qui fait la jupe

Et celle qui la porte , et vous qui dédiez

A messieurs les gens de finance

De méchans livres bien payés.

Ces mots remplis d'impertinence

Eurent le sort qu'ils méritaient.

L'homme lettré se tut , il avait trop à dire.

La guerre le vengea bien mieux qu'une satire ,

Mars détruisit le lieu qu'ils habitaient ,

L'un et l'autre quitta la ville.

L'ignorant resta sans asile :

Il reçut partout des mépris :

L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.

Cela décida leur querelle.

Laissez dire les sots , le savoir a son prix.

XX. JUPITER ET LES TONNERRES.

JUPITER , voyant nos fautes ,

Dit un jour , du haut des airs :

Remplissons de nouveaux hôtes.

Les cantons de l'univers

Habités par cette race

Qui m'importune et me lasse.

Va-t'en , Mercure , aux enfers ,

Amène-moi la Furie

La plus cruelle des trois.

Race que j'ai trop chérie ,

Tu périras cette fois !

Jupiter ne tarda guère

A modérer son transport.

*O vous , rois , qu'il voulut faire
Arbitres de notre sort ;
Laissez entre la colère
Et l'orage qui la suit ,
L'intervalle d'une nuit.*

Le dieu dont l'aile est légère
Et la langue a des douceurs ,
Alla voir les noires sœurs.
A Tisiphone et Mégère
Il préféra , ce dit-on ,
L'impitoyable Alecton.
Ce choix la rendit si fière ,
Qu'elle jura par Pluton
Que toute l'engeance humaine
Serait bientôt du domaine
Des déités de là-bas.
Jupiter n'approuva pas
Le serment de l'Euménide.
Il la renvoie , et pourtant
Il lance un foudre à l'instant
Sur certain peuple perfide ,
Le tonnerre , ayant pour guide
Le père même de ceux
Qu'il menaçait de ses feux
Se contenta de leur crainte ;
Il n'embrasa que l'enceinte
D'un désert inhabité :
Tout père frappe à côté.
Qu'arriva-t-il ? notre engeance
Prit pied sur cette indulgence.
Tout l'Olympe s'en plaignit
Et l'assembleur de nuages
Jura le Styx , et promit
De former d'autres orages :
Ils étaient sûrs. On sourit ,
On lui dit qu'il était père ;
Et qu'il laissa pour le mieux ,
A quelqu'un des autres dieux
D'autres tonnerres à faire.
Vulcain entreprit l'affaire.

Ce dieu remplit ses fourneaux
 De deux sortes de carreaux ;
 L'un jamais ne se fourvoie :
 Et c'est celui que toujours
 L'Olympe en corps nous envoie :
 L'autres'écarte en son cours ;
 Ce n'est qu'aux monts qu'il en coûte ,
 Bien souvent même il se perd
 Et ce dernier en sa route
 Nous vient du seul Jupiter.

XXI. LE FAUCON ET LE CHAPON.

*Une traîtresse voix bien souvent vous appelle ,
 Ne vous pressez donc nullement ;
 Ce n'était pas un sot , non , non , et croyez-m'en ,
 Que le chien de Jean de Nivelle.*

Un citoyen du Mans , chapon de son métier ,
 Était sommé de comparaître :
 Par-devant les lares du maître ,
 Au pied d'un tribunal que nous nommons foyer.
 Tous les gens lui criaient , pour déguiser la chose ,
 Petit , petit , petit ; mais , loin de s'y fier ,
 Le Normand et demi laissait les gens crier :
 Serviteur , disait-il , votre appât est grossier ,
 On ne m'y tient pas , et pour cause.

Cependant un faucon sur sa perche voyait
 Notre manseau qui s'enfuyait.
 Les chapons ont en nous si peu de confiance ,
 Soit instinct , soit expérience ,
 Celui-ci , qui ne fut qu'avec peine attrapé ,
 Devait le lendemain , être d'un grand soupé ;
 Fort à l'aise en un plat : honneur dont la volaille
 Se serait passée aisément.

Loiseau chasseur lui dit : Ton peu d'entendement
 Merend tout étonné. Vous n'êtes que racaille ,
 Gens grossiers , sans esprit , à qui l'on n'apprend rien ;
 Pour moi , je sais chasser et revenir au maître.

Le vois-tu pas à la fenêtre ?
 Il t'attend , es-tu sourd ? Je n'entends que trop bien ,

Repartit le chapon : mais que me veut-il dire ?
Et ce beau cuisinier armé d'un grand couteau ?

Reviendrais-tu pour cet appeau ?

Laisse-moi fuir ; cesse de rire

De l'indolécité qui me fait envoler.

Lorsque d'un ton si doux on s'en vient m'appeler.

Si tu voyais mettre à la broche

Tous les jours autant de faucons

Que j'y vois mettre de chapons ,

Tu ne me ferais pas un semblable reproche.

XXII. LE CHAT ET LE RAT.

QUATRE animaux divers , le chat grippe-fromage ,

Triste-oiseau le hibou , ronge-maille le rat ,

Dame belette au long corsage ,

Toutes gens d'esprit scélérat ,

Hantaient le tronc pourri d'un pin vieux et sauvage.

Tant y furent , qu'un soir à l'entour de ce pin

L'homme tendit ses rêts. Le chat de grand matin ,

Sort pour aller chercher sa proie.

Les derniers traits de l'ombre empêchent qu'il ne voie

Le filet : il y tombe , en danger de mourir :

Et mon chat de crier , et le rat d'accourir ;

L'un plein de désespoir , et l'autre plein de joie :

Il voyait dans les lacs son mortel ennemi.

Le pauvre chat dit : Cher ami ,

Les marques de ta bienveillance

Sont communes en mon endroit ;

Viens m'aider à sortir du piège où l'ignorance

M'a fait tomber. C'est à bon droit

Que seul entre les tiens , par amour singulière :

Je t'ai toujours choyé , t'aimant comme mes yeux.

Je n'en ai point regret , et j'en rends grâce aux dieux ,

J'allais leur faire ma prière ,

Comme tout dévot chat en use les matins.

Ce réseau me retient : ma vie est dans tes mains.

Viens dissoudre ces nœuds. Et quelle récompense

En aurai-je , reprit le rat ?

Je jure éternelle alliance

Aveo toi , repartit le chat.

Dispose de ma griffe , et sois en assurance ;

Envers et contre tous je te protégerai ;

Et la belette mangeraï

Avec l'époux de la chouette :

Ils t'en veulent tous deux. Le rat dit : Idiot !

Moi ton libérateur ! je ne suis pas si sot.

Puis il s'en va vers sa retraite :

La belette était près du trou.

Le rat grimpe plus haut , il y voit le hibou.

Dangers de toutes parts : le plus pressant l'emporte.

Ronge-maille retourne au chat , et fait en sorte

Qu'il détache un chaînon : puis un autre , et puis tant

Qu'il dégage enfin l'hypocrite.

L'homme paraît en cet instant :

Les nouveaux alliés prennent tous deux la fuite.

A quelque temps de là , notre chat vit de loin

Son rat qui se tenait alerte et sur ses gardes :

Ah ! mon frère , dit-il , viens m'embrasser : ton soin

Me fait injure ; tu regardes

Comme ennemi ton allié.

Penses-tu que j'aie oublié

Qu'après Dieu je te dois la vie ?

Et moi , reprit le rat , penses-tu que j'oublie

Ton naturel ? aucun traité

Peut-il forcer un chat à la reconnaissance :

S'assure-t-on sur l'alliance

Qu'a faite la nécessité.

XXIII. LE TORRENT ET LA RIVIÈRE.

Avec grand bruit et grand fracas

Un torrent tombait des montagnes :

Tout fuyait devant lui ; l'horreur suivait ses pas ;

Il faisait trembler les campagnes.

Nul voyageur n'osait passer

Une barrière si puissante.

Un seul vit des voleurs , et , se sentant presser.

Il mit entre eux et lui cette onde menaçante.

Ce n'était que menace et bruit sans profondeur



Notre homme enfin n'eut que la peur.

Ce succès lui donnant courage

Et les mêmes voleurs le poursuivant toujours ,

Il rencontra sur son passage

Une rivière dont le cours ,

Image d'un sommeil doux , paisible et tranquille ,

Lui fit croire d'abord le trajet fort facile :

Point de bords escarpés, un sable pur et net.

Il entre, et son cheval le met

A couvert des voleurs , mais non de l'onde noire :

Tous deux au Styx allèrent boire ;

Tous deux à nager malheureux

Allèrent traverser , au séjour ténébreux ,

Bien d'autres fleuves que les nôtres.

Les gens sans bruit sont dangereux ;

Il n'en est pas ainsi des autres.

XXIV. L'ÉDUCATION.

LARIDON et César, frères dont l'origine

Venait de chiens fameux, beaux, bien faits et hardis ,

A deux maîtres divers échus au temps jadis ,

Hantaient, l'un les forêts ; et l'autre la cuisine.

Ils avaient eu d'abord chacun un autre nom :

Mais la diverse nourriture

Fortifiant en l'un cette heureuse nature ;

En l'autre l'altérant , un certain marmiton

Nomma celui-ci Laridon.

Son frère ayant couru mainte haute aventure ,
Mis maint cerf aux abois , maint sanglier abattu ,
Fut le premier César que la gent chienne ait eu.

On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse
Ne fit en ses enfans dégénérer son sang.

Laridon négligé témoignait sa tendresse

A l'objet le premier passant.

Il peupla tout de son engeance :

Tourne-broche (1) par lui rendus communs en France

Y font un corps à part , gens fuyant les hasards ,

Peuple antipode des Césars. (2)

On ne suit pas toujours ses aïeux et son père :

Le peu de soin , le temps , tout fait qu'on dégénère

Faute de cultiver la nature et ses dons.

Oh ! combien de Césars deviendront Laridons !

1 Les chiens qui tournent la broche.

2 D'un naturel timide.



XXV. LES DEUX CHIENS ET L'ANE MORT.

Les vertus devraient être sœurs ,

Ainsi que les vices sont frères :

Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs ,

Tous viennent à la file , il ne s'en manque guères ,

J'entends de ceux qui , n'étant pas contraires ,
Peuvent loger sous même toit.

A l'égard des vertus , rarement on les voit

Toutes en un sujet éminemment placées

Se tenir par la main sans être dispersées.

L'un est vaillant , mais prompt ; l'autre est prudent , mais

Parmi les animaux le chien se pique d'être (froid.

Soigneux et fidèle à son maître ;

Mais il est sot , il est gourmand :

Témoin ces deux mâtins , qui , dans l'éloignement ,

Virent un âne mort qui flottait sur les ondes.

Le vent de plus en plus l'éloignait de nos chiens.

Ami, dit l'un , tes yeux sont meilleurs que les miens :

Porte un peu tes regards sur les plaines profondes ,

J'y crois voir quelque chose. Est-ce un bœuf , un cheval ?

Hé ! qu'importe quel animal

Dit l'un de ces mâtins ; voilà toujours curée.

Le point est de l'avoir , car le trajet est grand ,

Et de plus il nous faut nager contre le vent.

Buvons toute cette eau : notre gorge altérée

En viendra bien à bout ; ce corps demeurera

Bientôt à sec : et ce sera

Provision pour la semaine.

Voilà mes chiens à boire. Ils perdirent haleine ,

Et puis la vie. Ils firent tant ,

Qu'on les vit crever à l'instant.

L'homme est ainsi bâti : Quand un sujet l'enflamme ,

L'impossibilité disparaît à son âme.

Combien fait-il de vœux , combien perd-il de pas.

S'outrant pour acquérir des biens ou de la gloire.

Si j'arrondissais mes états ;

Si je pouvais remplir mes coffres de ducats ;

Si j'apprenais l'hébreu , les sciences , l'histoire ,

Tout cela , c'est la mer à boire ;

Mais rien à l'homme ne suffit.

Pour fournir aux projets que forme un seul esprit ,

Il faudrait quatre corps ; encor , loin d'y suffire ,

A mi-chemin je crois que tous demeureraient .

Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient

Mettre à fin ce qu'un seul désire.



XXVI. DÉMOCRITE ET LES ABDÉRITAINS.

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
 Qu'il me semble profane , injuste et téméraire ,
 Mettant de faux milieux entre la chose et lui ,
 Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
 Le maître d'écriture (1) en fit l'apprentissage.
 Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !

Aucun n'est prophète chez soi.

Ces gens étaient les fous ; Démocrite le sage.
 L'erreur alla si loin , qu'Abdère (2) députa

Vers Hippocrate , et l'invita ,

Par lettres et par ambassade ,

A venir rétablir la santé du malade.

Notre concitoyen , disaient-ils en pleurant ,
 Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.

Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.

Aucune ombre , dit-il , les mondes ne limite ;

Peut-être même ils sont remplis

De Démocrates infinis.

Non content de ce songe , il y joint les atômes ,
 Enfans d'un cerveau creux , invisibles fantômes.

Et mesurant les cieux , sans bouger d'ici-bas ,

1 Philosophe.

2 Ville de Thrace.

Il connaît l'univers , et ne se connaît pas.
 Un temps fut qu'il savait accorder les débats ;
 Maintenant il parle à lui-même :
 Venez , divin mortel , sa folie est extrême.
 Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ses gens.
 Cependant il partit. Et voyez , je vous prie ,
 Quelles rencontres dans la vie
 Le sort cause ! Hippocrate arrive dans le temps
 Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens
 Cherchait dans l'homme et dans la bête
 Quel siège a la raison , soit le cœur , soit la tête.
 Sous un ombrage épais , assis près d'un ruisseau ,
 Les labyrinthes d'un cerveau
 L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume ,
 Et ne vit presque pas son ami s'avancer ,
 Attaché selon sa coutume.

Leur compliment fut court ainsi qu'on peut penser ;
 Le sage est ménager du temps et des paroles.
 Ayant donc mis à part les entretiens frivoles ,
 Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur l'esprit ,
 Ils tombèrent sur la morale.
 Il n'est pas besoin que j'étaie
 Tout ce que l'un et l'autre dit.
Le récit précédent suffit

Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,
Que sa voix est la voix de Dieu ?

XXVII. LE LOUP ET LE CHASSEUR.

FUREUR d'accumuler , monstre de qui les yeux
 Regardent comme un point tous les bienfaits des dieux
 Te combattrai-je en vain sans cesse en cet ouvrage ?
 Quel temps demandes-tu pour suivre mes leçons ?
 L'homme , sourd à ma voix , comme à celle du sage ,
 Ne dira-t-il jamais : C'est assez ; jouissons ?
 Hâte-toi , mon ami ; tu n'as pas tant à vivre
 Je te rebats ce mot , car il vaut tout un livre :
 Jouis. — Je le ferai. — Mais quand donc ? — Dès de main.

Eh ! mon ami , la mort te peut prendre en chemin :
 Jouis dès aujourd'hui : redoute un sort semblable
 A celui du chasseur et du loup de ma fable.
 Le premier de son arc avait mis bas un daim ,
 Un faon de biche passe , et le voilà soudain
 Compagnon du défunt : tous deux gisent sur l'herbe.
 La proie était honnête , un daim avec un faon :
 Tout modeste chasseur en eût été content.

Cependant un sanglier , monstre énorme et superbe ,
 Tente encor notre archer , friand de tels morceaux .
 Autre habitant du styx : La parque et ses ciseaux
 Avec peine y mordaient ; (1) la déesse infernale
 Reprit à plusieurs fois l'heure au monstre fatale.
 De la force du coup pourtant il s'abattit.
 C'était assez de biens. Mais quoi ! rien ne remplit
 Les vastes appétits d'un faiseur de conquêtes.
 Dans le temps que le porc revient à soi , l'archer
 Voit le long d'un sillon une perdrix marcher :

Surcroît chétif aux autres têtes.

De son arc toutefois il bande les ressorts.
 Le sanglier , rappelant les restes de sa vie ,
 Vient à lui , le decoud , (2) meurt vengé sur son corps ;
 Et la perdrix le remercie.

Cette part du récit s'adresse aux convoiteux.
 L'avare aura pour lui le reste de l'exemple.
 Un loup vit en passant ce spectacle piteux :
 O fortune ! dit-il , je te promets un temple ;
 Quatre corps étendus ! que de biens ! mais pourtant
 Il faut les ménager , ces rencontres sont rares.

(Ainsi s'excusent les avarés.)

J'en aurai , dit le loup , pour un mois , pour autant.
 Un , deux , trois , quatre corps , ce sont quatre semaines
 Si je sais compter , toutes pleines.

Commençons dans deux jours ; et mangeons cependant
 La corde de cet arc : il faut que l'on l'ait faite
 D'un vrai boyau , l'odeur me le témoigne assez
 En disant ces mots il se jette

1 Le sanglier conserve quelque temps un reste de vie
 quoique blessé mortellement.

2 Le déchire avec ses défenses.

Sur l'arc , qui se détend , et fait de la sagesse
 Un nouveau mort : mon loup a les boyaux percés.
 Je reviens à mon texte. *Il faut que l'on jouisse :*
Témoin ces deux gloutons punis d'un sort commun
La convoitise perdit l'un ;
L'autre périt par l'avarice.

FIN DU HUITIÈME LIVRE.



LIVRE NEUVIÈME.



FABLE 1.

LE DÉPOSITAIRE INFIDÈLE.

GRACE au filles de mémoire ,
 J'ai chanté des animaux ,
 Peut-être d'autres héros
 M'auraient acquis moins de gloire.
 Le loup , en langue des dieux ,
 Parle aux chiens dans mes ouvrages :
 Les bêtes , à qui mieux mieux ,

Y font divers personnages ;
Les uns fous , les autres sages ;
De telle sorte pourtant ,
Que les fous vont l'emportant :
La mesure en est plus pleine.
Je mets aussi sur la scène
Des trompeurs , des scélérats ,
Des tyrans et des ingrats ,
Mainte imprudente pécore ,
Force sots , force flatteurs ;
Je pourrais y joindre encore
Des légions de menteurs.
Tout homme ment , dit le Sage :
S'il n'y mettait seulement
Que des gens du bas étage ,
On pourrait aucunement
Souffrir ce défaut aux hommes.
Mais que tous tant que nous sommes :
Nous mentionns , grand et petit ,
Si quelqu'autre l'avait dit ,
Je soutiendrais le contraire.
Et même qui mentirait
Comme Esope et comme Homère
Un vrai menteur ne serait :
Le doux charme de maint songe
Par leur bel art inventé
Sous les habits du mensonge
Nous offre la vérité.
L'un et l'autre a fait un livre
Que je tiens digne de vivre
Sans fin et plus , s'il se peut.
Comme eux ne ment pas qui veut.
Mais mentir comme sut faire
Un certain dépositaire ,
Payé par son propre mot ,
Est d'un méchant et d'un sot.

Voici le fait :

Un trafiquant de Perse
Chez son voisin s'en allant en commerce
Mit en dépôt un cent de fer un jour.

Mon fer ? dit-il , quand il fut de retour.
Votre fer ! il n'est plus. J'ai regret de vous dire
Qu'un rat l'a mangé tout entier.
J'en ai grondé mes gens : mais qu'y faire ? un grenier
A toujours quelque trou. Le trafiquant admire
Un tel prodige , et feint de le croire pourtant.
Au bout de quelques jours il détourne l'enfant
Du perfide voisin ; puis à souper convie
Le père qui s'excuse , et lui dit en pleurant :

Dispensez-moi je vous supplie ;

Tous les plaisirs pour moi sont perdus.

J'aimais un fils plus que ma vie ;

Je n'ai que lui : que dis-je ! hélas ! je ne l'ai plus !

On me l'a dérobé. Plaignez mon infortune.

Le marchand repartit : Hier au soir sur la brune

Un chat-huant s'en vint votre fils enlever.

Vers un vieux bâtiment je le lui vis porter.

Le père dit : Comment voulez-vous que je croie

Qu'un hibou pût jamais emporter cette proie ?

Mon fils en un besoin eût pris le chat-huant.

Je ne vous dirai point , reprit l'autre , comment ,

Mais enfin je l'ai vu , vu de mes yeux , vous dis-je ,

Et ne vois rien qui vous oblige

D'en douter un moment après ce que j'ai dit :

Faut-il que vous trouviez étrange

Que les chats-huants d'un pays

Où le quintal de fer par un seul rat se mange

Enlèvent un garçon pesant un demi-cent ?

L'autre vit où tendait cette feinte aventure.

Il rendit le fer au marchand ,

Qui lui rendit sa géniture.

Même dispute advint entre deux voyageurs.

L'un d'eux était de ces conteurs ,

Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope ,

Tout est géant chez eux ; écoutez-les l'Europe

Comme l'Afrique aura des monstres à foison.

Celui-ci se croyait l'hyperbole permise :

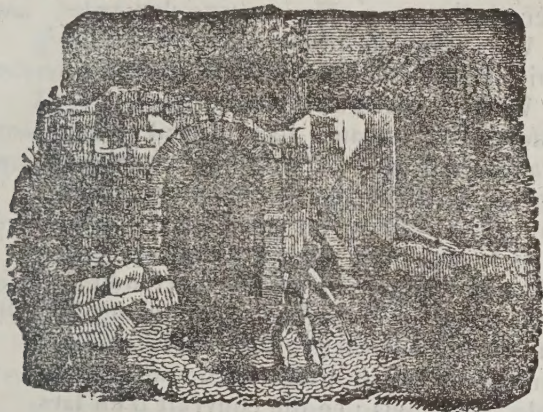
J'ai vu , dit-il , un chou plus grand qu'une maison.

Et moi , dit l'autre , un pot aussi grand qu'une église.

Le premier se moquant , l'autre reprit : Tout doux ,

On le fit pour cuire vos choux.

*L'homme au pot fut plaisant, l'homme au fer fut habile
Quand l'absurde est outré, l'on lui fait trop d'honneur
De vouloir, par raison, combattre son erreur,
Enchérir est plus court sans s'échauffer la bile.*



II. LES DEUX PIGEONS.

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux s'ennuyant au logis ,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : Qu'allez-vous faire ?
Voulez-vous quitter votre frère ?
L'absence est le plus grand des maux ;
Non pas pour vous , cruel. Au moins , que les travaux ,
Les dangers , les soins du voyage ;
Changent un peu votre courage ,
Encor , si la saison s'avance davantage !
Attendez les zéphirs : qui vous presse ? un corbeau
Tout-à-l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste ,
Que faucon , que réseau. Hélas ! dirai-je , il pleut :
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut ,
Bon soupé ; bon gîte , et le reste ?
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur :

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite
Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frère ;

Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère ,
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai , J'étais là ; telle chose m'avint.

Vous y croirez être vous-même.

A ces mots , en pleurant , ils se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne , et voilà qu'un nuage

L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit , tel encor que l'orage

Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu serein , il part tout morfondu ,

Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie ;

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu ,

Voit un pigeon auprès ; cela lui donne envie ;

Il y vole , il est pris : ce blé couvrirait d'un lacs

Les menteurs et traîtres appâts.

Le lacs était usé ; si bien que , de son aile ,

De ses pieds , de son bec ; l'oiseau le rompt enfin :

Quelque plume y périt , et le pis du destin

Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle

Vit notre malheureux , qui , trainant la ficelle

Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé ,

Semblait un forçat échappé ;

Le vautour s'en allait le lier ; quand des nues

Fond à son tour un aigle aux ailes étendues ;

Le pigeon profita du conflit des voleurs ,

S'envola , s'abattit auprès d'uneasure ,

Crut pour ce coup que ses malheurs

Fixaient par cette aventure :

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)

Prit sa fronde , et du coup tua plus d'à moitié

La volatile malheureuse ,

Qui , maudissant sa curiosité

Trainant l'aile , et tirant le pié ,

Demi-morte , et demi-boiteuse ,

Droit au logis s'en retourna :

Que bien , que mal , elle arriva

Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints : et je laisse à juger

De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amans , heureux amans , voulez-vous voyager ?

Que ce soit aux rives prochaines ,

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau ,

Toujours divers , toujours nouveau ;

Tenez-vous lieu de tout , comptez pour rien le reste.

J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors ,

Contre le Louvre et ses trésors ,

Contre le firmament et sa voute céleste ,

Changé les bois , changé les lieux ,

Honorés par les pas , éclairés par les yeux

De l'aimable et jeune bergère

Pour qui , sous le fils de Cythère ,

Je servis engagé par mes premiers sermens.

Hélas ! quand reviendront de semblables momens ?

Faut-il que tant d'objets si doux et si charmans

Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète !

Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !

Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête !

Ai-je passé le temps d'aimer ?

III. LE SINGE ET LE LÉOPARD.

Le singe avec le léopard

Gagnaient de l'argent à la foire.

Ils affichaient chacun à part.

L'un d'eux disait : Messieurs , mon mérite et ma gloire

Sont connus en bon lieu : le roi m'a voulu voir ,

Et si je meurs , il veut avoir

Un manchon de ma peau ; tant elle est bigarrée ,

Pleine de taches , marquetée ,

Et vergetée , et mouchetée ,

La bigarrure plaît : partant chacun le vit.

Mais ce fut bientôt fait , bientôt chacun sortit.

Le singe de sa part disait : Venez , de grâce ,

Venez , messieurs : je fais cent tours de passe-passe.

Cette diversité dont on vous parle tant ,
 Mon voisin léopard l'a sur soi seulement :
 Moi , je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille ,
 Cousin et gendre de Bertrand ,
 Singe du pape en son vivant ,
 Tout fraîchement en cette ville
 Arrive en trois bateaux , exprès pour vous parler ,
 Car il parle , on l'entend : il sait danser , baller ,
 Faire des tours de toute sorte ,
 Passer dans des cerceaux : et le tout pour six blancs ,
 Non , messieurs , pour un sou : si vous n'êtes contens ,
 Nous rendrons à chacun son argent à la porte.
 Le singe avait raison. Ce n'est pas sur l'habit
 Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :
 L'une fournit toujours des choses agréables ,
 L'autre , en moins d'un moment , lasse les regardans.
*Oh ! que de grands seigneurs , au léopard semblables ;
 N'ont que l'habit pour tous talens !*



IV. LE GLAND ET LA CITROUILLE.

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve ,
 En tout cet univers , et l'aller parcourant ,
 Dans les citrouilles je la trouve.
 Un villageois , considérant
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue ,

A quoi songeait , dit-il , l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !

Hé parbleu ! je l'aurais pendue

A l'un des chênes que voilà ;

C'eût été justement l'affaire :

Tel fruit , tel arbre ! pour bien faire.

C'est dommage , Garo , que tu n'es point entré

Au conseil de celui que prêche ton curé ;

Tout en eût été mieux : car pourquoi , par exemple ,

Le gland , qui n'est pas gros comme mon petit doigt

Ne pend-il pas en cet endroit ?

Dieu s'est mépris : plus je contemple

Ces fruits ainsi placés , plus il semble à Garo

Que l'on a fait un quiproquo.

Cette réflexion embarrassant notre homme ,

On ne dort point , dit-il , quand on a tant d'esprit.

Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.

Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.

Il s'éveille ; et portant la main sur son visage ,

Il trouve encor le gland pris au poil du menton.

Son nez meurtri le force à changer de langage :

Oh ! oh ! dit-il , je saigne ! et que serait-ce donc

S'il fut tombé de l'arbre une masse plus lourde ,

Et que ce gland eût été gourde (1) ,

Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison :

J'en vois bien à présent la cause.

En louant Dieu de toute chose

Garo retourne à la maison.

1 Une petite citrouille.

V. L'ÉCOLIER , LE PÉDANT ET LE MAÎTRE D'UN JARDIN.

CERTAIN enfant qui sentait son collège ,

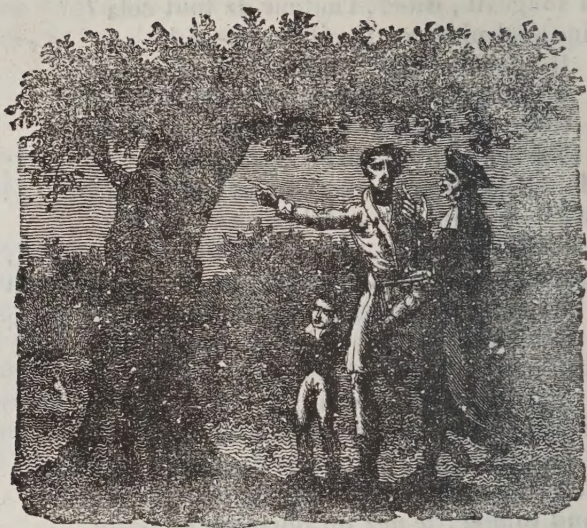
Doublement sot et doublement fripon

Par le jeune âge et par le privilège

Qu'ont les pédans de gâter la raison ,

Chez un voisin dérobaît , se dit-on ,

Et fleurs et fruits. Ce voisin en automne



Des plus beaux dons que nous offre Pomone
 Avait la fleur , les autres le rebut.
 Car au printemps il jouissait encore
 Des plus beaux dons que nous présente Flore.

Un jour dans son jardin-il vit notre écolier ,
 Qui , grimpant sans égard sur un arbre fruitier ,
 Gâtait jusqu'aux boutons , douce et frêle espérance
 Avant-coureurs des biens que promet l'abondance
 Même il ébranchait l'arbre ; et fit tant à la fin

Que le possesseur du jardin
 Envoya faire plainte au maître de la classe.
 Celui-ci vint suivi d'un cortège d'enfans :

Voilà le verger plein de gens
 Pires que le premier. Le pédant , de sa grâce ,
 Accrut le mal en amenant

Cette jeunesse mal instruite :
 Le tout , à ce qu'il dit , pour faire un châtiment
 Qui pût servir d'exemple , et dont toute sa suite
 Se souvint à jamais comme d'une leçon .

Là-dessus il cita Virgile et Cicéron ,
 Avec force traits de science.
 Son discours dura tant , que la maudite engeance

Eut le temps de gâter en cent lieux le jardin.

Je hais les pièces d'éloquence

Hors de leur place , et qui n'ont point de fin ,

Et ne sait bête au monde pire

Que l'écolier , si ce n'est le pédant ,

Le meilleur de ces deux voisins , à vrai dire ,

Ne me plairait aucunement.

LE STATUAIRE, ET LA STATUE DE JUPITER

UN bloc de marbre était si beau ,

Qu'un statuaire en fit l'emplette.

Qu'en fera , dit-il , mon ciseau ?

Sera-t-il dieu , table ou cuvette !

Il sera dieu : même je veux

Qu'il y ait en sa main un tonnerre.

Tremblez , humains ; faites des vœux :

Voilà le maître de la terre.

L'artisan imprima si bien

Le caractère de l'idole ,

Qu'on trouva qu'il ne manquait rien

A Jupiter que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier

Eut à peine achevé l'image ,

Qu'on le vit frémir le premier ,

Et redouter son propre ouvrage ;

A la faiblesse du sculpteur

Le poète autrefois n'en dut guère ,

Des Dieux dont il fut l'inventeur

Craignant la haine et la colère.

Il était enfant en ceci ;

Les enfans n'ont l'âme occupée

Que du continuel souci

Qu'on ne fâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit :

De cette source est descendue

L'erreur païenne , qui se vit

Chez tant de peuples répandue :

Ils embrassaient violemment

Les intérêts de leur chimère :

Pygmalion devint amant
De la Vénus dont il fut père.
*Chacun tourne en réalités ;
Autant qu'il peut , ses propres songes ,
L'homme est de glace aux vérités ,
Il est de feu pour les mensonges.*



VII. LA SOURIS MÉTAMORPHOSÉE EN FILLE.

UNE souris tomba du bec d'un chat-huant :

Je ne l'eusse pas ramassée :

Mais un bramin (1) le fit : je le crois aisément :

Chaque pays a sa pensée.

La souris était fort froissée ,

De cette sorte de prochain

Nous nous soucions peu ; mais le peuple bramin

Le traite en frère. Ils ont en tête

Que notre âme , au sortir d'un roi ,

Entre dans un citron , ou dans telle autre bête

Qu'il plait au Sort : c'est là l'un des points de leur loi.

Pythagore (2) chez eux a puisé ce mystère.

Sur un tel fondement le bramin crut bien faire

De prier un sorcier qu'il logeât la souris

Dans un corps qu'elle eût eu pour hôte au temps jadis ,

1 Prêtre de Brama , Dieu de l'Inde.

2 Qui nous a enseigné la métempsycose.

Le sorcier en fit une fille
 De l'âge de quinze ans , et telle et si gentille ,
 Que le fils de Priam pour elle aurait tenté
 Plus encor qu'il ne fit pour la grecque beauté.
 Le bramin fut surpris de chose si nouvelle;
 Et dit à cet objet si doux :
 Vous n'avez qu'à choisir ; car chacun est jaloux
 De l'honneur d'être votre époux.
 En ce cas je donne , dit-elle ,
 Ma voix au plus puissant de tous.
 Soleil , s'écria lors le bramin à genoux ,
 C'est toi qui sera notre gendre.
 Non , dit-il , ce nuage épais
 Est plus puissant que moi ; puisqu'il cache mes traits ;
 Je vous conseille de le prendre.
 Hé bien ! dit le bramin au nuage volant ,
 Es-tu né pour ma fille ? — Hélas ! non car le vent
 Me chasse à son plaisir de contrée en contrée ;
 Je n'entreprendrai point sur les droits de Borée. (3)
 Le bramin fâché , s'écria :
 O vent donc , puisque vent il y a ,
 Viens dans les bras de notre belle !
 Il accourait ; un mont en chemin l'arrêta.
 L'éteuf (4) passant à celui-là ,
 Il le renvoie , et dit : J'aurais une querelle
 Avec le rat ; et l'offenser
 Ce serait être fou , lui qui peut me percer.
 Au mot de rat la demoiselle
 Ouvrit l'oreille : il fut l'époux.
 Un rat ! un rat ! c'est de ces coups
 Qu'amour fait ; témoin telle et telle ;
 Mais ceci soit dit entre nous.
 On tient toujours du lieu dont on vient. Cette fable
 Prouve assez bien ce point. Mais à la voir de près ,
 Quelque peu de sophisme entre parmi ses traits :
 Car quel époux n'est point au soleil préférable.
 En s'y prenant ainsi ? Dirai-je qu'un géant
 Est moins fort qu'une puce ! Elle le mord pourtant.
 Le rat devait aussi renvoyer , pour bien faire ,

La belle au chat , le chat au chien ,
 Le chien au loup. Par le moyen
 De cet argument circulaire ,
 Pilpay jusqu'au soleil eût enfin remonté ;
 Le soleil eût joui de la jeune beauté.
 Revenons, s'il se peut, à la métempsycose :
 Le sorcier du bramin fit sans doute une chose
 Qui , loin de la prouver , fait voir sa fausseté.
 Je prends droit là-dessus contre le bramin même :

Car il faut selon son système,
 Que l'homme , la souris , le ver , enfin chacun
 Aille puiser son âme en un trésor commun.

Toutes sont donc de même trempe ,
 Mais , agissant diversement
 Selon l'organe seulement,
 L'une s'élève et l'autre rampe
 D'où vient donc que ce corps si bien organisé :

Ne pût obliger son hôtesse
 Des'unir au soleil ! Un rat eut sa tendresse.

*Tout débattu , tout bien pesé ,
 Les âmes des souris et les âmes des belles
 Sont très-différentes entre elles ;
 Il faut en revenir toujours à son destin ;
 C'est-à-dire à la loi par le ciel établie :
 Parlez au diable , employez la magie,
 Vous ne détournerez nul être de sa fin.*

VIII. LE FOU QUI VEND LA SAGESSE.

*Jamais auprès des fous ne te mets à portée ;
 Je ne te puis donner un plus sage conseil.*

*Il n'est enseignement pareil,
 A celui-là de fuir une tête éventée.*

On en voit souvent dans les cours :
 Le prince y prend plaisir , car ils donnent toujours
 Quelque trait aux fripons , aux sots , aux ridicules
 Un fol allait criant par tous les carrefours
 Qu'il vendait la sagesse : et les mortels crédules
 De courir à l'achat ; chacun fut diligent.

*On essayait force grimaces ;
 Puis on avait pour son argent*



Avec un bon soufflet, un fil long de deux brasses.
 La plupart s'en fâchaient : mais que leur servait-il ?
 C'étaient les plus moqués : le mieux était de rire,

 Ou de s'en aller sans rien dire

 Avec son soufflet et son fil.

 De chercher du sens à la chose

On se fût fait siffler ainsi qu'un ignorant.

 La raison est-elle garant

De ce que fait un fou ? le hasard est la cause

De tout ce qui se passe en un cerveau blessé.

Du fil et du soufflet pourtant embarrassé,

Un des dupes un jour alla trouver un sage,

 Qui sans hésiter davantage,

Lui dit : Ce sont ici hiéroglyphes⁽¹⁾ tout purs

Les gens biens conseillés, et qui voudront bien faire,

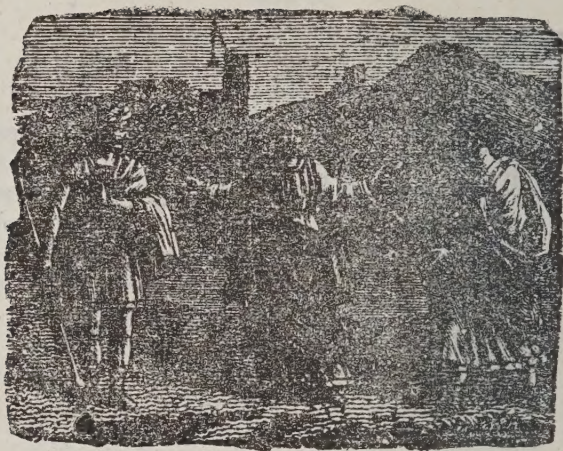
Entre eux et les gens fous mettront, pour l'ordinaire,

La longueur de ce fil, sinon je les tiens sûrs

 De quelque semblable caresse.

Vous n'êtes point trompé, ce fou vend la sagesse.

1 Figure mystérieuse.



IX. L'HUITRE ET LES PLAIDEURS.

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
 Une huître , que le flot y venait d'apporter :
 Ils l'avalent des yeux , du doigt ils se la montrent ,
 A l'égard de la dent il fallut contester.

L'un se baissait pour ramasser sa proie :

L'autre le pousse ; et dit : Il est bon de savoir

Qui de nous en aura la joie.

Celui qui le premier a pu l'apercevoir

En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.

Si par-là on juge l'affaire ,

Reprit son compagnon : j'ai l'œil bon , dieu merci.

Je ne l'ai pas mauvais aussi ,

Dit l'autre , et je l'ai vue avant vous , sur ma vie.

He bien , vous l'avez vue , et moi je l'ai sentie.

Pendant tout ce bel incident ,

Perrin Dandin⁽¹⁾ arrive : ils le prennent pour juge.

Perrin , fort gravement , ouvre l'huître et la gruge ,

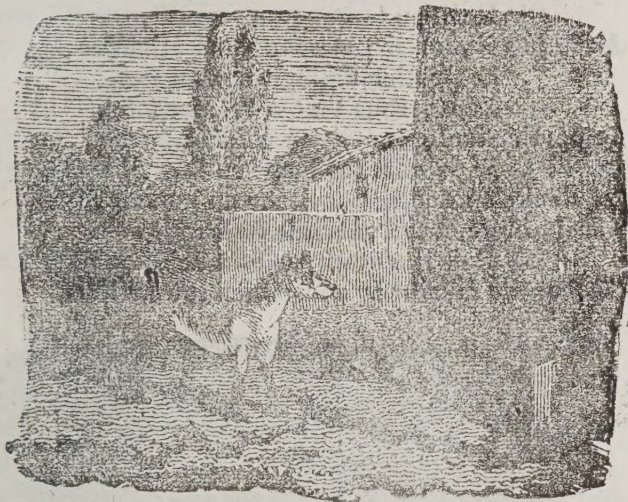
Nos deux messieurs le regardant.

Ce repas fait , il dit , d'un ton de président :

Tenez , la cour vous donne à chacun une écaille ,

Nom d'un juge.

Sans dépens , et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.
 Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui :
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui ,
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.



X. LE LOUP ET LE CHIEN MAIGRE.

AUTREFOIS carpillon fretin
 Eut beau prêcher , il eut beau dire ,
 On le mit dans la poêle à frire.

*Je fis voir que lâcher ce qu'on a dans la main ,
 Sous espoir de grosse aventure ,
 Est imprudence toute pure.*

Le pêcheur eut raison , carpillon n'eut pas tort ;
 Chacun dit ce qu'il peut pour défendre sa vie.

Maintenant il faut que j'appui

Ce que j'avancai lors , de quelque trait encor.
 Certain loup , aussi sot que le pêcheur fut sage ,

Trouvant un chien hors du village ,

S'en allait l'emporter. Le chien représenta

Sa maigreur : Jà ne plaise à votre seigneurie

De me prendre en cet état-là :

Attendez · mon maître maria

Sa fille unique , et vous jugez,
 Qu'étant de noce il faut , malgré moi , que j'engraisse :
 Le loup le croit , le loup le laisse.
 Le loup , quelques jours écoulés
 Revient voir si son chien n'est pas meilleur à prendre.
 Mais le drôle était au logis.
 Il dit au loup par un treillis :
 Ami , je vais sortir ; et si tu veux attendre ,
 Le portier du logis et moi
 Nous serons tout-à-l'heure à toi.
 Ce portier du logis était un chien énorme ,
 Expédiant les loups en forme.
 Celui-ci s'en douta. Serviteur au portier ,
 Dit-il , et de courir. Il était fort agile ,
 Mais il n'était pas fort habile :
 Ce loup ne savait pas encor bien son métier.



XI. RIEN DE TROP.

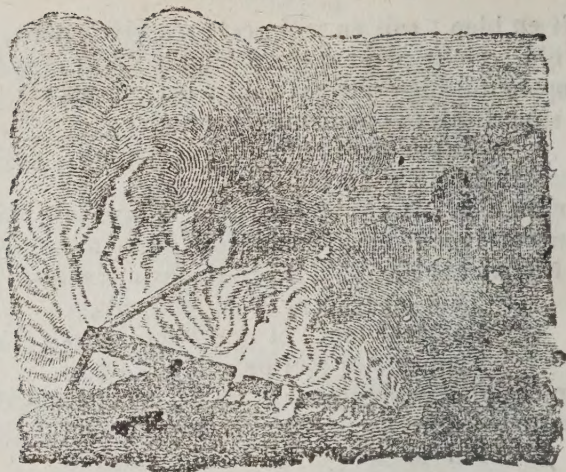
Je ne vois point de créature
 Se comporter modérément.
 Il est certain tempérament
 Que le maître de la nature
 Veut que l'on garde en tout. Le fait-on ? nullement !

Soit en bien , soit en mal ; cela n'a rive guère ,
 Le blé , riche présent de la blonde Cérès ,
 Trop touffu bien souvent épuise les guérêts :
 En superfluités s'épandant d'ordinaire ,
 Et poussant trop abondamment ,
 Il ôte à son fruit l'aliment.
 L'arbre n'en fait pas moins : tant le luxe sait plaire.
 Pour corriger le blé , Dieu permit aux moutons
 De retrancher l'excès des prodigues moissons.
 Tout au travers ils se jetèrent ,
 Gâtèrent tout , et tout broutèrent ;
 Tant que le ciel permit aux loups
 D'en croquer quelques-uns : ils les croquèrent tous ;
 S'ils ne le firent pas , du moins ils y tâchèrent.
 Puis le ciel permit aux humains
 De punir ces derniers : Les humains abusèrent
 A leur tour des ordres divins.

*De tous les animaux , l'homme a le plus de pente
 A se porter dedans l'excès.
 Il faudrait faire le procès
 Aux petits comme aux grands. Il n'est âme vivante ,
 Qui ne pèche en ceci : RIEN DE TROP est un point
 Dont on parle sans cesse , et qu'on n'observe point.*

XII. LE CIERGE.

C'EST du séjour des dieux que les abeilles viennent ,
 Les premières , dit-on , s'en allèrent loger
 Au mont Hymette , ⁽¹⁾ et se gorger
 Des trésors qu'en ce lieu les zéphirs entretiennent ,
 Quand on eut des palais de ces filles du ciel
 Enlevé l'ambrosie en leurs chambres encloses
 Ou pour dire en français la chose ,
 Après que les ruches sans miel
 N'eurent plus que la cire , on fit mainte bougie ,
 Maint cierge aussi fut façonné.
 Un d'eux voyant la terre en brique au feu durcie
¹ Hymette était une montagne célébrée par les poètes ,
 située dans l'Attique , et où les Grecs recueillaient
 d'excellent miel.



Vaincre l'effort des ans , il eut la même envie ;
 Et , nouvel Empédocle (2) aux flammes condamné,
 Par sa propre et pure folie
 Il se lança dedans. Ce fut mal raisonné :
 Ce cierge ne savait grain de philosophie.
*Tout en tout est divers ; ôtez-vous de l'esprit
 Qu'aucun être ait été composé sur le vôtre.
 L'Empédocle de cire au brasier se fondit ,
 Il n'était pas plus fou que l'autre :*

2 Empédocle était un philosophe ancien , qui ne pouvant comprendre les merveilles du mont Etna , se jeta dedans par une vanité ridicule : et , trouvant l'action belle , de peur d'en perdre le fruit et que la postérité ne l'ignorât , laissa ses pantoufles au pied du mont.

XIII. JUPITER ET LE PASSAGER.

*Où ! combien le péril enrichirait les dieux ,
 Si nous nous souvenions des vœux qu'il nous fa it faire
 Mais , le péril passé , l'on ne se souvient guère
 De ce qu'on a promis aux cieux ;
 On compte seulement ce qu'on doit à la terre ;
 Jupiter , dit l'impie , est un bon créancier ;
 Il ne se sert jamais d'huissier ,*

*Eh ! qu'est-ce donc que le tonnerre ?
Comment appelez-vous ces avertissemens ?*

Un passager pendant l'orage
Avait voué cent bœufs au vainqueur des Tytans.
Il n'en avait pas un : vouer cent éléphans
N'aurait pas coûté davantage.
Il brûla quelques os quand il fut au rivage :
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu le voilà :
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part, je ne te dois plus rien.

Jupiter fit semblant de rire :
Mais, après quelques jours le dieu l'attrapa bien :
Envoyant un songe lui dire :
Qu'un tel trésor était en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talens d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous meurs et va chez Pluton
Porter tes cent talens en don.

XIV. LE CHAT ET LE RENARD.

Le chat et le renard, comme beaux petits saints
S'en allaient en pèlerinage.
C'étaient deux vrais tartufes, (1) deux archipateïns (2)
Deux frânes patte-pelus, (3) qui des frais du voyage,
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage.
S'indemnisait à qui mieux mieux.
Le chemin étant long, et partant ennuyeux,
Pour l'accourir ils disputèrent.
La dispute est d'un grand secours
Sans elle on dormirait toujours.

Nos pèlerins s'égosillèrent.
 Ayant bien disputé, l'on parla du prochain,
 Le renard au chat dit enfin :
 Tu prétends être fort habile,
 En sais-tu tant que moi ! j'ai cent ruses au sac.
 Non, dit l'autre, je n'ai qu'un tour dans mon bissac ;
 Mais je soutiens qu'il en vaut mille.
 Eux de recommencer la dispute à l'envi.
 Sur le que si, que non, tous deux étant ainsi,
 Une meute apaisa la noise.
 Le chat dit au renard : Fouille en ton sac, ami ;
 Cherche en ta cervelle matoise
 Un stratagème sûr : pour moi, voici le mien.
 A ces mots sur un arbre il grimpa bel et bien.
 L'autre fit cent tours inutiles,
 Entra dans cent terriers, mit cent fois en défaut
 Tous les confrères de Brifaut ;
 Partout il tenta des asiles,
 Et ce fut partout sans succès.
 La fumée y pourvut ainsi que les bassets. (4)
 Au sortir du terrier deux chiens aux pieds agiles
 L'étranglèrent du premier bond.
Le trop d'expédiens peut gâter une affaire
On perd du temps au choix, on tente, on veut tout
N'en ayons qu'un ; mais qu'il soit bon. (faire :
 4 Petits chiens.

XV. LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR.

Un mari fort amoureux,
 Fort amoureux de sa femme,
 Bien qu'il fût jouissant, se croyait malheureux.
 Jamais œillade de la dame,
 Propos flatteur et gracieux,
 Mot d'amitié ni doux sourire,
 Défiant le pauvre sire,
 N'avaient fait soupçonner qu'il fût vraiment chéri.
 Je le crois, c'était un mari
 Il ne tint point à l'hyménée
 Que, content de sa destinée.

Il n'en remerciât les dieux.
 Mais quoi ? si l'amour n'assaisonne
 Les plaisirs que l'hymen nous donne ;
 Je ne vois pas qu'on en soit mieux.
 Notre épouse étant donc de la sorte bâtie ,
 Et n'ayant caressé son mari de la vie ;
 Il en faisait sa plainte une nuit. Un voleur
 Interrompit la doléance.
 La pauvre femme eut si grand peur ,
 Qu'elle chercha quelque assurance
 Entre les bras de son époux.
 Ami voleur , dit-il , sans toi ce bien si doux
 Me serait inconnu ! Prends donc en récompense
 Tout ce qui peut chez nous être à ta bienséance :
 Prend le logis aussi. Les voleurs ne sont pas
 Gens honteux , ni fort délicats :
 Celui-ci fit sa main

*J'infère de ce conte
 Que la plus forte passion ,
 C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion ,
 Et l'amour quelquefois ; quelquefois il la compte ;
 J'en ai pour preuve cet amant
 Qui brûla sa maison pour embrasser sa dame ,
 L'emportant à travers la flamme ;
 J'aime assez cet emportement ;
 Le conte m'en a plu toujours infiniment :
 Il est bien d'une âme espagnole ,
 Et plus grande encore que folle.*

XVI. LE TRÉSOR ET LES DEUX HOMMES.

Un homme n'ayant plus ni crédit ni ressource ,
 Et logeant le diable en sa bourse ,
 C'est-à-dire , n'y logeant rien ,
 S'imagina qu'il ferait bien
 De se pendre et finir lui-même sa misère ,
 Puisqu'aussi bien sans lui la faim viendrait le faire ;
 Genre de mort qui ne duit (1) pas
 A gens peu curieux de goûter le trépas.
 * *Duire*, convenir , plaire. v.

Dans cette intention , une vieille masure
Fut la scène où devait se passer l'aventure :
Il y porte une corde , et veut avec un clou
Au haut d'un certain mur attacher le licou.

La muraille vieille et peu forte
S'ébranle aux premiers coups , tombe avec un trésor :
Notre désespéré le ramasse et l'emporte ;
Laisse là le licou , s'en retourne avec l'or ,
Sans compter : ronde ou non , la somme plut au sire.
Tandis que le galant à grand pas se retire ,
L'homme au trésor arrive , et trouve son argent
Absent.

Quoi ! dit-il , sans mourir je perdrai cette somme !
Je ne me pendrai pas ! Eh ! vraiment si ferai ,
Ou de corde je manquerai.

Le laçs était tout prêt , il ne manquait qu'un homme.
Celui-ci se l'attache et se pend bien et beau ;

Ce qui le consola , peut-être ,
Fut qu'un autre eût , pour lui , fait les frais du cordeau :
Aussi bien que l'argent le licou trouva maître.
*L'avare rarement finit ses jours sans pleurs ;
Il a le moins de part au trésor qu'il enserre ;*

Thésaurisant pour les voleurs

Pour ses parens ou pour la terre.

Mais que dire du troc que la fortune fit ?
Ce sont là de ses traits : elle s'en divertit :
Plus le tour est bizarre , et plus elle est contente.

Cette déesse inconstante

Se mit alors en l'esprit

De voir un homme se pendre.

Et celui qui se pendit

S'y devait le moins attendre.

XVII. LE SINGE ET LE CHAT.

BERTRAND avec Raton , l'un singe et l'autre chat ,
Commensaux d'un logis , avaient un commun maître.
D'animaux malfaisans c'était un très-bon plat ,
Ils n'y craignaient tous deux aucun , quel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté ,

L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage,
 Bertrand dérobaît tout ; Raton , de son côté ,
 Était moins attentif aux souris qu'au fromage.
 Un jour, au coin du feu, nos deux maîtres fripons
 Regardaient rôtir des marrons.
 Les escroquer était une très-bonne affaire ;
 Nos galans y voyaient double profit à faire ;
 Leur bien premièrement , et puis le mal d'autrui.
 Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
 Que tu fasses un coup de maître :
 Tire -moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
 Propre à tirer marrons du feu ,
 Certes, marrons verraient beau jeu.
 Aussitôt fait que dit : Raton , avec sa patte ,
 D'une manière délicate ,
 Ecarte un peu la cendre , et retire les doigts ;
 Puis les reporte à plusieurs fois ;
 Tire un marron , puis deux , et puis trois en es
 Et cependant Bertrand les croque.
 Une servante vient : adieu mes gens. Raton
 N'était pas content , ce dit-on.
*Ainsi ne le sont pas la plupart de ces princes
 Qui, flattés d'un pareil emploi ,
 Vont s'échauder en des provinces ,
 Pour le profit de quelque roi.*

XVIII. LE MILAN ET LE ROSSIGNOL.

Après que le milan , manifeste voleur ,
 Eut répandu l'alarme en tout le voisinage ,
 Et fait crier sur lui les enfans du village ,
 Un rossignol tomba dans ses mains par malheur.
 Le héraut du printemps lui demande la vie ;
 Aussi bien , que manger en qui n'a que le son ?
 Ecoutez plutôt ma chanson :
 Je vous raconterai Térée et son envie. —
 Qui Térée ? (1) Est-ce un mets propre pour les milans ? —

1. Mari de Prognée , sœur de Philomèle. Celle-ci fut changée en rossignol , Prognée en niroldelle , et Térée en huppe , pour avoir violé sa belle-sœur.

Non pas c'était un roi dont les feux violens
Me firent ressentir leur ardeur criminelle.
Je m'en vais vous en dire une chanson si belle,
Qu'elle vous ravira : mon chant plaît à chacun.

Le milan alors lui réplique :
Vraiment, nous voici bien : lorsque je suis à jeun ,
Tu me viens parler de musique !
J'en parle bien aux rois ! — Quand un roi te prendra
Tu peux lui conter ces merveilles :
Pour un milan, il s'en rira.
Ventre affamé n'a point d'oreilles.

XIX. LE BERGER ET SON TROUPEAU.

Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !
Toujours le loup m'en gobera !
J'aurai beau les compter ! Ils étaient plus de mille ,
Et m'ont laissé ravir notre pauvre Robin !
Robin mouton , qui , par la ville ,
Me suivait pour un peu de pain ,
Et qui m'aurait suivi jusques au bout du monde.
Hélas ! de ma musette il entendait le son ;
Il me sentait venir de cent pas à la ronde :
Ah ! le pauvre Robin mouton !
Quand Guillot eut fini cette oraison funèbre ,
Et rendu de Robin la mémoire célèbre ,
Il harangua tout le troupeau ,
Les chefs , la multitude , et jusqu'au moindre agneau ;
Les conjurant de tenir ferme :
Cela seul suffirait pour écarter les loups.
Foi de peuple d'honneur ils lui promirent tous
De ne bouger non plus qu'un terme.
Nous voulons, dirent-ils, étouffer le glouton
Qui nous a pris Robin mouton.
Chacun en répond sur sa tête.
Guillot les crut et leur fit fête.
Cependant devant qu'il fut nuit ,
Il arriva nouvel encombre
Un loup parut , tout le troupeau s'enfuit.

Ce n'était pas un loup, ce n'en était que l'ombre.

Haranguez de méchans soldats,

Ils promettent de faire rage !

Mais au moindre danger, adieu tout leur courage ;

Votre exemple et vos cris ne les retiendront pas.

FIN DU NEUVIÈME LIVRE.



LIVRE DIXIÈME.



FABLE 1.

LES DEUX RATS, LE RENARD ET L'OEUF.

DISCOURS A MADAME DE LA SABLIÈRE.

Jais, je vous louerais, il n'est que trop aisé;
 Mais vous avez cent fois notre encens refusé.
 En cela peu semblable au reste des mortelles,
 Qui veulent tous les jours des louanges nouvelles,
 Pas une ne s'endort à ce bruit si flatteur,

Je ne vous blâme point, je souffre cette humeur :
 Elle est commune aux dieux, aux monarques, aux belles.
 Ce breuvage vanté par le peuple rimeur,
 Le nectar que l'on sert au maître du tonnerre,
 Et dont nous enivrons tous les dieux de la terre.
 C'est la louange, Iris. Vous ne la goûtez point.
 D'autres propos chez vous récompensent ce point :
 Propos, agréables commerces,
 Où le hasard fournit cent matières diverses,
 Jusque-là qu'en votre entretien
 La bagatelle a part ; le monde n'en croit rien.
 Laissons le monde en sa croyance.
 La bagatelle, la science,
 Les chimères, le rien, tout est bon ; je soutiens
 Qu'il faut de tout aux entretiens :
 C'est un parterre où Flore épand ses biens :
 Sur différentes fleurs l'abeille s'y repose,
 Et fait du miel de toute chose.
 Ce fondement posé, ne trouvez pas mauvais
 Qu'en ces fables aussi j'entremêle des faits
 De certaine philosophie,
 Subtile engageante et hardie ;
 On l'appelle nouvelle. En avez-vous, ou non,
 Où parlez ? Ils disent donc
 Que la bête est une machine
 Qu'en elle tout se fait sans choix et par ressort ;
 Nul sentiment, point d'âme, en elle tout est corps,
 Telle est la montre qui chemine
 A pas toujours égaux, aveugle et sans dessein.
 Ouvrez-la, lisez-la dans son sein :
 Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde,
 La première y meut le seconde,
 Une troisième suit ; elle sonne à la fin.
 Au dire de ces gens, la bête est toute telle.
 L'objet la frappe en un endroit ;
 Ce lieu frappé s'en va tout droit,
 Selon nous, au voisin en porter la nouvelle :
 Le sens de proche en proche aussitôt la reçoit.
 L'impression se fait. Mais comment se fait-elle ?
 Selon eux, par nécessité,

Sans passion , sans volonté ,
 L'animal se sent agité
 Des mouvemens que le vulgaire appelle
 Tristesse , joie , amour , plaisir , douleur cruelle ;
 Ou quelque autre de ces états ;
 Mais ce n'est point cela : ne vous y trompez pas.
 Qu'est-ce donc ? Une mentre. Et nous ? C'est autre chose.
 Voici de la façon que Descartes l'expose :
 Descartes , ce mortel dont on eût fait un dieu
 Chez les païens , et qui tient le milieu [l'homme.
 Entre l'homme et l'esprit ; comme entre l'huître et
 Il tient tel de nos gens , franche bête de somme.
 Voici , dis-je , comment raisonne cet auteur.
 Sur tous les animaux , enfans du créateur ,
 J'ai le don de penser ; et je sais que je pense.
 Or , vous savez , Iris , de certaine science
 Que quand la bête penserait ,
 La bête ne réfléchirait
 Sur l'objet ni sur la pensée.
 Descartes va plus loin , et nous dit nettement
 Qu'elle ne pense nullement.
 Vous n'êtes point embarrassée
 De le croire , ni moi. Cependant quand aux bois
 Le bruit des cors , celui des voix ,
 N'a donné nul relâche à la fuyante proie ,
 Qu'en vain elle a mis ses efforts
 A confondre et brouiller la voie ,
 L'animal chargé d'ans , vieux cerf , et de dix cors ,
 En suppose un plus jeune , et l'oblige par force ,
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
 Que de raisonnemens pour conserver ses jours !
 Le retour sur ses pas , les malices , les tours ,
 Et le change , et cent stratagèmes
 Dignes des plus grands chefs , dignes d'un meilleur sort ,
 On le déchire après sa mort :
 Ce sont tous ses honneurs suprêmes.
 Quand la perdrix
 Voit ses petits
 En danger , et n'ayant qu'une plume nouvelle ,
 Ni ne peut fuir encor par les airs le trépas ,

Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
 Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
 Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
 Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille
 Elle lui dit adieu, prend la volée, et rit
 De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Non loin du nord il est un monde
 Où l'on sait que les habitans
 Vivent, ainsi qu'au premier temps,
 Dans une ignorance profonde :

Je parle des humains, car quant aux animaux,
 Ils y construisent des travaux

Qui des torrens grossiers arrêtent le ravage,
 Et font communiquer l'un et l'autre rivage.
 L'édifice résiste et dure en son entier :

Après un lit de bois est un lit de mortier.

Chaque castor agit, commune en est la tâche.

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche ;

Maint maître d'œuvre y court, et tient haut le bâton :

La république de Platon

Ne serait rien que l'apprentie

De cette famille amphibie.

Ils savent en hiver élever leurs maisons.

Passent les étangs sur des ponts,

Fruit de leur art, savant ouvrage ;

Et nos pareils ont beau le voir,

Jusqu'à présent tout leur savoir

Est de passer l'onde à la nage.

Que ces castors ne soient qu'un corps vide d'esprit,
 Jamais on ne pourram'obliger à le croire.

Mais voici beaucoup plus : écoutez ce récit ,

Que je tiens d'un roi plein de gloire.

Le défenseur du nord vous sera mon garant :

Je vais citer un prince aimé de la Victoire ;

Son nom seul est un mur à l'empire ottoman :

C'est le roi polonais. Jamais un roi ne ment.

Il dit que, sur la frontière,

Des animaux entre eux ont guerre de tout temps :

Le sang qui se transmet des pères aux enfans

En renouvelle la matière.

Ces animaux, dit-il, sont germains du renard.
Jamais la guerre avec tant d'art
Ne s'est faite parmi les hommes,
Non pas même au siècle où nous sommes.

Corps-de-garde avancé, vedettes, espions,
Embuscades, partis et mille inventions
D'une pernicieuse et maudite science,
Fille du Styx, et mère des héros,
Exerce de ces animaux
Le bon sens et l'expérience.

Pour chanter leurs combats, l'Achéron nous devrait
Rendre Homère. Ah ! s'il le rendait,

Et qu'il rendit aussi le rival (1) d'Epicure,
Que dirait ce dernier sur ces exemples-ci ?

Ce que j'ai déjà dit : qu'aux bêtes la nature
Peut par les seuls ressorts opérer tout ceci ;
Que la mémoire est corporelle,

Et que pour en venir aux exemples divers
Que j'ai mis au jour dans ces vers,
L'animal n'a besoin que d'elle.

L'objet, lorsqu'il revient, va dans son magasin
Chercher, par le même chemin,
L'image auparavant tracée,

Qui sur les mêmes pas revient pareillement,
Sans le secours de la pensée ;
Causer un même événement.

Nous agissons tout autrement :

La volonté nous détermine,

Non l'objet, ni l'instinct. Je parle, je chemine :

Je sens en moi certain agent :

Tout obéit dans ma machine

A ce principe intelligent.

Il est distinct du corps, se conçoit nettement,
Se conçoit mieux que le corps même.

De tous nos mouvemens c'est l'arbitre suprême.

Mais comment le corps l'entend-il ?

C'est là le point. Je vois l'outil

Obéir à la main : mais la main ; qui la guide ?

Eh ! qui guide les cieux en leur course rapide ?

Quelque ange est attaché peut-être à ces grands corps.

Un esprit vit en nous , et meut tous nos ressorts :

L'impression se fait ; le moyen , je l'ignore ;

On ne l'apprend qu'au sein de la divinité ;

Et s'il faut en parler avec sincérité ,

Descartes l'ignorait encore ;

Nous et lui là-dessus , nous sommes tous égaux.

Ce que je sais , Iris , c'est qu'en ces animaux

Dont je viens de citer l'exemple ,

Cet esprit n'agit pas : l'homme seul se contemple.

Aussi faut-il donner à l'animal un point

Que la plante après tout n'a point :

Cependant la plante respire.

Mais que répondra-t-on à ce que je vais dire ?

Deux rats cherchaient leur vie , ils trouvèrent un œuf.

Le dîner suffisait à gens de cette espèce :

Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.

Pleins d'appétit et d'allégresse ,

Ils allaient de leur œuf manger chacun sa part.

Quand un quidam parut : c'était maître renard

Rencontre incommode et fâcheuse !

Car comment sauver l'œuf ? Le bien emballer ,

Puis des pieds de devant ensemble le porter ,

Ou le rouler , ou le trainer ;

C'était chose impossible autant que hasardeuse.

Nécessité l'ingénieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvaient gagner leur habitation ,

L'écornifleur étant à demi-quart de lieue

L'un se mit sur le dos , prit l'œuf entre ses bras ,

Puis , malgré quelques heurts et quelques mauvais pas ,

L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir après un tel récit ,

Que les bêtes n'ont point d'esprit !

Pour moi , si j'en étais le maître ,

Je leur en donnerais aussi bien qu'aux enfans.

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?

Queiqu'un peut donc penser ne se pouvant connaître.

Par un exemple tout égal ,

J'attribuerais à l'animal ,

Non point une raison selon notre manière ,
Mais beaucoup plus qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais un morceau de matière ,
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans efforts ,
Quintessence d'atôme, extrait de la lumière ,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que le feu ; car enfin , si le bois fait la flamme ,
La flamme , en s'épurant , peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée ? Et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb ? Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir , juger, rien davantage ,

Et juger imparfaitement ,
Sans qu'un singe jamais fit le moindre argument.

A l'égard de nous autres hommes ,
Je ferais notre lot infiniment plus fort.

Nous aurions un double trésor :
L'un , cette âme pareille en tous, tant que nous sommes ,
Sages , fous , enfans , idiots ,
Hôtes de l'univers sous le nom d'animaux :
L'autre , encore une autre âme , entre nous et les anges ,
Commune en un certain degré ;

Et ce trésor à part créé
Suivrait parmi les airs les célestes phalanges ,
Entrerait dans un point sans en être pressé ;
Ne finirait jamais quoiqu'ayant commencé :
Choses réelles quoiqu'étranges.

Tant que l'enfance durerait ,
Cette fille du ciel en nous ne paraîtrait
Qu'une tendre et faible lumière :
L'organe étant plus fort , la raison percerait
Les ténèbres de la matière ,
Qui toujours envelopperait
L'autre imparfaite et grossière.

II. L'HOMME ET LA COULEUVRE.

UN homme vit une couleuvre :

Ah ! méchante , dit-il , je m'en vais faire une œuvre
Agréable à tout l'univers.

A ces mots l'animal pervers

(C'est le serpent que je veux dire ,

Et non l'homme , on pourrait aisément s'y tromper ,)

A ces mots le serpent se laissant attraper ,

Est pris , mis en un sac ; et ce qui fut le pire ,

On résolut sa mort , fût-il coupable ou non.

Afin de le payer toutefois de raison ,

L'autre lui fit cette harangue :

Symbole des ingrats ! être bon aux méchants ;

C'est être sot ; meurs donc : ta colère et tes dents

Ne me nuiront jamais. Le serpent en sa langue ,

Reprit du mieux qu'il put : S'il fallait condamner

Tous les ingrats qui sont au monde ,

A qui pourrait-on pardonner ?

Toi-même tu te fais ton procès : Je me fonde

Sur tes propres leçons ; jette les yeux sur toi.

Mes jours sont en tes mains , tranche-les : ta justice ;

C'est ton utilité , ton plaisir , ton caprice .

Selon ces lois , condamne-moi.

Mais trouve bon qu'avec franchise

En mourant au moins je te dise

Que le symbole des ingrats

Ce n'est point le serpent : c'est l'homme. Ces paroles

Firent arrêter l'autre ; il recula d'un pas.

Enfin il repartit : Tes raisons sont frivoles :

Je pourrais décider , car ce droit m'appartient ,

Mais rapportons-nous en. Soit fait , dit le reptile ,

Une vache était là : on l'appelle , elle vient ;

Le cas est proposé. C'était chose facile ,

Fallait-il pour cela , dit-elle , m'appeler ?

La couleuvre a raison : pourquoi dissimuler ?

Je nourris celui-ci depuis longues années ,

Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées

out n'est que pour lui seul , mon lait et mes enfans

Le font à la maison revenir les mains pleines ,
 Même j'ai rétabli sa santé , que les ans
 Avaient altérée , et mes peines
 Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
 Enfin , me voilà vieille , il me laisse en un coin ,
 Sans herbe : s'il voulait encor me laisser paître !
 Mais je suis attachée , et si j'eusse eu pour maître
 Un serpent , eût-il su jamais pousser si loin
 L'ingratitude ? Adieu : j'ai dit ce que je pense.
 L'homme , tout étonné d'une telle sentence ,
 Dit au serpent : Faut-il croire ce qu'elle dit !
 C'est une radoteuse ; elle a perdu l'esprit.
 Croyons ce bœuf. Croyons , dit la rampante bête.
 Ainsi dit , ainsi fait : Le bœuf vient à pas lents.
 Quand il eut ruminé tout le cas en sa tête ,
 il dit que du labeur des ans
 Pour nous seuls il portait les soins les plus pesans ;
 Parcourant sans cesse ce long cercle de peines
 Qui revenant sur soi , ramenait dans nos plaines
 Ce que Cérès nous donne , et vend aux animaux ;
 Que cette suite de travaux
 Pour récompense avait de tous , tant que nous sommes ,
 Force coups , peu de gré : puis quand il était vieux ,
 On croyait l'honorer chaque fois que les hommes
 Achetaient de son sang l'indulgence des dieux.
 Ainsi parla le bœuf , l'homme dit : Faisons taire
 Cet ennuyeux déclamateur :
 Il cherche de grands mots , et vient ici se faire ,
 Au lieu d'arbitre , accusateur.
 Je le récuse aussi. L'arbre étant pris pour juge ,
 Ce fut bien pis encore. Il servait de refuge
 Contre le chaud , la pluie et la fureur des vents ;
 Pour nous seuls il ornait les jardins et les champs ;
 L'ombrage n'était pas le seul bien qu'il sût faire ;
 Il courbait sous les fruits. Cependant pour salaire
 Un rustre l'abattait , c'était-là son loyer ,
 Quoique pendant tout l'an , libéral il nous donne ,
 Ou des fleurs au printemps , ou des fruits en automne ,
 L'ombre l'été , l'hiver les plaisirs du foyer.
 Que ne l'émondait-on sans prendre la cognée ?

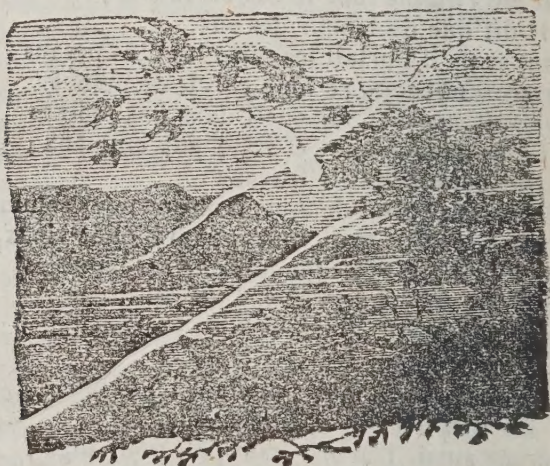
De son tempérament , il eut encor vécu.
 L'homme trouvant mauvais que l'on l'eût convaincu ,
 Voulut à toute force avoir cause gagnée.
 Je suis bien bon , dit-il , d'écouter ces gens-là !
 Du sac et du serpent aussitôt il donna

Contre les murs , tant qu'il tua la bête.

On en use ainsi chez les grands :

*La raison les offense ; ils se mettent en tête
 Que tout est né pour eux , quadrupèdes et gens
 Et serpens ;*

*Si quelqu'un desserre les dents ,
 C'est un sot. J'en conviens. Mais que faut-il donc faire ?
 Parler de loin , ou bien se taire.*



III. LA TORTUE ET LES DEUX CANARDS.

UNE tortue était à la tête légère ,
 Qui lasse de son trou , voulut voir le pays.
 Volontiers on fait cas d'une terre étrangère ;
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.

Deux canards , à qui la commère
 Communiqua ce beau dessein ,
 Lui dirent qu'ils avaient de quoi la satisfaire :

Voyez-vous ce large chemin ?
 Nous vous voiturerons , par l'air , en Amérique ;

Maint royaume , maint peuple , et vous profiterez
Des différentes mœurs que vous remarquerez.
Ulysse (1) en fit autant. On ne s'attendait guère
De voir Ulysse en cette affaire.

La tortue écouta la proposition.

Marché fait , les oiseaux forgent une machine
Pour transporter la pèlerine.

Dans la gueule , en travers on lui passe un bâton.
Serrés bien , dirent-ils ; gardez de lâcher prise.
Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
La tortue enlevée , on s'étonne partout

De voir aller en cette guise

L'animal lent en sa maison ,

Justement au milieu de l'un et l'autre oison.

Miracle , criait-t-on , venez voir dans les nues
Passer la reines des tortues.

La reine ! vraiment oui , je la suis en effet :

Ne vous en moquez point. Elle eut beaucoup mieux fait

De passer son chemin sans dire aucune chose :

Car , lâchant le bâton en desserrant les dents ,

Elle tombe , elle crève au pied des regardans.

Son indiscretion de sa perte fut cause.

Imprudence , babil et sotte vanité

Et vaine curiosité ,

Ont ensemble étroit parentage :

Ce sont enfans tous d'un lignage. (2)

1 Héros grec , qui fut engagé dans de longs voyages
après la prise de Troie.

2 Parenté.

IV. LES POISSONS ET LE CORMORAN.

IL n'était point d'étang dans tout le voisinage

Qu'un cormoran n'eût mis à contribution :

Viviers et réservoirs lui payaient pension.

Sa cuisine allait bien : mais lorsque le long âge ,

Eut glacé le pauvre animal ,

La même cuisine alla mal ,

Tout cormoran se sert de pourvoyeur lui-même :

Le nôtre un peu trop vieux pour voir au fond des eaux ,

N'ayant ni filets ni réseaux ,
 Souffrait une disette extrême.
 Que fit-il ? Le besoin , docteur en stratagème ,
 Lui fournit celui-ci. Sur le bord d'un étang
 Cormoran vit une écrevisse.
 Ma commère , dit-il , allez tout à l'instant
 Porter un avis important
 A ce peuple : il faut qu'il périsse ;
 Le maître de ce lieu dans huit jours pêchera
 L'écrevisse en hâte s'en va
 Conter le cas. Grande est l'émeute ,
 On court , on s'assemble , on députe ,
 A l'oiseau : Seigneur cormoran ,
 D'où vous vient cet avis ? Quel est votre garant ?
 Etes-vous sûr de cette affaire ?
 N'y savez-vous remède ? Eh qu'est-il bon de faire !
 Changer de lieu , dit-il. — Comment le ferons-nous ?
 N'en soyez point en soin : je vous porterai tous ,
 L'un après l'autre , en ma retraite.
 Nul que Dieu seul et moi n'en connaît les chemins :
 Il n'est demeure plus secrète.
 Un vivier que nature y creusa de ses mains
 Inconnu des traitres humains ,
 Sauvera votre république.
 On le crut : le peuple aquatique
 L'un après l'autre fut porté
 Sous le rocher peu fréquenté.
 Là , cormoran le bon apôtre ,
 Les ayant mis en bon endroit
 Transparent , peu creux , fort étroit ,
 Vous les prenait sans peine , un jour l'un , un jour l'autre.
 Et leur apprit à leurs dépens
 Que l'on ne doit jamais avoir de confiance
 En ceux qui sont mangeurs de gens.
 Ils y perdirent peu , puisque l'humaine engeance
 En aurait aussi bien croqué sa bonne part.
 Qu'importe qui vous mange ; homme ou loup , toute p...
 Me paraît une à cet égard :
 Un jour plutôt , un jour plus tard ,
 Ce n'est pas grande différence.



V. L'ENFOUISSEUR ET SON COMPÈRE.

Un pince-maille avait tant amassé,
 Qu'il ne savait où loger sa finance.
 L'avarice compagne et sœur de l'ignorance,
 Le rendait fort embarrassé.
 Dans le choix d'un dépositaire ;
 Car il en voulait un, et voici sa raison :
 L'objet tente : il faudra que ce monceau s'altère
 Si je le laisse à la maison ;
 Moi-même de mon bien je serai le larron.
 Le larron ! Quoi ! jouir, c'est se voler soi-même ?
 Mon ami , j'ai pitié de ton erreur extrême.

Apprends de moi cette leçon :
 Le bien n'est bien qu'autant que l'on peut s'en défaire ,
 Sans cela , c'est un mal. Veux-tu le réserver
 Pour un âge et des temps qui n'en ont plus que faire ?
 La peine d'acquérir , le soin de conserver ,
 Otent le prix à l'or qu'on croit si nécessaire.

Pour se décharger d'un tel soin ,
 Notre homme eût pu trouver des gens sûrs au besoin ;
 Il aima mieux la terre : et prenant son compère ,
 Celui-ci l'aide. Ils vont enfouir le trésor.

Au bout de quelque temps l'homme va voir son or.

Il ne retrouva que le gîte ,
 Soupçonnant à bon droit le compère , il va vite

Lui dire apprêtez-vous, car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé ; prétendant bien
Tout reprendre à la fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui , résolut de jouir ,
Plus n'entasser , plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur ne trouvant plus son gage ,
Pensa tomber de sa hauteur.
Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur.

VI. LE LOUP ET LES BERGERS.

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exercât que par nécessité,
Une réflexion profonde.
Je suis haï , dit-il ; et de qui ? de chacun ,
Le loup est l'ennemi commun :
Chiens, chasseurs , villageois s'assemblent pour sa perte.
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par-là que de loups l'Angleterre est déserte :
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui fasse
Contre nous tels bans publier :
Il n'est marmot osant crier,
Que du loup aussitôt sa mère ne menace.
Le tout pour un âne rogneux ,
Pour un mouton pourri , pour quelque chien hargneux ,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien , ne mangeons plus de choses ayant vie :
Paissons l'herbe, broutons , mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle ?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle ?
Disant ces mots , il vit des bergers pour leur rot ,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh ! oh ! dit-il , je me reproche
Le sang de cette gent : voilà ses gardiens

S'en repaissant eux et leurs chiens ;
Et moi , loup , j'en ferai scrupule !

Non , par tous les dieux , non ; je serais ridicule ,
Thibault l'agnelet passera ,
Sans qu'à la broche je le mette ,

Et non-seulement lui ; mais la mère qu'il tette ,
Et le père qui l'engendra.

Ce loup avait raison. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie ,

Manger les animaux , et nous les réduirons

Aux mets de l'âge d'or (1) autant que nous pourrons !

Ils n'auront ni croc ni marmite !

Bergers , bergers , le loup n'a tort ,

Que quand il n'est pas le plus fort :

Voulez-vous qu'il vive en ermite ?

1 Des premiers temps , où les hommes vivaient de glands
et de légumes.



VII. L'ARAIGNÉE ET L'HIRONDELLE.

O Jupiter , qui sus de ton cerveau ,
Par un secret accouchement nouveau ,
Tirer Pallas , jadis mon ennemie ,
Entends ma plainte une fois en ta vie

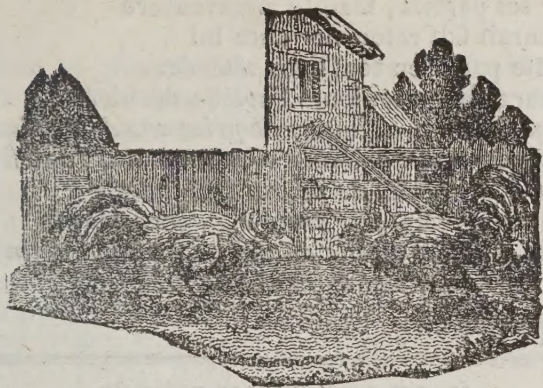
Progné me vient enlever mes morceaux ;
 Caracolant , frisant l'air et les eaux ,
 Elle me prend mes mouches à la porte :
 Miennes je puis le dire , et mon réseau
 En serait plein sans ce maudit oiseau ,
 Je l'ai tissu de matière assez forte.

Ainsi d'un discours insolent ,
 Se plaignait l'araignée autrefois tapissière ,
 Et qui lors étant filandière
 Prétendait enlacer tout insecte volant.
 La sœur de Philomèle attentive à sa proie ,
 Malgré le bastion happait mouches dans l'air ,
 Pour ses petits , pour elle ; impitoyable joie ,
 Que ses enfans gloutons , d'un bec toujours ouvert ,
 D'un ton demi-formé , bégayante couvée ,
 Demandaient par des cris encor mal entendus.

La pauvre araignée n'ayant plus
 Que la tête et les pieds , artisans superflus ,
 Se vit elle-même enlevée :
 L'hirondelle en passant , emporta toile , et tout ;
 Et l'animal pendant au bout.
*Jupin pour chaque état mit deux tables au monde.
 L'adroit , le vigilant , et le fort , sont assis
 A la première , et les petits ,
 Mangent leur reste à la seconde.*

VIII. LA PERDRIX ET LES DEUX COQS.

PARMI de certains coqs , incivils , peu galans ,
 Toujours en noise et turbulens
 Une perdrix était nourrie.
 Son sexe et l'hospitalité ,
 De la part de ces coqs , peuple à l'amour porté ,
 Lui faisaient espérer beaucoup d'honnêteté ;
 Ils faisaient les honneurs de la ménagerie.
 Ce peuple cependant , fort souvent en furie ,
 Pour la dame étrangère ayant peu de respect ,
 Lui donnait fort souvent d'horribles coups de bec.
 D'abord elle en fut affligée :
 Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée



S'entrebattre elle-même , et se percer les flancs ,
Elle se consola. Ce sont leurs mœurs , dit-elle ,
Ne les accusons point ; plaignons plutôt ces gens :

Jupiter sur un seul modèle

N'a pas formé tous les esprits :

Il est des naturels de coqs et de perdrix.

S'il dépendait de moi , je passerais ma vie

En plus honnête compagnie.

Le maître de ces lieux en ordonne autrement :

Il nous prend avec des tonnelles ,

Nous loge avec des coqs , et nous coupe les ailes :

C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement,

IX. LE CHIEN A QUI ON A COUPÉ LES OREILLES.

Qu'ai-je fait pour me voir ainsi

Mutilé par mon propre maître ?

Le bel état où me voici !

Devant les autres chiens oserai-je paraître ?

Crois des animaux , ou plutôt leurs tyrans ,

Qui vous ferait choses pareilles !

Ainsi criait Moufflar , jeune dogue et les gens ,

Peu touchés de ses cris douloureux et perçans ,

Venant de lui couper sans pitié les oreilles.

Moufflar y croyait perdre. Il vit avec le temps

Qu'il y gagnait beaucoup ; car , étant de nature

A piller ses pareils , mainte mésaventure

L'aurait fait retourner chez lui

Avec cette partie en cent lieux altérée.

Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,

C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,

On le munit, de peur d'esclandre.

Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin, (1)

Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,

Un loup n'eût su par où le prendre.

1 Espèce de filets.

X. LE ROI ET LE BERGER.

Deux démons à leur gré partagent notre vie ,

Et de son patrimoine ont chassé la raison ;

Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie ,

Si vous me demandez leur état et leur nom,

J'appelle l'un, Amour , et l'autre, Ambition.

Cette dernière étend le plus loin son empire ,

Car même elle entre dans l'amour.

Je le ferais bien voir , mais mon but est de dire

Comme un roi fit venir un berger à sa cour.

Le conte est du bon temps , non du siècle où nous som-
(mes.

Cerai vit un troupeau qui couvrait tous les champs,

Bien broutant , en bon corps , rapportant tous les ans ,

Grâce aux soins du berger , de très-notables sommes.

Le berger plut au roi par ses soins diligens.

Tu mérites , dit-il , d'être pasteur de gens :

Laisse-là tes moutons , viens conduire des hommes.

Je te fais juge souverain :

Voilà notre berger la balance à la main.

Quoiqu'il n'eût guère vu d'autres gens qu'un ermite

Son troupeau , ses mâtins , le loup , et puis c'est tout.

Il avait du bon sens , le reste vient ensuite !

Bref , il en vint fort bien à bout.

L'ermite son voisin accourut pour lui dire :

Veillé-je , et n'est-ce point un songe que je vois ?

Vous , favori ! vous grand ! Défiiez-vous des rois ;

Leur faveur est glissante : on s'y trompe ; et le pire ,
C'est qu'il en coûte cher ; de pareilles erreurs
Ne produisent jamais que d'illustres malheurs.

Vous ne connaissez pas l'attrait qui vous engage ;
Je vous parle en ami ! craignez tout ; l'autre rit.

Et notre ermite poursuivait :

Voyez combien déjà la cour vous rend peu sage ,
Je crois voir cet aveugle à qui dans un voyage

Un serpent engourdi de froid

Vi nt s'offrir sous la main , il le prit pour un fouet ,
Le sien s'était perdu , tombant de sa ceinture.

Il rendait grâce au ciel de l'heureuse aventure ,
Quand un passant cria : Que tenez-vous ? ô dieux !

Jetez cet animal traître et pernicieux ,

Ce serpent ! — C'est un fouet. — C'est un serpent, vous dis-je ;

A me tant tourmenter quel intérêt m'oblige !

Prétendez-vous garder ce trésor ! — Pourquoi non ?

Mon fouet était usé , j'en retrouve un fort bon ,

Vous n'en parlez que par envie ,

L'aveugle enfin ne le crut pas :

Il en perdit bientôt la vie ,

L'ani mal dégoûré piqua notre homme au bras.

Quand à vous , j'ose vous prédire

Qu'il vous arrivera quelque chose de pire. —

Eh ! que me saurait-il arriver que la mort ? —

Mille dégoûts viendront , dit le prophète ermite.

Il en vint en effet , l'ermite n'eut pas tort ;

Mainte peste de cour fit tant , par maint ressort ,

Que la candeur du juge , ainsi que son mérite ,

Furent suspects au prince. On cabale , on suscite

Accusateurs , et gens grevés par ses arrêts.

De nos biens , dirent-ils , il s'est fait un palais.

Ce prince voulut voir ces richesses immenses ,

Il ne trouva partout que médiocrité ,

Louange du désert et de la pauvreté :

C'étaient là ses magnificences ;

Son fait , dit-on , consiste en des pierres de prix ;

Un grand coffre en est plein , fermé de dix serrures

Lui-même ouvrit ce coffre , et rendit bien surpris

Tous les machineurs d'impostures ;

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
 L'habit d'un gardeur de troupeau,
 Petit chapeau, jupon, pannetière, houlette,
 Et je pense aussi sa musette,
 Deux trésors, se dit-il, chers gages, qui jamais
 N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
 Je vous reprends, sortons de ces riches palais
 Comme l'on sortirait d'un songe !
 Sire, pardonnez-moi cette exclamation :
 J'avais prévu ma chute en montant sur le faite
 Je m'y suis trop complu : *mais qui n'a dans la tête*
Un petit grain d'ambition ?



XI. LES POISSONS ET LE BERGER QUI JOUE DE LA FLUTE.

Tircis qui pour la seule Annette
 Faisait résonner les accords
 D'une voix et d'une musette
 Capable de toucher les morts,
 Chantait un jour le long des bords
 D'une onde arrosant des prairies
 Dont Zéphire habitait les campagnes fleuries.
 Annette cependant à la ligne pêchait :
 Mais nul poisson ne s'approchait,
 La bergère perdait ses peines.

Le berger, qui par ses chansons ;
 Eût attiré des inhumaines ,
 Crut , et crut mal , attirer des poissons.

Il leur chanta ceci : Citoyens de cette onde ,
 Laissez votre naïade en sa grotte profonde :
 Venez voir un objet mille fois plus charmant.
 Ne craignez point d'entrer aux prisons de la belle :
 Ce n'est qu'à nous qu'elle est cruelle.

Vous serez traités doucement ;

On n'en veut point à votre vie :

Un vivier vous attend plus clair qu'un fin cristal ;
 Et quand à quelques-uns l'appât serait fatal ,
 Mourir des mains d'Annette est un sort que j'envie.
 Ce discours éloquent ne fit pas grand effet ;
 L'auditoire était sourd aussi bien que muet ;
 Fircis eût beau prêcher ses paroles miellées
 S'en étant au vent envolées ;

Il tendit un long rêts. Voilà les poissons pris ;
 Voilà les poissons mis aux pieds de la bergère.
*O vous , pasteurs d'humains , et non pas de brebis ;
 Rois , qui croyez gagner par raison les esprits ,
 D'une multitude étrangère ,*

Ce n'est jamais par-là que l'on en vient à bout.

Il y faut une autre manière :

Servez-vous de vos rêts , la puissance fait tout.

XII. LES DEUX PERROQUETS, LE ROI ET SON FILS.

Deux perroquets , l'un père et l'autre fils ,
 Du rôl d'un roi faisaient leur ordinaire :
 Deux demi-dieux , l'un fils et l'autre père ;
 De ces oiseaux faisaient leurs favoris.

L'âge liait une amitié sincère

Entre ces gens : les deux pères s'aimaient ;
 Les deux enfans , malgré leur cœur frivole ,
 L'un avec l'autre aussi s'accoutumaient ;

Nourris ensemble et compagnons d'école ,

C'était beaucoup d'honneur au jeune perroquet ,
 Car l'enfant était prince , et son père monarque.



Par le tempérament que lui donna la parque ,
 Il aimait les oiseaux. Un moineau fort coquet ,
 Et le plus amoureux de toute la province ,
 Faisait aussi sa part des délices du prince.
 Ces deux rivaux un jour ensemble se jouant ,

Comme il arrive aux jeunes gens ,
 Le jeu devint une querelle.

Le passereau peu circonspect
 S'attira de tels coups de bec ,
 Que demi-mort et trainant l'aile ,
 On crut qu'il n'en pourrait guérir.

Le prince indigné fit monrir

Son perroquet. Le bruit en vint au père.

L'infortuné vieillard crie et se désespère ,

Le tout en vain; ses cris sont superflus ,
 L'oiseau parleur est déjà dans la barque ,
 Pour dire mieux , l'oiseau ne parlant plus ,
 Fait qu'en fureur sur le fils du monarque

Son père s'en va fondre , et lui crève les yeux.

Il se sauve aussitôt , et choisit pour asile

Le haut d'un pin : là , dans le sein des cieux ,
 Il goûte sa vengeance en lieu sûr et tranquille.

Le roi lui-même y court , et dit pour l'attirer :

Ami , reviens chez moi : que nous sert de pleurer ?

Maline, vengeance et deuil , laissons tout à la porte.

Je suis contraint de déclarer,
 Encor que ma douleur soit forte ,
 Que le tort vient de nous : mon fils fut l'agresseur ;
 Mon fils ! non ; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
 La Parque (1) avait écrit de tout temps en son livre
 Quelqu'un de nos enfans devait cesser de vivre ,
 L'autre de voir , par ce malheur.
 Consolons-nous tous deux , et reviens dans ta cage.
 Le perroquet dit : Sire roi ,
 Crois-tu qu'après un tel outrage
 Je me doive fier à toi ?

Tu m'allègues le Sort : prétends-tu , par ta foi,
 Me leurrer de l'appât d'un profane langage ?
 Mais que la Providence , ou bien que le destin ,
 Règles les affaires du monde ,
 Il est écrit là-haut qu'au faite de ce pin ,
 Ou dans quelque forêt profonde ,
 J'achèverai mes jours loin du fatal objet
 Qui doit être un juste sujet
 De haine et de fureur. Je sais que la vengeance
 Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.
 Tu veux oublier cette offense ;
 Je le crois : cependant il me faut , pour le mieux ,
 Eviter ta main et tes yeux.
 Sire roi , mon ami , va-t-en , tu perds ta peine ,
 Ne me parle point de retour :
*L'absence est aussi bien un remède à la haine ;
 Qu'un appareil contre l'amour.*
 1 Le destin.

XIII. LA LIONNE ET L'OURS.

MÈRE lionne avait perdu son faon :
 Un chasseur l'avait pris. La pauvre infortunée
 Poussait un tel rugissement ,
 Que toute la forêt était importunée.
 La nuit ni son obscurité ,
 Son silence et ses autres charmes ,
 De la reine des bois n'arrêtaient les vacarmes ;
 Nul animal n'était du sommeil visité ;



L'ours enfin lui dit : Ma commère,
Un mot sans plus : Tous les enfans
Qui sont passés entre vos dents
N'avaient-ils ni père ni mère ? —
Ils avaient. — S'il est ainsi,

Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ? —
Moi , me taire ? moi , malheureuse ?

Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra trainer
Une vieillesse douloureuse ! --

Dites-moi , qui vous force à vous y condamner ? —

Hélas ! c'est le destin qui me hait. — Ces paroles
Ont été de tous temps en la bouche de tous.

Misérables humains , ceci s'adresse à vous :

Je n'entends raisonner que des plaintes frivoles.

Quiconque , en pareil cas , se croit haï des cieux ,

Qu'il considère Hécube (1) il rendra grâce aux dieux,

1 Femme du roi Priam , changée en chienne.

XIV. LES DEUX AVENTURIERS ET LE TALISMAN.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Je ne veux pour témoin qu'Hercule et ses travaux :

Ce dieu n'a guère de rivaux ;

J'en vois peu dans la fable , encor moins dans l'histoire.

En voici pourtant un, que de vieux talismans
Firent chercher fortune au pays des romans,
Ils voyageaient de compagnie.

Son camarade et lui trouvèrent un poteau
Ayant au haut cet écriteau :

« Seigneur aventurier, s'il te prend quelque envie
De voir ce que n'a vu nul chevalier errant ;

Tu n'as qu'à passer ce torrent :

Puis, prenant dans les bras un éléphant de pierre
Que tu verras couché par terre,

Le porter d'une haleine au sommet de ce mont
Qui menace les cieux de son superbe front. »

L'un des deux chevaliers saigna du nez : Si l'onde
Est rapide autant que profonde ,

Dit-il..... et supposé qu'on la puisse passer ,
Pourquoi de l'éléphant s'aller embarrasser ?

Quelle ridicule entreprise !

Le sage l'aura fait par tel art et de guise

Qu'on le pourra porter peut-être quatre pas ;

Mais jusqu'au haut du mont, d'une haleine ! il n'est pas
Au pouvoir d'un mortel ; à moins que la figure

Ne soit d'un éléphant nain, pigmée, avorton ,

Propre à mettre au bout d'un bâton :

Auquel cas, où l'honneur d'une telle aventure ?

On nous veut attraper dedans cette écriture ;

Ce sera quelque énigme à tromper un enfant :

C'est pourquoi je vous laisse avec votre éléphant.

Le raisonneur parti, l'aventurier se lance

Les yeux clos, à travers cette eau.

Ni profondeur, ni violence

Ne purent l'arrêter ; et, selon l'écriteau ,

Il vit son éléphant couché sur l'autre rive.

Il le prend, il l'emporte, au haut du mont arrive ,

Rencontre une esplanade, et puis une cité ,

Un cri par l'éléphant est aussitôt jeté ;

Le peuple aussitôt sort en armes.

Tout autre aventurier, au bruit de ces alarmes ,

Aurait fui : celui-ci, loin de tourner le dos ,

Veut vendre au moins sa vie et mourir en héros.

Il fut tout étonné d'ouïr cette cohorte

Le proclamer monarque au lieu de son roi mort.
 Il ne se fit prier que de la bonne sorte :
 Encor que le fardeau fût, dit-il , un peu fort.
 Sixte en disait autant quand on le fit saint père
 (Serait-ce bien une misère
 Que d'être pape ou d'être roi ?)

On reconnut bientôt son peu de bonne foi.
Fortune aveugle suit aveugle hardiesse.
Le sage quelquefois fait bien d'exécuter
Avant que de donner le temps à la sagesse
D'envisager le fait et sans la consulter.

XV. LES LAPINS.

DISCOURS A M. LE DUC DE LAROCHEFOUCAULT.

Je me suis souvent dit , voyant de quelle sorte
 L'homme agit et qu'il se comporte
 En mille occasions comme les animaux :
 Le roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
 Que ses sujets , et la nature
 A mis dans chaque créature
 Quelque grain d'une masse où puisent les esprits ;
 J'entends les esprits corps , et pétris de matière
 Je vais prouver ce que je dis :
 A l'heure de l'affût , soit lorsque la lumière
 Précipite ses traits dans l'humide séjour ,
 Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière ,
 Et que , n'étant plus nuit , il n'est pas encor jour ,
 Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe ,
 Et nouveau Jupiter , du haut de cet Olympe ,
 Je foudroie à discrétion
 Un lapin qui n'y pense guère.
 Je vois fuir aussitôt toute la nation
 Des lapins qui sur la bruyère ,
 L'œil éveillé , l'oreille au guet ,
 S'égayaient , et de thym parfumaient leur banquet
 Le bruit du coup fait que la bande
 S'en va chercher sa sûreté
 Dans la souterraine cité.
 Mais le danger s'oublie , et cette peur si grande

Que bientôt ses faits glorieux
Demanderont plusieurs Homères :
Et ce temps-ci n'en produit guères.

Laissant à part tous ces mystères,

Essayons de conter la fable avec succès.

Le renard dit au loup : Notre cher , pour tous mets ;

J'ai souvent un vieux coq , ou de maigres poulets :

C'est une viande qui me lasse.

Tu fais meilleure chère-avec moins de hasard :

J'approche des maisons ; tu te tiens à l'écart.

Apprends-mois ton métier , camarade de grâce ;

Rends-moi le premier de ma race

Qui fournisse son croc de quelque mouton gras ;

Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.

Je le veux , dit le loup : il m'est mort un mien frère ;

Allons prendre sa peau , tu t'en revêtiras.

Ils vont , et le loup dit : Voici comme il faut faire

Si tu veux écarter les mâties du troupeau.

Le renard ayant mis la peau ,

Répétait les leçons que lui donnait son maître.

D'abord il s'y prit mal , puis un peu mieux , puis bien ;

Puis enfin il n'y manqua rien.

A peine il fut instruit autant qu'il pouvait l'être ;

Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau loup y court ,

Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.

Tel , vêtu des armes d'Achille ,

Patrocle (2) mit l'alarme au camp et dans la ville :

Mères , brus et vieillards au temple couraient tous.

L'ost (3) du peuple bëlant crut voir cinquante loups.

Chien , berger et troupeau , tout suit vers le village

Et laisse seulement une brebis pour gage ,

Le larron s'en saisit. A quelques pas de là

Il entendit chanter un coq du voisinage ;

Le disciple aussitôt droit au coq s'en alla ,

Jétant bas sa robe de classe ,

Oubliant les brebis , les leçons , le régent ,

Et courant d'un pas diligent.

Que sert-il qu'on se contrefasse.

3 Prince grec, ami d'Achille.

4 L'armée ennemie , du latin *hostis*.

Prétendre ainsi changer est une illusion :

L'on reprend sa première trace

A la première occasion.

De votre esprit , que nul autre n'égale ;

Prince , ma muse tient tout entier ce projet :

Vous m'avez donné le sujet ,

Le dialogue et la morale.



X. L'ÉCREVISSE ET SA FILLE.

Les sages quelquefois , ainsi que l'écrevisse ,
Marchent à reculons , tournent le dos au port.

C'est l'art des matelots , c'est aussi l'artifice

De ceux qui , pour couvrir quelque puissant effort ;

Envisagent un point directement contraire ,

Et font vers ce lieu-là courir leur adversaire.

Mon sujet est petit , cet accessoire est grand :

Je pourrais l'appliquer à certain conquérant

Qui tout seul déconcerte une ligue à cent têtes :

Ce qu'il n'entreprend pas et ce qu'il entreprend ,

N'est d'abord qu'un secret , puis devient des conquêtes.

En vain l'on a les yeux sur ce qu'il veut cacher ,

Ce sont arrêts du Sort qu'on ne peut empêcher :

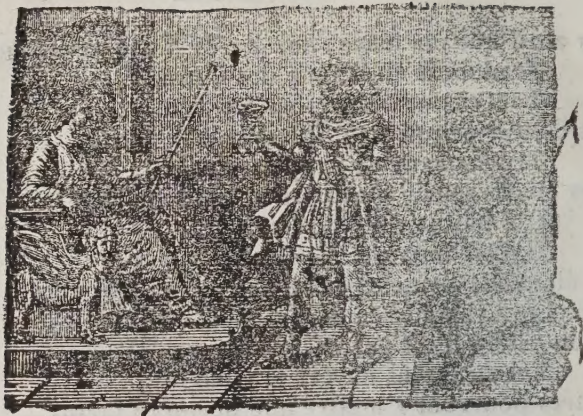
Le torrent à la fin devient insurmontable ,

Cent dieux sont impuissans contre un seul Jupiter ,

Sourire et le Destin me semble de concert

ÉPILOGUE.

C'est ainsi que ma muse , aux bords d'une onde pure ,
Traduisait en langue des dieux
Tout ce que disent sous les cieux
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.
Truchement de peuples divers ,
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage :
Car tout parle dans l'univers ;
Il n'est rien qui n'ait son langage.
Plus éloquens chez eux qu'ils ne sont en mes vers ,
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle ,
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle ,
J'ai du moins ouvert le chemin :
D'autres pourront y mettre une dernière main.
Favoris des neuf sœurs , achevez l'entreprise :
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise :
Sous ces inventions il faut l'envelopper.
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper ;
Pendant le doux emploi de ma muse innocente ,
Louis dompte l'Europe , et d'une main puissante
Il conduit à leur fin les plus nobles projets
Qu'ait jamais formés un monarque.
Favoris des neuf sœurs , ce sont là des sujets
Vainqueurs du temps et de la Parque.



LIVRE DOUZIÈME.



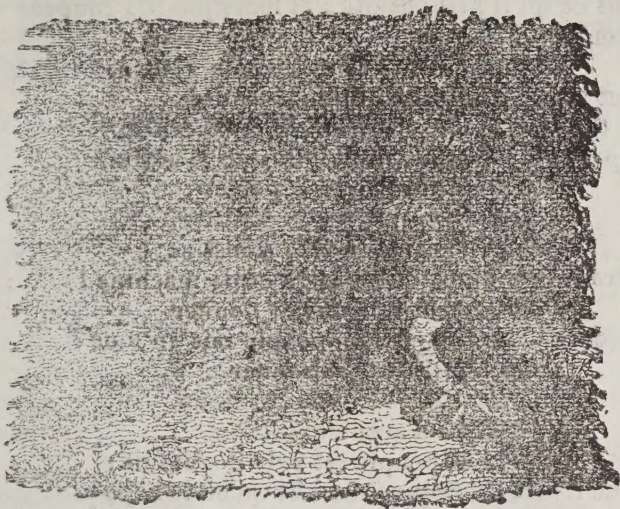
FABLE 1.

LES COMPAGNONS D'ULYSSE.

A M. LE DUC DE BOURGOGNE.

PRINCE, l'unique objet du soin des immortels,
 Souffrez que mon encens parfume vos autels.
 Je vous offre un peu tard ces présents de ma muse;
 Les ans et les travaux me serviront d'excuse.
 Mon esprit diminue; au lieu qu'à chaque instant
 On aperçoit le votre aller en augmentant;
 Il ne va pas, il court; il semble avoir des ailes.
 Le héros (1) dont il tient des qualités si belles,
 Dans le métier de Mars brûle d'en faire autant:
 Il ne tient pas à lui que forçant la victoire,
 Il ne marche à pas de géant

« Louis, Dauphin, fils de Louis XIV.



IX. LES SOURIS ET LE CHAT-HUANT.

*Il ne faut jamais dire aux gens ,
Ecoutez un bon mot , oyez (1) une merveille :*

Savez-vous si les écoutans

En feront une estime à la vôtre pareille ?

Voici pourtant un cas qui doit-être excepté ;
Je le maintiens prodige , et tel que d'une fable
Il a l'air et les traits , encor que véritable.
On abattit un pin pour son antiquité ;
Vieux palais d'un hibou , triste et sombre retraite
De l'oiseau qu'Atropos (2) prend pour son interprète.
Dans son tronc caverneux , et miné par le temps ,
Logeaient , entre autres habitans ,
Force souris sans pieds , toutes rondes de graisse.
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé ,
Et de son bec avait leur troupeau mutilé.
Cet oiseau raisonnait , il faut qu'on le confesse.
En son temps , aux souris le compagnon chassa :
Les premières qu'il prit du logis échappées ,
Pour y remédier , le drôle estropia

1 Entendez. *v.*

2 Une des pargues.

Tout ce qu'il prit ensuite , et leurs jambes coupées
Firent qu'il les mangeait à sa commodité ,

Aujourd'hui l'une et demain l'autre.

Tout manger à la fois , l'impossibilité
S'y trouvait , joint aussi le soin de sa santé.

Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre.

Elle allait jusqu'à leur porter

Vivres et grains pour subsister.

Puisqu'un cartésien (3) s'obstine

A traiter ce hibou de monstre et de machine !

Quel ressort lui pouvait donner

Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?

Si ce n'est pas là raisonner ,

La raison m'est chose inconnue.

Voyez que d'argumens il fit :

Quand ce peuple est pris il s'enfuit ;

Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.

Tout ! il est impossible ! Et pris pour le besoin

N'en dois-je point garder ? Donc il faut avoir soin

De le nourrir sans qu'il échappe.

Mais comment ? Otons-lui les pieds. Or , trouvez-moi

Chose par les humains à sa fin mieux conduite !

Quel autre art de penser Aristote et sa suite

Enseignent-ils par votre foi ?

3 Disciples de Descartes qui ne regardaient les bêtes
que comme des machines.

Ceci n'est pas une fable , et la chose , quoique merveilleuse et presque incroyable , est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci : mais ces exagérations sont permises à la poésie , surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

VIII. LA QUERELLE DES CHIENS ET DES CHATS, ET CELLE DES CHATS ET DES SOURIS.

La discorde a toujours régné dans l'univers ;
Notre monde en fournit mille exemple divers ;
Chez nous cette déesse a plus d'un tributaire.

Commençons par les élémens :

Vous serez étonnés de voir qu'à tous momens

Ils seront appointés contraire.

Outre ces quatre potentats ,

Combien d'êtres de tous états

Se font une guerre éternelle ?

Autrefois un logis plein de chiens et de chats ,

Par cent arrêts rendus en forme solennelle ,

Vit terminer tous les débats.

Le maître ayant réglé leurs emplois , leurs repas ,

Et menacé du fouet quiconque aurait querelle ,

Ces animaux vivaient entre eux comme cousins.

Cette union si douce , et presque fraternelle ,

Edifiait tous les voisins.

Enfin elle cessa. Quelque plat de potage ,

Quelque os , par préférence , à quelqu'un d'eux donné ,

Fit que l'autre parti s'en vint tout forcené

Représenter un tel outrage.

J'ai vu des chroniqueurs attribuer le cas

Au passe-droit qu'avait une chienne en gésine.

Quoiqu'il en soit , cet altercas

Mit en combustion la salle et la cuisine :

Chacun se déclara pour son chat , pour son chien.

On fit un réglemeut dont les chats se plainquirent

Et tout le quartier étourdirent ,

Leur avocat disait qu'il fallait bel et bien

Recourir aux arrêts. En vain ils les cherchèrent.

Dans un coin où d'abord leurs agens les cachèrent ;

Les souris enfin les mangèrent.

Autre procès nouveau. Le peuple souriquois

En pâtit ; maint vieux chat , fin , subtil et narquois ,

Et d'ailleurs en voulant à toute cette race ,

Les guetta , les prit , fit main-basse :

Le maître du logis ne s'en trouva que mieux.
 J'en reviens à mon dire. *On ne voit sous les cieux*
Nul animal, nul être, aucune créature,
Qui n'ait son opposé : c'est la loi de nature.
D'en chercher la raison, ce sont soins superflus;
Dieu fit bien ce qu'il fit, et je n'en sais pas plus:
Ce que je sais, c'est qu'aux grosses paroles
On en vient, sur un rien, plus des trois quarts du temps.
Humains, il vous faudrait encore à soixante ans
Renvoyer chez les barbacoles. (1)
 Maîtres d'école à longue barbe.

IX. LE LOUP ET LE RENARD.

D'où vient que personne en la vie (1)
N'est satisfait de son état ?
Tel voudrait bien être soldat,
A qui le soldat porte envie.
 Certain renard voulut, dit-on,
 Se faire loup. Hé ! qui peut dire
 Que pour le métier de mouton
 Jamais aucun loup ne soupire ?
 Ce qui m'étonne est qu'à huit ans
 Un prince (2) en fable ait mis la chose,
 Pendant que sous mes cheveux blancs
 Je fabrique, à force de temps,
 Des vers moins sensés que sa prose.
 Les traits dans sa fable semés
 Ne sont en l'œuvre du poète
 Ni tous ni si bien exprimés ;
 Sa louange en est plus complète.
 De la chanter sur la musette,
 C'est mon talent : mais je m'attends
 Que mon héros, dans peu de temps,
 Me fera prendre la trompette.
 Je ne suis pas un grand prophète,
 Cependant je lis dans les cieux

Légère imitation du commencement de la première
 satire d'Horace.

Monseigneur le duc de Bourgogne



Toute sa personne velue
 Représentait un ours, mais un ours mal léché :
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
 Portait sayon (1) de poil de chèvre,
 Et ceinture de jones marins.
 Cet homme ainsi bâti, fut député des villes
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles
 Où l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
 Le député vint donc, et fit cette harangue :
 Romains et vous sénat assis pour m'écouter.
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
 Veillent les immortels, conducteurs de ma langue,
 Que je ne dise rien qui doive être repris !
 Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits,
 Que tout mal et toute injustice :
 Faute d'y recourir on viole leurs lois.
 Témoins nous que punit la romaine avarice :
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice.²
 Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère :
 Et mettant en nos mains par un juste retour,

1 Vêtement grossier.

Les armes dont se sert sa vengeance sévère ,
Il ne vous fasse en sa colère ,
Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?

Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.

Qu'avez-vous appris aux Germains ?

Ils ont l'adresse et le courage :

S'ils avaient eu l'avidité ,

Comme vous et la violence ,

Peut-être en votre place ils auraient la puissance ,
Et sauraient en user sans inhumanité.

Celle que vos prêteurs (3) ont sur nous exercée ,
N'entre qu'à peine en la pensée.

La majesté de vos autels

Elle-même en est offensée ;

Car sachez que les immortels

Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples ,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur ,
De mépris d'eux et de leurs temples ;

D'avarice qui va jusques à la fureur.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :

La terre et le travail de l'homme

Font pour les assouvir des efforts superflus ,

Retirez-les : on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.

Nous quittons les cités , nous fuyons aux montagnes :

Nous laissons nos chères compagnes ,

Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux ,

Découragés de mettre au jour des malheureux ,

Et de peupler pour Rome , un pays qu'elle opprime.

Quant à nos enfans déjà nés ,

Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :

Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime,

Retirez-les ils ne nous apprendront

Que la mollesse et que le vice ;

3 Gouverneurs romains en Allemagne.

A M. LE DUC DE BOURGOGNE,

QUI AVAIT DEMANDÉ A M. DE LA FONTAINE UNE FABLE QUI
FUT NOMMÉE : LE CHAT ET LA SOURIS.

Pour plaire au jeune prince à qui la Renommée
Destine un temple en mes écrits ,
Comment composerai-je une fable nommée
Le chat et la souris ?

Dois-je représenter dans ces vers une belle
Qui douce en apparence , et toutefois cruelle ,
Va se jouant des cœurs que ses charmes ont pris
Comme le chat de la souris ?

Prendrai-je pour sujet les jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux ; et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux qu'on croit ses amis
Comme le chat fait la souris ?

Introduirai-je un roi qu'entre ses favoris
Elle respecte seul , roi qui fixe sa roue ,
Qui n'est point empêché d'un monde d'ennemis ,
Et qui des plus puissans , quand il lui plaît , se joue
Comme le chat de la souris ?

Mais insensiblement dans le tour que j'ai pris ,
Mon dessein se rencontre , et , si je ne m'abuse ,
Je pourrais tout gâter par de plus longs récits :
Le jeune prince alors se jouerait de ma muse
Comme le chat de la souris.

V. LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE SOURIS.

UNE jeune souris de peu d'expérience ,
Crut fléchir un vieux chat , implorant sa clémence ,
Et payant de raison le Rominagrobis :
Laissez-moi vivre ; une souris ,
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerai-je , à votre avis ,
L'hôte, l'hôtesse et tout leur monde ?

D'un grain de blé, je me nourris ;
Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre , attendez quelque temps ;
Réservez ce repas à messieurs vos enfans.

Ainsi parlait au chat la souris attrapée.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée :

Est-ce à moi que l'on tient de semblable discours ?

Tu gagnerais autant de parler à des sourds.

Chat, et vieux, pardonner ! cela n'arrive guères.

Selon ces lois , descends là-bas ;

Meurs, et va-t-en tout de ce pas

Haranguer les sœurs filandières.

Mes enfans trouveront assez d'autres repas.

Il tint parole. Et pour ma fable,

Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte et croit tout obtenir ;

La vieillesse est impitoyable.



VI. LE CERF MALADE.

En pays plein de cerfs, un cerf tomba malade ;
Incontinent maint camarade

Accourt à son grabat le voir, le secourir,
Le consoler du moins : multitude importune.

Eh ! messieurs , laissez-moi mourir :

Permettez qu'en forme commune

La Parque m'expédie , et finissez vos pleurs.
 Point du tout , les consolateurs
 De ce triste devoir tout au long s'acquittèrent ;
 Quand il plut à Dieu s'en allèrent ;
 Ce ne fut pas sans boire un coup ,
 C'est-à-dire , sans prendre un droit de pâturage.
 Tout se mit à bouter les bois du voisinage.
 La pitance du cerf en déchet de beaucoup ;
 Il ne trouva plus rien à frire :
 D'un mal il tomba dans un pire ,
 Et se vit réduit à la fin
 A jeûner et mourir de faim.
*Il en coûte à qui vous réclame ,
 Médecins du corps et de l'âme !
 O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier ,
 Tout le monde se fait payer.*



VII. LA CHAUVÉ-SOURIS, LE BUISSON ET LE CANARD.

Le buisson , le canard , et la chauve-souris ,
 Voyant tous trois qu'en leur pays
 Ils faisaient petite fortune,
 Vont trafiquer au loin , et font bourse commune.
 Ils avaient des comptoirs , des facteurs , des agents ;
 Non moins soigneux qu'intelligents ,

Des registres exacts de mise et de recette:

Tout allait bien , quand leur emplette ,
En passant par certains endroits
Remplis d'écueils et fort étroits ,
Et de trajet très-difficile ,

~~Alors~~ tout emballée au fond des magasins
Qui du tartare sont voisins.

Notre trio poussa maint regret inutile ;
Ou plutôt il n'en poussa point ;

Le plus petit marchand est savant sur ce point :

Pour sauver son crédit , il faut cacher sa perte.

Celle que , par malheur , nos gens avaient soufferte
Ne put se réparer ; le cas fut découvert.

Les voilà sans crédit , sans argent , sans ressource ,
Prêts à porter le bonnet vert. (1)
Aucun ne leur ouvrit sa bourse.

Et le sort principal , et les gros intérêts ;
Et les sergens et les procès ,
Et le créancier à la porte
Dès devant la pointe du jour ,

N'occupaient le trio qu'à chercher maint détour
Pour contenter cette cohorte.

Le buisson accrochait les passans à tous coups :
Messieurs , leur disait-il , de grâce , apprenez-nous
En quels lieux sont les marchandises
Que certains gouffres nous ont prises.

Le plongeon sous les eaux s'en allait les chercher.
L'oiseau chauve-souris n'osait plus approcher
Pendant le jour nulle demeure ,
Suivi de sergens à toute heure ,
En des trous il s'allait cacher.

*Je connais maint detteur , qui n'est ni souris-chauve ,
Ni buisson , ni canard , ni dans tel cas tombé ,
Mais simple grand seigneur , qui tous les jours se sauve
Par un escalier dérobé.*

1 Qu'autrefois les banqueroutiers étaient obligés de
porter,

Si vous , maître et fermier , à qui touche le fait ;
 Dormez sans avoir soin que la porte soit close ,
 Voulez que moi chien , qui n'ai rien à la chose ,
 Sans aucun intérêt je perde le repos ?

Ce chien parlait très-à-propos
 Son raisonnement pouvait être
 Fort bon dans la bouche d'un maître ;
 Mais n'étant que d'un simple chien ,
 On trouva qu'il ne valait rien :
 On vous sangla le pauvre drille :

*Toi donc , qui que tu sois , ô père de famille ;
 (Et je ne t'ai jamais envié cet honneur ,)
 T'attendre aux yeux d'autrui , quand tu dors , c'est er-
 Couche-toi le dernier , et vois fermer ta porte ; (reur ,
 Que si quelque affaire t'importe ,
 Ne la fais point par procureur.*

IV. LE SONGE D'UN HABITANT DU MOGOL.

Jadis certain Mogol (1) vit en songe un visir
 Aux champs Elysiens (2) possesseur d'un plaisir
 Aussi pur qu'infini tant en prix qu'en durée.
 Le même songeur vit en une autre contrée
 Un ermite entouré de feux ,
 Qui touchait de pitié même les malheureux.
 Le cas parut étrange et contre l'ordinaire :
 Minos (3) en ces deux morts semblait s'être mépris.
 Le dormeur s'éveilla , tant il en fut surpris.
 Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère ,
 Il se fit expliquer l'affaire.

L'interprète lui dit : Ne vous étonnez point :
 Votre songe a du sens ; et si j'ai sur ce point
 Acquis tant soit peu d'habitude,
 C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour ,
 Ce visir quelquefois cherchait la solitude ;
 Cet ermite au visir allait faire sa cour. (4)

1 Habitant d'un royaume d'Asie.

2 Séjour des âmes vertueuses.

3 Le grand juge des morts.

4 Quittait la solitude par ambition.

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,
 J'inspirerais ici l'amour de la retraite :
 Elle offre à ses amans des biens sans embarras,
 Biens purs, présent du ciel, qui naissent sous les pay-
 Solitude où je trouve une douceur secrète ;
 Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
 Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais
 Oh ! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles !
 Quand pourront les nœuf sœurs, loin des cours et des villes,
 M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux
 Les divers mouvemens inconnus à nos yeux,
 Les noms et les vertus de ces clartés errantes
 Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !
 Que si je ne suis né pour de si grands projets ;
 Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets ;
 Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !
 La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,
 Je ne dormirai point sous de riches lambris :
 Mais voit-on que la somme en perde de son prix ?
 En est-il moins profond et moins plein de délices ?
 Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
 Quand le moment viendra d'aller trouver les morts ;
 J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

V. LE LION, LE SINGE ET LES DEUX ANES.

Le lion pour bien gouverner,
 Voulant apprendre la morale,
 Se fit un beau jour, amener
 Le singe, maître ès-arts chez la gent animale.
 La première leçon que donna le régent,
 Fut celle-ci : Grand roi, pour régner sagement
 Il faut que tout prince préfère
 Le zèle de l'état à certain mouvement
 Qu'on appelle communément
 Amour-propre ; car c'est le père,
 C'est l'auteur de tous les défauts
 Que l'on remarque aux animaux.
 Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte ;
 Ce n'est pas chose si petite

Mettait quelque doublon toujours par la fenêtre ;
 Et rendait le compte imparfait.
 La chambre bien cadenassée
 Permettait de laisser l'argent sur le comptoir.
 Un beau jour don Bertrand se mit dans la pensée
 D'en faire un sacrifice au liquide manoir.

Quant à moi lorsque je compare
 Les plaisirs de ce singe à ceux de cet avare ,
 Je ne sais bonnement auquel donner le prix :
 Don Bertrand gagnerait près de certains esprits :
 Les raisons en seraient trop longues à déduire.
 Un jour donc l'animal , qui ne songeait qu'à nuire ,
 Détachait du monceau , tantôt quelque doublon ,

Un jacobus , un ducaton ,
 Et puis quelque noble à la rose ;
 Eprouvait son adresse et sa force à jeter
 Ces morceaux de métal qui se font souhaiter
 Par les humains sur toute chose.

S'il n'avait entendu son compteur à la fin
 Mettre la clef dans la serrure ,
 Les ducats auraient tous pris le même chemin
 Et couru la même aventure :
 Il les aurait tous fait voler jusqu'au dernier
 Dans le gouffre enrichi par maint et maint naufrage.
*Dieu veuille préserver maint et maint financier
 Qui n'en font pas meilleur usage !*

IV. LES DEUX CHÈVRES.

Dès que les chèvres ont brouté ,
 Certain esprit de liberté
 Leur fait chercher fortune : elle vont en voyage
 Vers les endroits du pâturage
 Les moins fréquentés des humains.
 Là , s'il est quelque lieu sans route et sans chemin ,
 Un rocher , quelque mont pendant en précipices ,
 C'est où ces dames vont promener leurs caprices :
 Rien ne peut arrêter cet animal grimpant.

Deux chèvres donc s'émancipant ,
 Toutes deux ayant patte blanche ,
 Quittèrent les bas prés , chacune de sa part ;



L'une vers l'autre allait pour quelque bon hasard.
Un ruisseau se rencontre , et pour pont une planche.
Deux belettes à peine auraient passé de front

Sur ce pont :

D'ailleurs l'onde rapide et le ruisseau profond
Devaient faire trembler de peur ces amazones.
Malgré tant de dangers , l'une de ces personnes
Pose un pied sur la planche , et l'autre en fait autant.
Je m'imagine voir , avec Louis-le-Grand ,

Philippe-Quatre qui s'avance
Dans l'île de la conférence.

Ainsi s'avançaient pas à pas ,
Nez à nez , nos aventurières ,
Qui , toutes deux étant fort fières ,

Vers le milieu du pont ne se voulurent pas
L'une à l'autre céder. Elles avaient la gloire
De compter dans leur race , à ce que dit l'histoire ,
L'une , certaine chèvre au mérite sans pair ,
Dont Polyphème fit présent à Galathée ;

Et l'autre , la chèvre Amalthée
Par qui fut nourri Jupiter.

Faute de reculer leur chute fut commune :

Toutes deux tombèrent dans l'eau.

*Cet accident n'est pas nouveau
Dans le chemin de la fortune.*

Et devra beaucoup au Destin
 S'il garde ce qu'il a , sans tenter de conquête.
 Le renard dit branlant la tête :
 Tels orphelins seigneurs , ne me font point pitié ,
 Il faut de celui-ci conserver l'amitié ,
 Ou s'efforcer de le détruire
 Avant que la griffe et la dent
 Lui soit crue , et qu'il soit en état de nous nuire.
 N'y perdez pas un seul moment.
 J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre :
 Ce sera le meilleur lion
 Pour ses amis qu'il soit sur terre :
 Tâchez donc d'en être , sinon
 Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
 Le sultan dormait lors , et dedans son domaine
 Chacun dormait aussi : bêtes , gens , tant qu'enfin
 Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin
 Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène
 De toutes parts , et le visir ,
 Consulté là-dessus , dit avec un soupir :
 Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède ,
 En vain nous appelons mille gens à notre aide ;
 Plus ils sent , plus il coûte , et je ne les tiens bons
 Qu'à manger leur part des moutons.
 Apaisez ce lion : seul il passe en puissance
 Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
 Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien ,
 Son courage , sa force , avec sa vigilance.
 Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton ;
 S'il n'en est pas content , jetez-en d'avantage :
 Jetez-y quelque bœuf : choisissez pour ce don ,
 Tout le plus gras du pâturage.
 Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
 Il en prit mal , et force états
 Voisins du sultan en pâtirent.
 Nul n'y gagna , tous y perdirent ,
 Quoi que fit ce monde ennemi ,
 Celui qu'ils craignaient fut le maître.
*Proposez-vous d'avoir le lion pour ami ,
 Si vous voulez le laisser croître.*

II. LES DIEUX VOULANT INSTRUIRE UN FILS DE JUPITER.

POUR MGR. LE DUC DU MAINE. (1)

JUPITER eut un fils , qui se sentant du lieu
Dont il tirait son origine ,
Avait l'âme toute divine.

L'enfance n'aime rien ; celle du jeune dieu
Faisait sa principale affaire
Des doux soins d'aimer et de plaire.
En lui l'amour et la raison

Dévançèrent le temps , dont les ailes légères
N'amènent que trop tôt , hélas ! chaque saison.
Flore aux regards rians , aux charmantes manières ,
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien ,
Ce que la passion peut inspirer d'adresse ,
Sentimens délicats et remplis de tendresse ,
Pleurs, soupirs , tout en fut : bref, il n'oubliarien.
Le fils de Jupiter devait par sa naissance ,
Avoir un autre esprit , et d'autres dons des cieux ,
Que les enfans des autres dieux :

Il semblait qu'il n'agit que par réminiscence ,
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant ,
Tant il le fit parfaitement.

Jupiter cependant voulut le faire instruire.

Il assembla les dieux , et dit : J'ai su conduire

Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers

Mais il est des emplois divers

Qu'aux nouveaux dieux je distribue.

Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :

C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.

Afin de mériter le rang des immortels ,

Il faut qu'il sache tout. Le maître du tonnerre

Eut à peine achevé , que chacun applaudit.

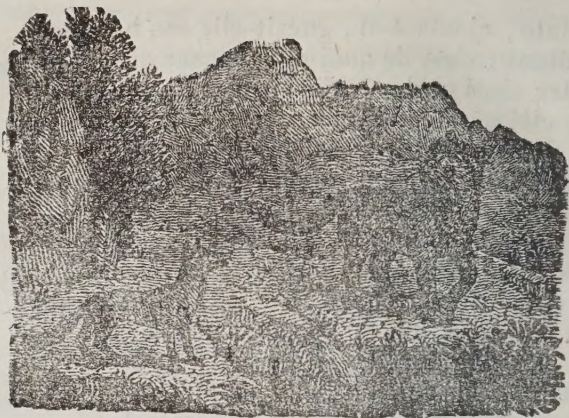
Pour savoir tout , l'enfant n'avait que trop d'esprit.

Je veux , dit le dieu de la guerre ,

Lui montrer moi-même cet art

■ Fils légitime de Louis XIV.

La plainte , ajouta-t-il , guérit-elle son homme ?
 Travaillons : c'est de quoi nous mener jusqu'à Rome
 Un pâtre ainsi parler ? Ainsi parler ? croit-on
 Que le ciel n'a donné qu'aux têtes couronnées
 De l'esprit et de la raison ,
 Et que de tout berger , comme de tout mouton ,
 Les connaissances soient bornées ?
 L'avis de celui-ci fut d'abord trouvé bon
 Par les trois échoués au bord de l'Amérique.
 L'un , c'était le marchand , s'avait l'arithmétique.
 A tant par mois , dit-il , j'en donnerai leçon.
 J'enseignerai la politique ,
 Reprit le fils de roi. Le noble poursuivit :
 Moi je sais le blason , j'en veux tenir école.
 Comme si , devers l'Inde on eût eu dans l'esprit
 La sotte vanité de ce jargon frivole !
 Le pâtre dit : Amis , vous parlez bien , mais quoi !
 Le mois a trente jours ; jusqu'à cette échéance
 Jeûnerons-nous , par votre foi ?
 Vous me donnez une espérance
 Belle , mais éloignée , et cependant j'ai faim.
 Qui pourvoira de nous au dîner de demain ?
 Ou plutôt sur quelle assurance
 Fondez-vous , dites-moi , le souper d'aujourd'hui !
 Avant tout autre c'est celui
 Dont il s'agit. Votre science
 Est courte là-dessus , ma main y suppléera.
 A ces mots le pâtre s'en va
 Dans un bois ! il y fit des fagots , dont la vente ,
 Pendant cette journée et pendant la suivante ,
 Empêcha qu'un long jeûne à la fin ne fit tant
 Qu'ils allassent là-bas exercer leur talent.
 Je Conclue de cette aventure
Qu'il ne faut pas tant d'art pour conserver nos jours.
 Et , grâce aux dons de la nature ,
La main est le plus sûr et le plus prompt secours.



LIVRE ONZIÈME.



FABLE 1.

LE LION.

SULTAN léopard autrefois
 Eut, ce dit-on, par mainte aubaine ;
 Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
 Force moutons parmi la plaine.
 Il naquit un lion dans la forêt prochaine.
 Après les complimens et d'une et d'autre part,
 Comme entre grands ils se pratique
 Le sultan fit venir son visir le renard,
 Vieux routier et bon politique.
 Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin ;
 Son père est mort, que peut-il faire ?
 Plains plutôt le pauvre orphelin.
 Il a chez lui plus d'une affaire,

Aimerais-je moins le carnage.

Pour un mot quelquefois vous vous étranglez tous ;

Ne vous êtes-vous pas l'un à l'autre des loups !

Tout bien considéré , je te soutiens en somme

Que , scélérat pour scélérat ,

Il vaut mieux être un loup qu'un homme ;

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse fit à tous une même semonce :

Chacun d'eux fit même réponse ,

Autant le grand que le petit.

La liberté , les bois , suivre leur appétit ,

C'était leurs délices suprêmes ;

Tous renonçaient au lot des belles actions.

Ils croyaient s'affranchir : suivant leurs passions :

Ils étaient esclaves d'eux-mêmes.

Prince , j'aurais voulu vous choisir un sujet

Où je pusse mêler le plaisant à l'utile :

C'était sans doute un beau projet ,

Si ce choix eût été facile.

Les compagnons d'Ulysse enfin se sont offert ,

Ils ont force pareils en ce bas univers ,

Gens à qui j'impose pour peine

Votre censure et votre haine.

II. LE CHAT ET LES DEUX MOINEAUX.

A M. LE DUC DE BOURGOGNE.

Un chat contemporain d'un fort jeune moineau ,

Fut logé près de lui dès l'âge du berceau ;

La cage et le panier avaient même pénates.

Le chat était souvent agacé par l'oiseau :

L'un s'exerçait du bec , l'autre jouait des pattes :

Ce dernier toutefois épargnait son ami ,

Ne le corrigeant qu'à demi :

Il se fut fait un grand scrupule

D'armer de pointe sa fêrule.

Le passereau , moins circonspect ,

Lui donnait force coups de bec.

En sage et discrète personne ,

Maître chat excusait ces jeux :

Entre amis il ne faut jamais qu'on s'abandonne
 Aux traits d'un courroux sérieux.
 Comme ils se connaissaient tous deux dès leur bas âge,
 Une longue habitude en paix les maintenait ;
 Jamais en vrai combat le jeu ne se tournait :

Quand un moineau du voisinage
 S'en vint le visiter , et se fit compagnon
 Du pétulant Pierrot et du sage Raton.
 Entre les deux oiseaux il arriva querelle ;
 Et Raton de prendre parti :
 Cet inconnu , dit-il , nous la vient donner belle ,
 D'insulter ainsi notre ami !

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !
 Non , de part tous les chats ! Entrant lors au combat ,
 Il croque l'étranger. Vraiment , dit maître chat ,
 Les moineaux ont un goût exquis et délicat !
 Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.
 Quelle morale puis-je inférer de ce fait ?
 Sans cela , toute fable est un œuvre imparfaite ;
 J'en crois voir quelque trait ; mais leur ombre m'amuse.
 Prince , vous les aurez incontinent trouvés ;
 Ce sont des jeux pour vous , et non point pour ma muse ;
 Elle et ses sœurs n'ont point l'esprit que vous avez.

III. LE THÉSAURISEUR ET LE SINGE

Un homme accumulait. On sait que cette erreur
 Va souvent jusqu'à la fureur ,
 Celui ci ne songeait que ducats et pistoles.
 Quand ces biens sont oisifs ; je tiens qu'ils sont frivoles.
 Pour sûreté de son trésor ,
 Notre avare habitait un lieu dont Amphitrite
 Défendait aux voleurs de toutes parts l'abord.
 Là , d'une volupté selon moi fort petite ,
 Et selon lui fort grande , il entassait toujours ;
 Il passait les nuits et les jours
 A compter , calculer , supputer sans relâche ,
 Calculant , supputant , comptant comme à la tâche ;
 Car il trouvait toujours du mécompte à son fait.
 Un gros singe plus sage , à mon sens que son maître ;

Dans la carrière de la gloire.

Quelque Dieu le retient : c'est notre souverain,
Lui qu'un mois a rendu maître et vainqueur du Rhin.
Cette rapidité fut alors nécessaire :

Peut-être elle serait aujourd'hui téméraire .

Je m'en tais : aussi bien les Ris et les Amours

Ne sont pas soupçonnés d'aimer les longs discours.

De ces sortes de dieux votre cour se compose ;

Ils ne vous quittent point. Ce n'est pas qu'après tout

D'autres divinités n'y tiennent le haut bout :

Le sens et la raison y règlent toute chose.

Consultez ces derniers sur un fait où les Grecs ,

Imprudens et peu circonspects ,

S'abandonnèrent à des charmes ,

Qui métamorphosaient en bête les humains.

Les compagnons d'Ulysse , après dix ans d'alarmes ,

Erraient au gré du vent , de leur sort incertains ,

Ils abordèrent le rivage

Où la fille du dieu du jour ,

Circé , tenait alors sa cour.

Elle leur fit prendre un breuvage

Délicieux , mais plein d'un funeste poison.

D'abord ils perdent la raison ;

Quelques momens après , leurs corps et leurs visages

Prennent l'air et les traits d'animaux différens :

Les voilà devenus ours , lions , éléphans ;

Les uns sous une masse énorme ,

Les autres sous une autre forme ;

Il s'en vit de petits : EXEMPLUM UT TALPA.

Le seul Ulysse en échappa ;

Il sut se défier de la liqueur traîtresse.

Comme il joignait à la sagesse ,

La mine d'un héros et le doux entretien ,

Il fit tant que l'enchanteresse

Prit un autre poison peu différend du sien.

Une déesse dit tout ce qu'elle a dans l'âme :

Celle-ci déclara sa flamme.

Ulysse était trop fin pour ne pas profiter

D'une pareille conjoncture :

Il obtint qu'on rendrait à ses Grecs leur figure.

Mais la voudront-ils bien, dit la nymphe, accepter ?
Allez le proposer de ce pas à la troupe.

Ulysse y court, et dit : L'empoisonneuse coupe
A son remède encore ; et je viens vous l'offrir :
Chers amis, voulez-vous hommes redevenir ;

On vous rend déjà la parole.

Le lion dit, pensant rugir :

Je n'ai pas la tête si folle :

Moi renoncer aux dons que je viens d'acquérir !

J'ai griffe et dents ! et met en pièce qui m'attaque ,

Je suis roi, deviendrai-je un citoyen d'Ithaque ?

Tu me rendras peut-être encor simple soldat :

Je ne veux point changer d'état.

Ulysse du lien court à l'ours : Eh ! mon frère ,

Comme te voilà fait ! je t'ai vu si joli !

Ah ! vraiment nous y voici ,

Reprit l'ours à sa manière,

Comme me voilà fait ! comme doit être un ours :

Qui t'a dit qu'une forme est plus belle qu'une autre ?

Est-ce à la tienne à juger de la nôtre ?

Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.

Te déplais-je ! va-t en ; suis ta route et me laisse :

Je vis libre , content , sans nul soin qui me presse ,

Et te dis tout net et tout plat :

Je ne veux point changer d'état.

Le prince grec au loup va proposer l'affaire ;

Il lui dit , au hasard d'un semblable refus :

Camarade je suis confus

Qu'une jeune et belle bergère

Conte aux échos les appétits gloutons

Qui t'on fait manger ses moutons.

Autrefois on t'eût vu sauver sa bergerie :

Tu menais une honnête vie.

Quitte ces bois , et redevient,

Au lieu de loup homme de bien.

En est-il ? dit le loup ; pour moi je n'en vois guère.

Tu t'en viens me traiter de bête carnassière ;

Toi qui parles , qu'es-tu ? N'auriez-vous point , sans moi ,

Mangé ces animaux que plaint tout le village ?

Si j'étais homme , par ta foi ,

Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.

C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.

N'a-t-on point de présent à faire ,
Peint de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.

Je finis : punissez de mort

Une plainte un peu trop sincère.

A ces mots il se couche : et chacun étonné
Admire le grand cœur , le bons sens , l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.

On le créa patrice , et ce fut la vengeance
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit

D'autres prêteurs ; et par écrit

Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme ,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.

On ne sut pas long-temps à Rome
Cette éloquence entretenir.

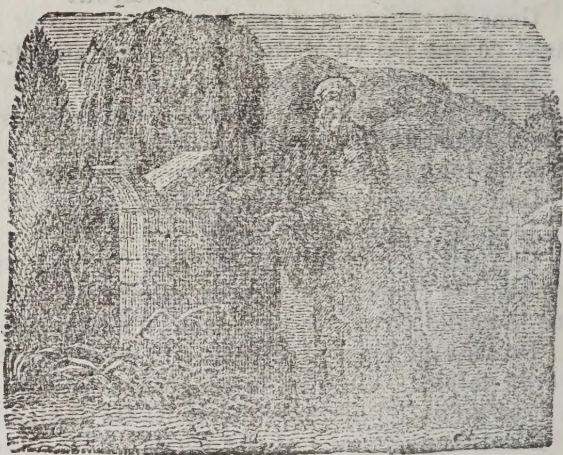
VIII. LE VIEILLARD ET LES TROIS JEUNES HOMMES.

Un octogénaire plantait ,
Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge !
Disaient trois jouvenceaux , enfans du voisinage :
Assurément il radotait.

Car au nom des dieux , je vous prie ,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;
Quittez le long espoir et les vastes pensées ,
Tout cela ne convient qu'à nous.

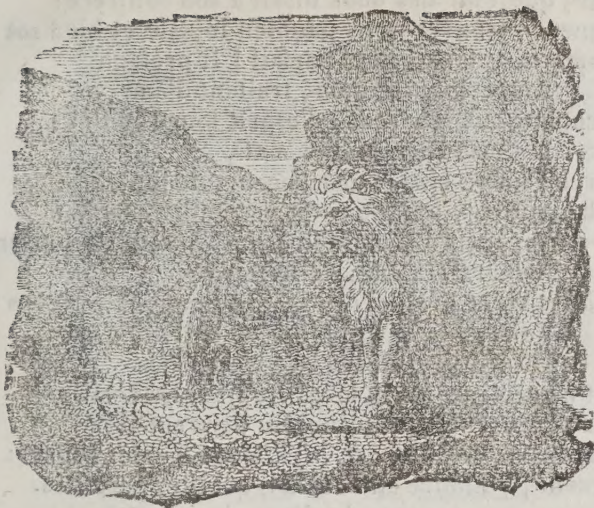
Il ne convient pas à vous-mêmes ,
Repartit le vieillard. *Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des parques blâmes
De vos jours et des miens se joue également.*



Nos termes sont pareils par leur courte durée.
 Qui de nous des clartés de la voûte azurée
 Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
 Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
 Mes arrières-neveux me devront cet ombrage.

Hé bien ! défendez-vous au sage
 De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui ;
 J'en puis jouir demain , et quelques jours encore ,
 Je puis enfin compter l'aurore ,
 Plus d'une fois sur vos tombeaux.

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
 Se noya dans le port , allant à l'Amérique :
 L'autre afin de monter aux grandes dignités ,
 Dans les emplois de Mars servant la république ,
 Par un coup imprévu vit ses jours emportés ,
 Le troisième tomba d'un arbre
 Que lui-même il voulut enter ,
 Et pleurés du vieillard , il grava sur leur marbre
 Ce que je viens de raconter.



Qu'on en vienne à bout en un jour :

C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.

Par-là votre personne auguste

N'admettra jamais rien en soi

De ridicule ni d'injuste.

Donne-moi , répartit le roi ,

Des exemples de l'un et de l'autre.

Toute espèce , dit le docteur ,

Et je commence par la nôtre :

Toute profession s'estime dans son cœur ,

Traite les autres d'ignorantes ;

Les qualifie impertinentes :

Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.

L'amour-propre , au rebours , fait qu'au degré suprême

On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen

De s'élever aussi soi-même.

De tout ce que dessus j'argumente très-bien

Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,

Cabale , et certain art de se faire valoir ,

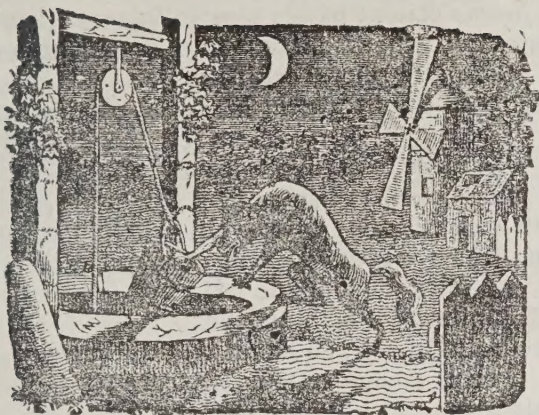
Mieux su des ignorans que des gens de savoir.

L'autre jour , suivant à la trace

Deux ânes qui , prenant tour à tour l'encensoir ,

Se louaient tour à tour , comme c'est la manière ,

J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
 Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
 L'homme, cet animal si parfait ! Il profane
 Notre auguste nom, traitant d'âne
 Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
 Il abuse encore d'un mot,
 Et traite notre rire et nos discours de braire.
 Les humains sont plaisans de prétendre exceller
 Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler ;
 A leurs orateurs de se taire ;
 Voilà les vrais braillards ; mais laissons-là ces gens :
 Vous m'entendez, je vous entends ;
 Il suffit, et quant aux merveilles
 Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
 Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
 Vous surpassez Lambert. (1) L'autre baudet repart :
 Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
 Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,
 S'en allèrent dans les cités
 L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyait faire,
 En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
 Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.
*J'en connais beaucoup aujourd'hui,
 Non parmi les baudets, mais parmi les puissances ;
 Que le ciel voulut mettre en de plus hauts degrés.
 Qui changeraient entre eux les simples excellences ;
 S'ils osaient, en des majestés.*
 J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose
 Que votre majesté gardera le secret.
 Elle aurait souhaité d'apprendre quelque trait
 Qui lui fit voir, eutre autre chose,
 L'amour-propre donnant du ridicule aux gens :
 L'injuste aura son tour : il y faut plus de temps.
 Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire
 S'il traita l'autre point : car il est délicat :
 Et notre maître ès-art, qui n'était pas un fat,
 Regardait ce lion comme un terrible sire.
 A Excellent musicien français.



VI. LE LOUP ET LE RENARD.

MAIS d'où vient qu'au renard Esope accorde un point,
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?

J'en cherche la raison, et ne la trouve point.

Quand le loup a besoin de défendre sa vie,

Ou d'attraper celle d'autrui,

N'en sait-il pas autant que lui ?

Je crois qu'il en sait plus, et j'oserais peut-être

Avec quelque raison contredire mon maître.

Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet

A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut

La lune au fond d'un puits, l'orbiculaire image (1)

Lui parut un ample fromage,

Deux sceaux alternativement

Puisaient le liquide élément :

Notre renard pressé par une faim canine,

S'accommode en celui qu'au haut de la machine

L'autre sceau tenait suspendu.

Voilà l'animal descendu,

Tiré d'erreur, mais fort en peine ;

Et voyant sa perte prochaine ;

Car comment remonter, si quelque autre affamé,

De la même image charmé,

Et succédant à sa misère,

A La forme ronde de la lune dans l'eau :

Par le même chemin ne le tirait d'affaire.

Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits :
Le temps qui toujours marche , avait pendant deux nuit
Echancré selon l'ordinaire ,

De l'astre au front d'argent la face circulaire.

Sire renard était désespéré.

Compère loup , le gosier altéré ,

Passé par-là : l'autre dit : Camarade ,

Je veux vous régaler , voyez-vous cet objet ?

C'est un fromage exquis. Le dieu Faune (2) l'a fait :

La vache lo donna le lait.

Jupiter, s'il était malade ,

Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.

J'en ai mangé cette échancrure ;

Le reste vous sera suffisante pâture.

Descendez dans un sceau que j'ai là mis exprès.

Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire ,

Le loup fut un sot de le croire :

Il descend , et son poids , emportant l'autre part ,

Reguinde en haut maître renard.

Ne nous en moquons point : nous nous laissons séduire ,

Sur aussi peu de fondement ,

Et chacun croit fort aisément

Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

2 Dieu des troupeaux.

VII. LE PAYSAN DU DANUBE.

Il ne faut point juger les gens sur l'apparence ;

Le conseil en est bon , mais il n'est pas nouveau.

Jadis l'erreur du souriceau

Me servit à prouver le discours que j'avance :

J'ai pour le fonder à présent ,

Le bon Socrate , Esope , et certain paysan

Des rives du Danube , homme dont Marc-Aurèle (1)

Nous fait un portrait fort fidèle.

On connaît les premiers : quant à l'autre , voici

Le personnage en raccourci.

Son menton nourrissait une barbe touffue :

1 Empereur romain du second siècle.

Par qui maints héros ont eu part

Aux honneurs de l'Olympe et grossi cet empire.

Je serai son maître de lyre ,

Dit le blond et docte Apollon.

Et moi reprit Hercule à la peau de lion ,

Son maître à surmonter les vices ,

A dompter les transports , monstres empoisonneurs ;

Comme hydres renaissant sans cesse dans les cœurs ;

Ennemi des molles délices ,

Il apprendra de moi les sentiers peu battus

Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus.

Quand ce vint au dieu de Cythère ,

Il dit qu'il lui montrerait tout.

L'ameur avait raison. De quoi ne vient à bout

L'esprit joint au desir de plaire ?



III. LE FERMIER , LE CHIEN ET LE RENARD.

Le loup et le renard sont d'étranges voisins :

Je ne bâtirai point autour de leur demeure.

Ce dernier guettait à toute heure

Les poules d'un fermier , et quoique des plus fins ,

Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.

D'une part l'appétit , de l'autre le danger ,

N'étaient pas au compère un embarras léger

Ilé quoi , dit-il , cette canaille

Se moque impunément ~~de moi~~

Je vais , je viens , je me travaille ,
 J'imagine cent tours : le rustre , en paix chez soi ,
 Vous fait argent de tout , convertit en monnaie
 Ses chapons , sa poulaille ; il en a même au croc :
 Et moi , maître passé , quand j'attrape un vieux coq ;
 Je suis au comble de la joie !

Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé
 Au métier de renard ? Je jure les puissances
 De l'Olympe et du Styx , il en sera parlé.

Roulant en son cœur ces vengeances ;
 Il choisit une nuit libérale en pavots :
 Chacun était plongé dans un profond repos ;
 Le maître du logis , les valets , le chien même ;
 Poules , poulets , chapons , tout dormait. Le fermier ,
 Laissant ouvert le poulailler ,
 Commit une sottise extrême.

Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté ,
 Le dépeuple , remplit de meurtre la cité.

Les marques de sa cruauté
 Parurent avec l'aube : on vit un étalage
 De corps sanglans et de carnage.
 Peu s'en fallut que le soleil
 Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide :

Tel , et d'un spectacle pareil ,
 Apollon irrité contre le fier Atride
 Joncha son camp de morts : on vit presque détruit
 L'ost des Grecs , et ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encor autour de sa tente
 Ajax , à l'âme impatiente ,
 De moutons et de boucs fit un vaste débris
 Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse
 Et les auteurs de l'injustice
 Par qui l'autre emporta le prix.

Le renard , autre Ajax aux volailles funeste ,
 Emporte ce qu'il peut , laisse étendu le reste.
 Le maître ne trouva de recours qu'à crier
 Contre ses gens , son chien : c'est l'ordinaire usage.
 Ah ! maudit animal , qui n'est bon qu'à noyer ,
 Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ! —
 Que ne l'évitiez-vous ? c'eût été plus tôt fait ;

S'évanouissent : je revois les lapins ,
 Plus gais qu'auparavant , revenir sous mes mains.
Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?

*Dispersés par quelque orage ,
 A peine ils touchent le port ,
 Qu'ils vont hasarder encor
 Même vent , même naufrage ;
 Vrais lapins on les revoit
 Sous les mains de la fortune.*

Joignons à cet exemple une chose commune.
 Quand des chiens étrangers passent par quelque étroit
 Qui n'est pas de leur détroit ,
 Je laisse à penser quelle fête !
 Les chiens du lieu , n'ayant en tête
 Qu'un intérêt de gueule , à cris , à coups de dents ,
 Vous accompagnent ces passans
 Jusqu'aux confins du territoire.

*Un intérêt de bien , de grandeur et de gloire ,
 Aux gouverneurs d'état , à certains courtisans ,
 A gens de tous métiers , en fait tout autant faire.*

*On nous voit tous , pour l'ordinaire ,
 Pillier le survenant , nous jeter sur sa peau.
 La coquette et l'auteur sont de ce caractère :*

Malheur à l'écrivain nouveau !

*Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau :
 C'est le droit du jeu , c'est l'affaire.*

Cent exemples pourraient appuyer mon discours :

Mais les ouvrages les plus courts
 Sont toujours les meilleurs. En cela j'ai pour guide
 Tous les maîtres de l'art , et tiens qu'il faut laisser
 Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser.

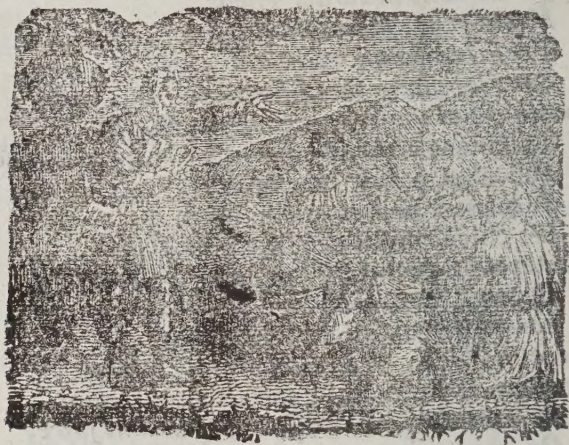
Ainsi ce discours doit cesser.

Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide ,
 Et dont la modestie égale la grandeur ,
 Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur

La louange la plus permise ,
 La plus juste et la mieux acquise ;

Vous enfin , dont à peine ai-je encor obtenu
 Que votre nom reçut ici quelques hommages ,
 Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages ,

Comme un nom qui , des ans et des peupies connu ,
 Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
 Qu'aucun climat de l'univers ,
 Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
 Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.



XVI. LE MARCHAND, LE GENTILHOMME , LE PATRE, ET LE FILS DE ROI.

QUATRE chercheurs de nouveaux mondes ,
 Presque nus , échappés à la fureur des ondes ,
 Un trafiquant , un noble , un pâtre , un fils de roi ,
 Réduits au sort de Bélisaire ,
 Demandaient aux passans de quoi
 Pouvoir soulager leur misère.
 De raconter quel sort les avaient rassemblés
 Quoique sous divers points tous quatre ils fussent nés ,
 C'est un récit de longue haleine.
 Ils s'assirent enfin au bord d'une fontaine :
 Là , le conseil se tint entre les pauvres gens.
 Le prince s'étendit sur le malheur des grands.
 Le pâtre fut d'avis qu'éloignant la pensée
 De leur aventure passée,
 Chacun fit de son mieux , et s'appliquât au soin
 De pourvoir au commun besoin.

Entraîner l'univers. Venons à notre fable.

Mère écrevisse un jour à sa fille disait :

Comme tu vas , bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?

Et comme vous allez vous-même ? dit la fille :

Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?

Veut-on que j'aille droit quand on y va tortu ?

Elle avait raison ; la vertu

De tout exemple domestique

Est universelle , et s'applique

En bien , en mal , en tout , fait des sages , des sots ,

Beaucoup plus de ceux-ci. Quant à tourner le dos

À son but , j'y reviens ; la méthode en est bonne

Surtout au métier de Bellone (1) :

Mais il faut le faire à propos.

1 Déesse de la guerre.

XI. L'AIGLE ET LA PIE.

L'AIGLE , reine des airs , avec Margot la pie ,

Différentes d'humeur , de langage et d'espri

Et d'habit ,

Traversaient un bout de prairie.

Le hasard les assemble en un coin détourné.

L'agace eut peur : mais l'aigle , ayant fort bien diné ;

La rassure , et lui dit : Allons de compagnie ;

Si le maître des dieux assez souvent s'ennuit ,

Lui qui gouverne l'univers ,

J'en puis bien faire autant , moi qu'on sait qui le ser

Entretenez-moi donc , et sans cérémonie.

Caquet-bon-bec , de jaser au plus dru ,

Sur ceci , sur cela , sur tout. L'homme d'Horace ;

Disant le bien , le mal , à travers champs n'eût su ;

Ce qu'en fait de babil y savait notre agace.

Elle offre d'avertir de tout ce qui se passe ,

Sautant , allant de place en place ,

Bon espion , Dieu sait. Son offre ayant déplu ,

L'aigle lui dit tout en colère :

Ne quittez point votre séjour ,

Caquet-bon-bec , ma mie : adieu , je n'ai que faire

D'une balillarde à ma cour :

C'est un fort méchant caractère.

Margot ne demandait pas mieux.

*Ce n'est pas ce qu'on croit , que d'entrer chez les dieux ,
Cet honneur a souvent de mortelles angoisses.*

Pediseurs , espions , gens à l'air gracieux ,

Au cœur tout différent , s'y rendent odieux :

Quoique , ainsi que la pie , il faille dans ces lieux

Porter habit de deux paroisses.

XII. LE ROI, LE MILAN ET LE CHASSEUR.

A S. A. S. M. LE PRINCE DE CONTI.

Comme les dieux sont bons , ils veulent que les rois

Le soient aussi : c'est l'indulgence

Qui fait le plus beau de leurs droits ,

Non les douceurs de la vengeance.

Prince , c'est votre avis. On sait que le courroux

S'éteint en votre cœur sitôt qu'on l'y voit naître.

Achille , qui du sien ne put se rendre maître ,

Fut par-là moins héros que vous.

Ce titre n'appartient qu'à ceux d'entre les hommes

Qui , comme en l'âge d'or , font cent biens ici-bas.

Peu de grands sont nés tels en cet âge où nous sommes :

L'univers leur sait gré du mal qu'ils ne font pas.

Loin que vous suiviez ces exemples ,

Mille actes généreux vous promettent des temples.

Apollon , citoyen de ces augustes lieux ,

Prétend y célébrer votre nom sur sa lyre.

Je sais qu'on vous attend dans le palais des dieux ;

Un siècle de séjour doit ici vous suffire.

Hymen veut séjourner tout un siècle chez vous.

Puissent ses plaisirs les plus doux

Vous composer des destinées

Par ce temps à peines bornées !

A la princesse et vous n'en méritez pas moins :

J'en prends ses charmes pour témoins.

Pour témoins j'en prends les merveilles

Par qui le ciel , pour vous , prodigue en ses présents ,

De qualités qui n'ont qu'en vous seul leurs pareilles ,

Voulut orner vos jeunes ans.

Bourbon de son esprit ses grâces assaisonne
 Le ciel joignit en sa personne
 Ce qui sait se faire estimer
 A ce qui sait se faire aimer.

Il ne m'appartient pas d'étaler votre joie :
 Je me tais donc et vais rimer
 Ce que fit un oiseau de proie.

Un milan de son nid antique possesseur,
 Etant pris vif par un chasseur,
 D'en faire au prince un don cet homme se propose :
 La rareté du fait donnait prix à la chose.

L'oiseau, par le chasseur humblement présenté,
 Si ce conte n'est pas apocryphe,
 Va tout droit imprimer sa griffe
 Sur le nez de sa majesté. —

Quoi ! sur le nez du roi ! — Du roi même en personne. —

Il n'avait donc alors ni sceptre ni couronne ?

Quand il en aurait eu ç'aurait été tout un :

Le nez royal fut pris comme un nez du commun,

Dire des courtisans les clameurs et la peine

Serait se consumer en efforts impuissans.

Le roi n'éclata point : les cris sont indéceus

A la majesté souveraine.

L'oiseau garda son poste : on ne put seulement

Hâter son départ d'un moment.

Son maître le rappelle, et crie, et se tourmente,

Lui présente le beurre et le poing, mais en vain.

On crut que jusqu'au lendemain

Le maudit animal à la serre insolente

Nicherait là malgré le bruit,

Et sur le nez sacré voudrait passer la nuit.

Tâcher de l'en tirer irritait son caprice.

Il quitte enfin le roi, qui dit : Laissez aller

Cet milan et celui qui m'a cru régaler.

Ils se sont acquittés tous deux de leur office,

L'un en milan ; et l'autre en citoyen des bois :

Pour moi, qui sais comment doivent agir les rois,

Je les affranchis du supplice.

Et la cour d'admirer. Les courtisans ravis

Elèvent de tels faits par eux si mal suivis

Bien peu, même des rois, prendraient un tel modèle,

Et le veneur l'échappa belle :

Coupables seulement, tant lui que l'animal,

D'ignorer le danger d'approcher trop du maître ;

Ils n'avaient appris à connaître

Que les hôtes des bois, était ce un si grand mal ?

Pilpay fait près du Gange arriver l'aventure.

Là, nulle humaine créature

Ne touche aux animaux pour leur sang épancher :

Le roi même ferait scrupule d'y toucher.

Savons-nous, disent-ils, si cet oiseau de proie

N'était point au siège de Troie ?

Peut-être y tint il lieu d'un prince ou d'un héros

Des plus huppés et des plus hauts :

Ce qu'il fut autrefois il pourra l'être encore.

Nous croyons d'après Pythagore,

Qu'avec les animaux de forme nous changeons ;

Tantôt milans, tantôt pigeons,

Tantôt humains, puis volatiles

Ayant dans les airs leurs familles.

Comme l'en conte en deux façons

L'accident du chasseur ; voici l'autre manière :

Un certain fauconnier ayant pris, ce dit-on,

A la chasse un milan, (ce qui n'arrive guère),

En voulut au roi faire un don,

Comme de chose singulière :

Ce cas n'arrive pas quelquefois en cent ans ;

C'est le *NOX PLUS ULTRA* de la fauconnerie.

Le chasseur perce donc un gros de courtisans,

Plein de zèle, échauffé, s'il le fut de sa vie.

Par ce parangon des présens

Il croyait sa fortune faite ;

Quand l'animal porte-sonnette,

Sauvage encore et tout grossier,

Avec ses ongles tout d'acier ;

Prend le nez du chasseur, happe le pauvre sire.

Lui de crier, chacun de rire,

Monarque et courtisans. Qui n'eût ri ? Quant à moi,

Je n'en eusse quitté ma part pour un empire.

Qu'un pape rie, en bonne foi,

Je ne l'ose assurer ; mais je tiendrais un roi
 Bien malheureux s'il n'osait rire
 C'est le plaisir des dieux. Malgré son noir souci,
 Jupiter et le peuple immortel rit aussi :
 Il en fit des éclats , à ce que dit l'histoire ,
 Quand Vulcain , clopinant, lui vint donner à boire.
 Que le peuple immortel se montrât sage ou non ,
 J'ai changé mon sujet avec juste raison
 Car puisqu'il s'agit de morale ,
 Que nous eût du chasseur l'aventure fatale
 Enseigné de nouveau ? *L'on a vu de tout temps*
Plus de sots fauconniers que de rois indulgens.

XIII. LE RENARD , LES MOUCHES ET LE HÉRISSON.

Aux traces de son sang , un vieux hôte des bois ,
 Renard fin , subtil et matois ,
 Blessé par des chasseurs , et tombé dans la fange ,
 Autrefois attira ce parasite ailé ,
 Que nous avons mouche appelé.
 Il accusait les dieux et trouvait fort étrange
 Que le Sort à tel point le voulut affliger ,
 Et le fit aux mouches manger.
 Quoi ! se jeter sur moi , sur moi , le plus habile
 De tous les hôtes des forêts !
 Depuis quand les renards sont-ils un si bon mets ?
 Et que me sert ma queue ? est-ce un poids inutile ?
 Va , le ciel te confonde , animal importun !
 Que ne vis-tu sur le commun ?
 Un hérisson du voisinage ,
 Dans mes vers nouveau personnage
 Voulut le délivrer de l'importunité
 Du peuple plein d'avidité :
 Je les vais de mes dards enfiler par centaines ,
 Veisin renard , dit-il , et terminer tes peines.
 Garde-t'en bien , dit l'autre ; ami , ne le fais pas :
 Laisse-les , je te prie , achever leur repas
 Ces animaux sont seuls ; une troupe nouvelle

Voudrait fondre sur moi ; plus âpre et plus cruelle.
 Nous ne trouvons que trop de mangeurs ici-bas :
 Ceux-ci sont courtisans , ceux-là sont magistrats ;
 Aristote appliquait cet apologue aux hommes.

Les exemples en sont communs ,
 Surtout au pays où nous sommes.
 Plus telles gens sont pleins , moins ils sont importuns.



XIV. L'AMOUR ET LA FOLIE.

Tout est mystère dans l'Amour ,
 Ses flèches , son carquois , son flambeau , son enfance .
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
 Que d'épuiser cette science.
 Je ne prétends donc point tout expliquer ici
 Mon but est seulement de dire , à ma manière ,
 Comment l'avengle que voici ,
 (C'est un dieu) , comment , dis-je , il perdit la lumière ;
 Quelle suite eut ce mal , qui peut-être est un bien
 N'en fais juge un amant , et ne décide rien.
 La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble
 Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
 Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
 Là-dessus le conseil des dieux :
 L'autre n'eut pas la patience ;
 Elle lui donne un coup si furieux

Qu'il en perd la clarté des cieux.

Vénus en demande vengeance.

Femme et mère , il suffit pour juger de ses cris :

Les dieux en furent étourdis ,

Et Jupiter et Némésis ,

Et les jugés d'enfer , enfin toutes la bande.

Elle représenta l'énormité du cas ;

Son fils sans un bâton ne pouvait faire un pas ;

Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :

Le dommage devait être aussi réparé.

Quand on eut bien considéré

L'intérêt du public , celui de la partie ,

Le résultat enfin de la suprême cour

Fut de condamner la Folie

A servir de guide à l'Amour.

XV. LE CORBEAU , LA GAZELLE , LA TORTUE ET LE RAT.

A MIRABANÉ DE LA SABLIERE.

Je vous gardais un temple dans mes vers :

Il n'eût fini qu'avecque l'univers.

Déjà ma main en fondait la durée

Sur ce bel art qu'ont les dieux inventé ,

Et sur le nom de la divinité

Que dans ce temple on aurait adorée.

Sur le portail j'aurais ces mots écrits :

PALAIS SACRÉ DE LA Déesse IRIS :

Non celle-là qu'a Junon à ses gages ;

Car Junon même et le maître des dieux

Serviraient l'autre , et seraient glorieux

Du seul honneur de porter ses messages.

L'apothéose à la voûte eût paru :

Là , tout l'Olympe en pompe eût été vu

Plaçant Iris sous un dais de lumière.

Les murs auraient amplement contenu

Toute sa vie : agréable matière ,

Mais peu féconde en ces événemens

Qui des états font les renversemens.

Au fond du temple eût été son image
 Avec ses traits , son souris , ses appas ,
 Son art de plaire et de n'y penser pas ,
 Ses agrémens à qui tout rend hommage.
 J'aurais fait voir à ses pieds des mortels ,
 Et des héros , des demi-dieux encore ;
 Même des dieux : ce que le monde adore
 Vient quelquefois parfumer ses autels :
 J'eusse en ses yeux fait briller de son âme
 Tous les trésors , quoiqu'imparfaitement :
 Car ce cœur vif et tendre infiniment
 Pour ses amis , et non point autrement ;
 Car cet esprit , qui , né du firmament ,
 A beauté d'homme avec grâce de femme ,
 Ne se peut pas , comme on veut exprimer.
 O vous , Iris , qui savez tout charmer ,
 Qui savez plaire en un degré suprême ,
 Vous que l'on aime à l'égal de soi-même
 (Ceci soit dit sans nul soupçon d'amour ,
 Car c'est un mot banni de votre cour ,
 Laissons-le donc) , agréez que ma muse
 Achève un jour cette ébauche confuse.
 J'en ai placé l'idée et le projet ,
 Pour plus de grâce , au-devant d'un sujet
 Où l'amitié donne de telles marques ,
 Et d'un tel prix , que leur simple récit
 Peu quelque temps amuser votre esprit.
 Non que ceci se passe entre monarques ,
 Ce que chez vous nous voyons estimer ,
 N'est pas un roi qui ne sait point aimer ,
 C'est un mortel qui sait mettre sa vie
 Pour son ami. J'en vois peu de si bons.
 Quatre animaux , vivant de compagnie.
 Vont aux humains en donner des leçons
 La gazelle , le rat , le corbeau , la tortue ,
 Vivaient ensemble unis : douce société.
 Le choix d'une demeure aux humains inconnue
 Assurait leur félicité
 Mais quoi ! l'homme découvre enfin toutes retraites.
 Soyez au milieu des déserts

Au fond des eaux , au haut des air ;
 Vous n'éviterez point ses embûches secrètes.
 La gazelle s'allait ébattre innocemment ,
 Quand un chien , maudit instrument
 Du plaisir barbare des hommes ,
 Vint sur l'herbe éventer les traces de ses pas.
 Elle fuit. Et le rat , à l'heure du repas ,
 Dit aux amis restans : D'où vient que nous ne sommes
 Aujourd'hui que trois conviés ?
 La gazelle déjà nous a-t-elle oubliés ?
 A ces paroles , la tortue
 S'écrie , et dit : Ah ! si j'étais
 Comme un corbeau d'ailes pourvue ,
 Tout de ce pas je m'en irais
 Apprendre au moins qu'elle contrée
 Quel accident tient arrêtée
 Notre compagne au pied léger :
 Car , à l'égard du cœur , il en faut mieux juger.
 Le corbeau part à tire d'aile :
 Il aperçoit de loin l'imprudente gazelle
 Prise au piège et se tourmentant.
 Il retourne avertir les autres à l'instant.
 Car , de lui demander quand , pourquoi , ni comment
 Ce malheur est tombé sur elle ,
 Et perdre en vains discours cet utile moment ,
 Comme eût fait un maître d'école ,
 Il avait trop de jugement.
 Le corbeau donc vole et revole.
 Sur son rapport les trois amis
 Tiennent conseil. Deux sont d'avis
 De se transporter sans remise
 Aux lieux où la gazelle est prise.
 L'autre , dit le corbeau , gardera le logis :
 Avec son marcher lent , quand arriverait-elle
 Après la mort de la gazelle.
 Ces mots à peine dits , ils s'en vont secourir
 Leur chère et fidèle compagne
 Pauvre chevrette de montagne.
 La tortue y voulut courir :
 La voila comme eux en campagne ,

Maudissant ses pieds courts avec juste raison ,
 Et la nécessité de porter sa maison :
 Ronge-maille (le rat eut à non droit ce nom)
 Coupe les nœuds du laes : on peut penser la joie.
 Le chasseur vient et dit : Qui m'a ravi ma proie ?
 Ronge-maille , à ces mots , se retire en un tron ,
 Le corbeau sur un marbre , en un bois la gazelle :

Et le chasseur à demi-fou ,

De n'en avoir nulle nouvelle ,

Aperçoit la tortue , et retient son courroux :

D'où vient , dit-il , que je m'effraie ?

Je veux qu'à mon souper celle-ci me défraie

Il la mit dans son sac. Elle eût payé pour tous ,

Si le corbeau n'en eût averti la chevrette ,

Celle-ci quittant sa retraite ,

Contrefait la boiteuse et vient se présenter.

L'homme de suivre , et de jeter

Tout ce qui lui pesait : si bien que Ronge-maille

Autour des nœuds du sac tant opère et travaille

Qu'il délivre encor l'autre sœur

Sur qui s'était fondé le souper du chasseur.

Pilpay conte qu'ainsi la chose s'est passée.

Pour peu que je voulusse invoquer Apollon ,

J'en ferais , pour vous plaire , un ouvrage aussi long

Que l'Illiade ou l'Odyssée.

Ronge-maille ferait le principal héros ,

Quoiqu'à vrai dire ici chacun soit nécessaire.

Porte-maison l'infante y tient de tels propos ,

Que monsieur du corbeau va faire

Office d'espion , et puis de messenger.

La gazelle a d'ailleurs l'adresse d'engager

Le chasseur à donner du temps à Ronge-maille.

Ainsi chacun en son endroit

S'entremet , agit et travaille.

A qui donner le prix ? Au cœur si l'on m'en croit

Que n'ose et que ne peut l'amitié violente !

Cet autre sentiment que l'on appelle amour

Mérite moins d'honneur : cependant chaque jour

Je le célèbre et je le chante.

Hélas ! il n'en rend pas mon âme plus contente ?

Vous protégez sa sœur , il suffit : et mes vers
 Vont s'engager pour elle à des tons tout divers.
 Mon maître était l'Amour ; j'en vais servir un autre ;
 Et porter par tout l'univers
 Sa gloire aussi bien que la vôtre.



XVI. LA FORÊT ET LE BUCHERON.

Un bûcheron venait de rompre ou d'égarer
 Le bois dont il avait emmanché sa cognée :
 Cette perte ne pût sitôt se réparer
 Que la forêt n'en fût quelque temps épargnée ,
 L'homme la prie humblement
 De lui laisser tout doucement
 Emporter une unique branche
 Afin de faire un autre manche :
 Il irait employer ailleurs son gagne-pain ;
 Il laisserait debout maint chêne et maint sapin
 Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes.
 L'innocente forêt lui fournit d'autres armes.
 Elle en eut du regret ; il emmanche son fer :
 Le misérable ne s'en sert
 Qu'à dépouiller sa bienfaitrice
 De ses principaux ornemens.
 Elle gémit à tous momens :
 Son propre don fait son supplice.
*Voilà le train du monde et de ses sectateurs.
 On s'y sert du bienfait contre les bienfaiteurs.*

*Je suis las d'en parler. Mais que de doux ombrages
Soient exposés à ces outrages ;
Qui ne se plaindrait là-dessus ?
Hélas ! j'ai beau crier et me rendre incommode ,
L'ingratitude et les abus
N'en seront pas moins à la mode.*

XVII. LE RENARD , LE LOUP ET LE CHEVAL.

UN renard , jeune encor , quoique des plus madrés ,
Vit le premier cheval qu'il eût vu de sa vie ;
Il dit à certain loup , franc novice : Accourez
Un animal pait dans nos prés ,
Beau , grand : j'en ai la vue encor toute ravie.
Est-il plus fort que nous ? dit le loup en riant :
Fais-moi son portrait je te prie.
Si j'étais quelque peintre ou quelque étudiant ,
Répartit le renard , j'avancerais la joie
Que vous aurez en le voyant.
Mais venez : que sait-on ? peut-être est-ce une proie
Que la fortune nous envoie.
Ils vont ; et le cheval , qu'à l'herbe on avait mis ,
Assez peu curieux de semblables amis ,
Fut presque sur le point d'enfiler la venelle.
Seigneur , dit le renard , vos humbles serviteurs
Apprendraient volontiers comment on vous appelle.
Le cheval , qui n'était dépourvu de cervelle ,
Leur dit : Lisez mon nom , vous le pouvez messieurs ;
Mon cordonnier l'a mis autour de ma semelle.
Le renard s'excusa sur son peu de savoir :
Mes parens , reprit-il , ne m'ont point fait instruire ;
Ils sont pauvres , et n'ont qu'un trou pour tout avoir :
Ceux du loup , gros messieurs , l'ont fait apprendre à lire.
Le loup par le discours flatté ,
S'approcha. Mais sa vanité
Lui conta quatre dents : le cheval lui desserre
Un coup ; et haut le pied. Voilà mon loup par terre ;
Mal empoint sanglant et gâté.
Frère , dit le renard , ceci nous justifie

Ce que m'ont dit des gens d'esprit ;
 Cet animal vous a sur la machoire écrit :
Que de tout inconnu le sage se méfie.

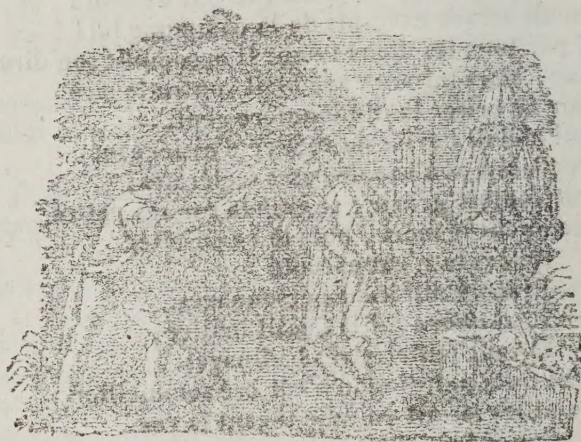
XVIII. LE RENARD ET LES POULETS D'INDE.

CONTRE les assauts d'un renard
 Un arbre à des dindons servait de citadelle.
 Ce perfide ayant fait tout le tour du rempart ;
 Et vu chacun en sentinelle ,
 S'écria : quoi ces gens se moqueront de moi !
 Eux seuls seront exempts de la commune loi !
 Non , par tous les dieux ! non. Il accomplit son dire.
 La lune , alors luisant , semblait contre le sire
 Vouloir favoriser la dindonnière gent.
 Lui qui n'était novice au métier d'assiégeant
 Eut recours à son sac de ruses scélérates ,
 Feignit vouloir gravir , se guinda sur ses pattes
 Puis contrefit le mort , puis le ressuscité.
 Arlequin n'eût exécuté
 Tant de différens personnages.
 Il élevait sa queue , il la faisait briller ,
 Et cent mille autres badinages.
 Pendant quoi nul dindon n'eût osé sommeiller.
 L'ennemi les lassait en leur tenant la vue
 Sur même objet toujours tendue.
 Les pauvres gens étant à la longue éblouis ,
 Toujours il en tombait queiqu'un ; autant de pris ,
 Autant de mis à part : près de moitié succombe.
 Le compagnon les porte en son garde-manger.
*Le trop d'attention qu'on a pour le danger
 Fait le plus souvent qu'on y tombe.*

XIX. LE SINGE.

IL est un singe dans Paris
 A qui l'on avait donné femme :
 Singe en effet d'aucuns maris ,

Il la battait. La pauvre dame
 En a tant soupiré, qu'enfin elle n'est plus.
 Leur fils se plaint d'étrange sorte,
 Il éclate en cris superflus :
 Le père en rit, sa femme est morte
 Il a déjà d'autres amours,
 Que l'on croit qu'il battra toujours ;
 Il bante la taverne, et souvent il s'enivre.
*N'attendez rien de bon d'un peuple imitateur,
 Qu'il soit singe ou qu'il fasse un livre ;
 La pire espèce c'est l'auteur.*



XX. LE PHILOSOPHE SCYTHE.

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,
 Se proposant de suivre une plus douce vie,
 Voyagea chez les Grecs, et vit en certains lieux
 Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,
 Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,
 Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.
 Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.
 Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,
 De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,
 Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,

Corrigeant partout la nature,
 Excessive à payer ses soins avec usure.
 Le Scythe alors lui demanda
 Pourquoi cette ruine : était-il d'homme sage
 De mutiler ainsi ces pauvres habitans ?
 Quittez-moi cette serpe, instrument de dommage.
 Laissez agir la faux du temps ;
 Ils iront assez tôt border le noir rivage.
 J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant
 Le reste en profite d'autant.
 Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,
 Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure,
 Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis,
 Un universel abattis.
 Il ôte de chez lui les branches les plus belles ;
 Il tronque son verger contre toute raison,
 Sans observer temps ni saison,
 Lunes ni vieilles ni nouvelles :
 tout languit et tout meurt.

Ce Scythe exprime bien

Un indiscret stoïcien :

Celui-ci retranche de l'âme

Désirs et passions, le bon et le mauvais,

Jusqu'aux plus innocens souhaits.

Contre de telles gens, quant à moi, je réclame :

Ils ôtent à nos cœurs le principal ressort ;

Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

XX. L'ÉLÉPHANT ET LE SINGE DE JUPITER.

Autrefois l'éléphant et le rhinocéros,
 En dispute du pas et des droits de l'empire,
 Voulurent terminer la querelle en champ clos.
 Le jour en était pris, quand quelqu'un vint leur dire
 Que le singe de Jupiter,
 Portant un caducée, avait paru dans l'air.
 Le singe avait nom Gille, à ce que dit l'histoire.
 Aussitôt l'éléphant de croire
 Qu'en qualité d'ambassadeur
 Il venait trouver sa grandeur.

Tout fier de ce sujet de gloire,
Il attend maître Gille, et le trouve un peu lent
A lui présenter sa créance.

Maître Gille, enfin, en passant
Va saluer son excellence.

L'autre était préparé sur la légation ;

Mais pas un mot. L'attention
Qu'il croyait que les dieux eussent à sa querelle
N'agitait pas encor chez eux cette nouvelle.

Qu'importe à ceux du firmament

Qu'on soit mouche, ou bien éléphant ?

Il se vit donc réduit à commencer lui-même.

Mon cousin Jupiter, dit-il, verra dans peu
Un assez beau combat, de son trône suprême :

Toute sa cour verra beau jeu.

Quel combat ? dit le singe avec un front sévère

L'éléphant répartit : Quoi ! vous ne savez pas
Que le rhinocéros me dispute le pas ;

Qu'Éléphantine a guerre avecque Rhinocère ?

Vous connaissez ces lieux, ils ont quelque renom.

Vraiment je suis ravi d'en apprendre le nom,
Repartit maître Gille, on ne s'entretient guère
De semblables sujets dans nos vastes lambris.

L'éléphant, honteux et surpris,

Lui dit : Eh ! parmi nous que venez-vous donc faire ?—

Partager un brin d'herbe entre quelques fourmis.

Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,

On n'en dit rien encor dans les conseils des dieux :

Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

XXII. UN FOU ET UN SAGE.

CERTAIN fou poursuivait à coups de pierre un sage.

Le sage se retourne, et lui dit : Mon ami,

C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.

Tu fatigues assez pour gagner davantage ;

Toute peine, dit-on, est digne de loyer :

Vois cet homme qui passe, il a de quoi payer :

Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.

Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire

Même insulte à l'autre bourgeois.
 On ne le paya pas en argent cette fois.
 Maint estafier accourt : on vous happe notre homme,
 On vous l'échine , on vous l'assomme.
*Auprès des rois il est de pareils fous ;
 A vos dépends ils font rire le maître :
 Pour réprimer leur babil , irez-vous
 Les maltraiter ? Vous n'êtes pas peut-être
 Assez puissant. Il faut les engager
 A s'adresser à qui peut se venger.*

XXIII. LE RENARD ANGLAIS.

A MADAME HARVEY.

Le bon cœur est chez vous compagnon du bon sens,
 Avec cent qualités trop longues à déduire,
 Une noblesse d'âme , un talent pour conduire,
 Et les affaires et les gens,
 Une humeur franche et libre , et le don d'être amie
 Malgré Jupiter même et le temps orageux.
 Tout cela méritait un éloge pompeux :
 Il en eût été moins selon votre génie ;
 La pompe vous déplaît, l'éloge vous ennuie
 J'ai donc fait celui-ci court et simple. Je veux
 Y coudre encore un mot ou deux
 En faveur de votre patrie ;
 Vous l'aimez. Les Anglais pensent profondément ;
 Leur esprit , en cela , suit leur tempérament :
 Creusant dans les sujets , et forts d'expérience :
 Ils étendent partout l'empire des sciences.
 Je ne dis point ceci pour vous faire ma cour .
 Vos gens , à pénétrer , l'emportent sur les autres :
 Même les chiens de leur séjour
 Ont meilleur nez que n'ont les nôtres.
 Vos renards sont plus fins : je m'en vais le prouver
 Par un d'eux qui , pour se sauver ,
 Mit en usage un stratagème
 Non encor pratiqué , des mieux imaginés.
 Le scélérat , réduit en un péril extrême ,
 Et presque mis à bout par ces chiens au bon nez ,

Passa près d'un patibulaire :

Là, des animaux ravissans,
Blaircaux, renards, hiboux, race incline à mal faire
Pour l'exemple pendus, instruisaient les passans.
Leur confrère aux abois, entre ces morts s'arrange.
Je crois voir Annibal, qui pressé des Romains,
Met leur chef en défaut, ou leur donne le change,
Et sait en vieux renard s'échapper de leurs mains.

Les clefs de menues, parvenues
A l'endroit où pour mort le traître se pendit,
Remplirent l'air de cris : leur maître les rompit,
Bien que de leur abois ils perçassent les nues.
Il ne put soupçonner ce tour assez plaisant.
Quelque terrier, dit-il, a sauvé mon galant :
Mes chiens n'appellent point au-delà des colonnes,

Où sont tant d'honnêtes personnes
Il y viendra le drôle ! Il y vint à son dam

Voilà maint basset clabaudant ;
Voilà notre renard au charnier se guindant.
Maître pendu croyait qu'il en irait de même
Que le jour qu'il tendit de semblables pannesaux ;
Mais le pauvre, ce coup, y laissa ses housseaux :
Tant il est vrai qu'il faut changer de stratagème.
Le chasseur pour trouver sa propre sûreté,
N'aurait pas cependant un tel tour inventé ;
Non point par peu d'esprit : est-il quelqu'un qui nie
Que tout Anglais n'en ait bonne provision ?

Mais le peu d'amour pour la vie

Leur nuit en mainte occasion.

Je reviens à vous, non pour dire

D'autres traits sur votre sujet ;

Tout long éloge est un projet

Peu favorable pour ma lyre :

Peu de nos chants, peu de nos vers,

Par un encens flatteur amusent l'univers,

Et se font écouter des nations étrangères.

Votre prince vous dit un jour

Qu'il aimait mieux un trait d'amour

Que quatre pages de louanges.

Agréez seulement le don que je vous fais

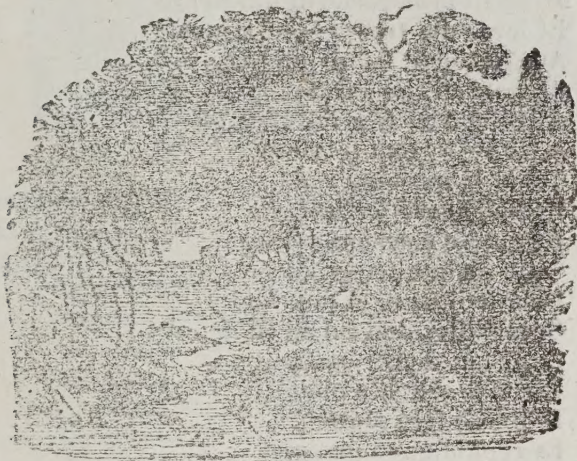
Des derniers efforts de ma muse :
C'est peu de chose : elle est confuse
De ces ouvrages imparfaits.

Cependant ne pourriez-vous faire
Que le même hommage pût plaire

A celle qui remplit vos climats d'habitans
Tirés de l'île de Cythère ?

Vous voyez par-là que j'entends

Mazarin , des Amours déesse tutélaire.



XXIV. LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

LES filles du limon tiraient du roi des astres
Assistance et protection :

Guerre, ni pauvreté, ni semblables désastres,
Ne pouvaient approcher de cette nation ;
Elle faisait valoir en cent lieux son empire.

Les reines des étangs, grenouilles, veux-je dire ,
(Car que coûte-t-il d'appeler
Les choses par noms honorables ?)

Contre leur bienfaiteur osèrent cabaler ,
Et devinrent insupportables.

L'imprudence, l'orgueil et l'oubli des bienfaits ,
Enfans de la bonne fortune ,

Firent bientôt crier cette troupe importune :

FABLES

On ne pouvait dormir en paix.
 Si l'on eût cru leur murmure ,
 Elles auraient par leurs cris ,
 Sculevé grands et petits
 Contre l'œil de la nature.
 soleil à leur dire allait tout consumer ;
 Il fallait promptement s'armer
 Et lever des troupes puissantes.
 Aussitôt qu'il faisait un pas ,
 Ambassades coassantes
 Allaient dans tous les états :
 A les ouïr , tout le monde ,
 Toute la machine ronde
 Roulaient sur les intérêts
 De quatre méchans marais.
 Cette plainte téméraire
 Dure toujours : et pourtant
 Grenouilles doivent se taire
 Et ne murmurer pas tant
 Car si le soleil se pique ,
 Il le leur fera sentir ,
 La république aquatique
 Pourrait bien s'en repentir.

XXV. L'HYMÉNÉE ET L'AMOUR.

A LL. AA. SS. MADEMOISELLE DE BOURBON , ET M. LE
 PRINCE DE CONTI.

HYMÉNÉE et l'Amour vont conclure un traité
 Qui doit les rendre amis pendant longues années :
 Bourbon , jeune divinité ,
 Conti , jeune héros , joignent leur destinées ,
 Condé l'avait , dit-on , en mourant souhaité ,
 Ce guerrier , qui transmet à son fils en partage
 Son esprit , son grand cœur , avec un héritage
 Dont la grandeur non plus n'est pas à mépriser ,
 Contemple avec plaisir de la voûte éthérée
 Que ce nœud s'accomplit : que le prince l'agrée ;
 Que Louis aux Condé ne peut rien refuser.



Hyménée est vêtu de ses plus beaux atours :
 Tout rit autour de lui , tout éclate de joie.
 Il descend de l'Olympe , environné d'Amours

Dont Conti doit être la proie;
 Vénus à Bourbon les envoie.
 Ils avaient l'air moins attrayant
 Le jour qu'elle sortit de l'onde ,
 Et rendit surpris notre monde
 De voir un peuple si brillant.
 Le cœur des muses se prépare :
 On attend de leurs nourrissons
 Ce qu'un talent exquis et rare
 Fait estimer dans nos chansons.
 Apollon y joindra ses sons :
 Lui-même il apporte sa lyre.
 Déjà l'amante du Zéphyre
 Et la déesse du matin,
 Des dons que le printemps étale ,
 Commencent à parer la salle
 Où se doit faire le festin

Vous pour qui les dieux ont des soins si pressans .
 Bourbon , aux charmes tout-puissans ,
 Ainsi qu'à l'âme toute belle ,
 Conti par qui sont effacés
 Les héros des siècles passés ;

Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle
 Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
 Les grâces et l'esprit, seuls soutiens de l'amour.

Dans la carrière aux époux assignée,
 Prince et princesse, on trouve deux chemins !
 L'un de tiédeur, commun chez les humains ;
 La passion à l'autre fut donnée.

N'en sortez point, c'est un état bien doux,
 Mais peu durable en notre âme inquiète :
 L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite ;
 L'amant alors se comporte en époux.

Ne saurait-on établir le contraire,
 Et renverser cette maudite loi ?
 Prince et princesse, entreprenez l'affaire :
 Nul n'osera prendre exemple sur moi.

De ce conseil faites expérience,
 Soyez amans fidèles et constans :
 S'il faut changer, donnez-vous patience,
 Et ne soyez époux qu'à soixante ans.

Vous ne changerez point. Ecoutez Calliope :
 Elle a pour votre hymen dressé cet horoscope :

Pratiquer tous les agrémens
 Qui des époux font des amans ;
 Employer sa grâce ordinaire,
 C'est ce que Conti saura faire.
 Rendre Conti le plus heureux
 Qui soit dans l'empire amoureux,
 Trouver cent moyens de lui plaire,
 C'est ce que Bourbon saura faire.
 Apollon m'apprit l'autre jour
 Qu'il naîtrait d'eux un jeune Amour
 Plus beau que l'enfant de Cythère,
 En un mot semblable à son père.
 Former cet enfant sur les traits
 Des modèles les plus parfaits,
 C'est ce que Bourbon saura faire :
 Mais de nous priver d'un tel bien,
 C'est à quoi Bourbon n'entend rien.

XXVI. LA LIGUE DES RATS.

UNE souris craignait un chat
 Qui dès long-temps la guettait au passage,
 Que faire en cet état ? Elle, prudente et sage,
 Consulte son voisin : c'était un maître rat ;
 Dont la rateuse seigneurie
 S'était logée en bonne hôtellerie,
 Et qui cent fois s'était vanté, dit-on,
 De ne craindre ni chat ni chatte,
 Ni coup de dent ni coup de patte.
 Dame souris, lui dit le fanfaron,
 Ma foi ! quoique je fasse,
 Seul je ne puis enasser le chat qui vous menace.
 Mais assemblons tous les rats dalentour
 Je lui pourrais jouer un mauvais tour.
 La souris fait une humble révérence ;
 Et le rat court en diligence
 A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
 Où maints rats assemblés,
 Faisaient aux frais de l'hôte une entée et bombance.
 Il arrive les sens troublés.
 Et tous les pommens se sont liés.
 Qu'avez-vous donc ? lui dit un de ces rats : parlez.
 En deux mots, répond-il, ce qui fut mon voyage,
 C'est qu'il faut promptement se courir la souris ;
 Car Rominagobis
 Fait en tous lieux un étrange carnage.
 Ce chat le plus diable des chats,
 S'il manque de souris, voudra manger des rats.
 Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.
 Chacun dit : Il est vrai. Sus ! sus ! courons aux armes !
 N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
 Chacun se met en équipage ;
 Chacun met dans son sac un morceau de fromage ;
 Chacun promet enfin de risquer le paquet.
 Ils allaient tous comme à la fête,
 L'esprit content, le cœur joyeux.
 Cependant le chat, plus fin qu'eux,
 Tenant déjà la souris par la queue,

Ils s'avancèrent à grands pas
 Pour secourir leur bonne amie,
 Mais le chat qui n'en démord pas,
 Aronde et marche au-devant de la troupe ennemie.
 A ce bruit, nos très-prudens rats,
 Craignant mauvaise destinée,
 Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas
 Une retraite fortunée.
 Chaque rat rentre dans son trou;
 Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

XXVII. DAPHNIS ET ALCIMADURE.

Imitation de Théocrite.

A MADAME DE LA MÉSANGÈRE.

AIMABLE fille d'une mère
 A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
 Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
 Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
 Je ne puis qu'en cette préface
 Je ne partage entre elle et vous
 Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse;
 Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
 Je vous dirai donc... Mais tout dire
 Ce serait trop; il faut choisir,
 Ménageant ma voix et ma lyre;
 Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
 Je louerai seulement un cœur plein de tendresse;
 Ces nobles sentimens, ces grâces, cet esprit:
 Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,
 Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
 Gardez d'environner ces roses
 De trop d'épines, si jamais
 L'amour vous dit les mêmes choses:
 Il les dit mieux que je ne fais,
 Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
 A ses conseils. Vous l'allez voir.
 Jadis une jeune merveille
 Méprisait de ce dieu le souverain pouvoir,

On l'appelait Alcimadure :

Fier et farouche objet , toujours courant aux bois ,
Toujours sautant aux prés , dansant sur la verdure
Et ne connaissant d'autres lois

Que son caprice ; au reste , égalant les plus belles ;
Et surpassant les plus cruelles ;

N'ayant trait qui ne plût , pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs !

Le jeune et beau Daphnis , berger de noble race ,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grâce ,
Ni le moindre regard , le moindre mot enfin ;

Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.

Las de continuer une poursuite vaine

Il ne songea plus qu'à mourir.

Le désespoir le fit courir

A la porte de l'inhumaine.

Hélas ! ce fut au vent qu'il raconta sa peine ;

On ne daigna lui faire ouvrir

Cette maison fatale , où , parmi ses compagnes ,

L'ingrate , pour le jour de sa nativité ,

Joignait aux fleurs de sa beauté

Les trésors des jardins et des vertes campagnes.

J'espérais , cria -t-il , expirer à vos yeux ;

Mais je vous suis trop odieux ,

Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste

Vous me refusiez même un plaisir si funeste.

Mon père , après ma mort , et je l'en ai charge ,

Doit mettre à vos pieds l'héritage

Que votre cœur a négligé.

Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage ,

Tous mes troupeaux avec mon chien :

Et que du reste de mon bien

Mes compagnons fondent un temple

Où votre image se contemple ,

Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.

J'aurai près de ce temple un simple monument :

On gravera sur la bordure :

« D'aphnis mourut d'amour : Passant arrête-toi ;

Pleure , et dit : Celui-ci succomba sous la loi

De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots par la Parque il se sentit atteint :
 Il aurait poursuivi , la douleur le prévint.
 Son ingrate sortit triomphante et parée.
 On voulut , mais en vain , l'arrêter un moment
 Pour donner quelques pleurs au sort de son amant.
 Elle insulta toujours au fils de Cythérée ,
 Menant dès ce soir même , au mépris de ses lois ,
 Ses compagnes danser antoar de sa statue.
 Le dieu tomba sur elle , et l'accabla du poids

Une voix sortit de la nue ,
 Echo redit ces mots dans les airs épanchus :
 « Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »
 Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
 Frémit et s'étonna la voyant accourir.
 Tout l'Erèbe entendit cette belle homicide
 S'excuser au berger , qui ne daigna l'ouïr ,
 Non plus qu'Ajax Ulysse , et Didon son perfide.



XXVIII. LE JUGE ARBITRE , L'HOSPITALIER ET LE SOLITAIRE.

TROIS saints , également jaloux de leur salut ,
 Portés d'un même esprit , tendaient à même but.
 Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
 Tous chemins vont à Rome ; ainsi nos concurrens

Crurent pouvoir choisir des sentiers différens.
 L'un touché des soucis, des langueurs, des traverses,
 Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
 S'offrit de les juger sans récompense aucune,
 Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.

Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
 Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
 La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
 Le conciliateur crut qu'il viendrait à bout
 De guérir cette folle et détestable envie.

Le second de nos saints choisit les hôpitaux.

Je le loue, et le soin de soulager les maux
 Est une charité que je préfère aux autres.

Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
 Donnaient de l'exercice au pauvre hospitalier,
 Chagrins, impatiens, et se plaignant sans cesse :
 « Il a pour tels et tels un soin particulier,

« Ce sont ses amis : il nous laisse. »

Ces plaintes n'étaient rien au prix de l'embarras
 Où se trouva réduit l'appointeur de débats.

Aucun n'était content : la sentence arbitrale

A nul des deux ne convenait :

Jamais le juge ne tenait

A leur gré la balance égale.

De semblables discours rebutaient l'appointeur !

Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.

Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure ;

Affligés, et contraints de quitter ces emplois,

Vont confier leur peine au silence des bois.

Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,

Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,

Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil,

Qui, mieux que vous, sait vos besoins ?

Apprendre à se connaître est le premier des soins

Qu'impose à tous mortels la majesté suprême.

Vous êtes-vous connu dans le monde habité ?

L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité ;

Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.

Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?

Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?

La vase est un épais nuage
 Qu'aux effets du cristal nous venions d'opposer.—
 Mes frères , dit le saint , laissez-la reposer ,
 Vous verrez alors votre image.
 Pour vous mieux contempler , demeurez au desert.—
 Ainsi parla le solitaire.

Il fut cru : l'on suivit ce conseil salulaire.
*Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
 Puisqu'on plaide et qu'on meurt , et qu'on devient ma-
 Il faut des médecins , il faut des avocats , (lade ,
 Ces secours , grâce à Dieu , ne nous manquerons pas :
 Les honneurs et le gain , tout me le persuade.
 Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
 O vous , dont le public emporte tous les soins
 Magistrats , princes et ministres ;
 Vous que doivent troubler mille accidens sinistres :
 Que le malheur abat , que le bonheur corrompt ,
 Vous ne vous voyez point , vous ne voyez personne
 Si quelque bon moment à ces pensers vous donne ,
 Quelque flatteur vous interrompt.*
 Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
 Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir !
 Je la présente aux rois , je la propose aux sages !
 Par où saurais-je mieux finir ?



ÉPITAPHE DE LA FONTAINE

FAITE PAR LUI-MÊME.

Jean s'en alla comme il était venu ,
 Mangeant son fond avec son revenu ,
 Croyant trésor chose peu nécessaire.
 Quant à son temps , bien sut le dispenser :
 Deux parts en fit dont il voulait passer
 L'une à dormir , et l'autre à ne rien faire. (1)

1 Et ses charmans écrits , que tout le monde admire ,
 Et dont la gloire durera ,
 Autant que des Français le florissant empire ,
 Qui croira
 Que la Fontaine les oublie ?
 Sans doute il s'en souvient bien ,
 Mais sa modestie
 Les comptait pour rien.

FIN.

F A B L E

ATTRIBUÉE A LA FONTAINE.



LE ROSSIGNOL.

Un bruit s'épandit en tous lieux
Qu'aux oiseaux qui chantaient le mieux
On donnerait du grain pour toute leur année.
J'en aurai , dit le rossignol ,
Si la chose est bien ordonnée.
Tout aussitôt il prend son vol
Pour s'en aller à la donnée.
Ils vinrent les oiseaux de toutes les façons ,
Force tarins , force pinçons ,
Force merles , force alouettes ,
De linottes très-peu , moins encor de l'auvettes.
Quoiqu'on estime assez leur petites chansons.
Tout content de son aventure ,
Le rossignol aurait gagé :
Qu'il serait le mieux partagé ;
Mais il eût perdu la gageure.
Honteux , déchu de tous ses droits ,
Il se retira dans les bois ,
Ses plus agréables refuges ,
Où depuis il a dit cent fois :
O nature , ôte-moi la voix .
Ou donne-moi de meilleurs juges !

TABLE.

A MONSIEUR LE DAUPHIN.		L'homme entre deux âges
page	ij	et ses deux Maîtresses. 28
LIVRE I ^{er} .		Le Renard et la Cigogne. 30
La Cigale et la Fourmi. 9		L'Enfant et le Maître d'é-
Le Corbeau et le Renard. 10		cole. 31
La Grenouille qui veut se		Le Coq et la Perle. 32
faire aussi grosse que le		Les Frélons et les Mouches
Bœuf. 11		à miel. 33
Les deux Mulets. 12		Le Chêne et le Roseau. 34
Le Loup et le Chien. 14		LIVRE II.
La Genisse, la Chèvre et la		Contre ceux qui ont le goût
Brebis en société avec le		difficile. 36
Lion. 14		Conseil tenu par les Rats. 38
La Besace. 15		Le Loup plaidant contre le
L'Hirondelle et les petits		Renard par - devant le
Oiseaux. 7		Singe. 39
Le Rat de ville et le Rat des		Les deux Taureaux et la
champs. 19		Grenouille. 40
Le Loup et l'Agneau. 20		La Chauve - Souris et les
L'Homme et son image. 21		deux Belettes. 41
Le Dragon à plusieurs têtes		L'Oiseau blessé d'une flê-
et le Dragon à plusieurs		che. 42
queues. 22		La Lice et sa Compagne. 43
Les Volcurs et l'Ane. 24		L'Aigle et l'Escarbot 44
Simonide préservé par les		Le Lion et le Moucheron. 46
Dieux. id.		L'Ane chargé d'éponges et
La Mort et le Malheureux. 27		l'Ane chargé de sel. 47
La Mort et le Bûcheron. id.		Le Lion et le Rat. 49
		La Colombe et la Fourmi. id.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.	50
Le Lièvre et les Grenouil- les.	52
Le Coq et le Renard.	53
Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.	55
Le Paon se plaignant à Ju- non.	56
La Chatte métamorphosée en femme.	57
Le Lion et l'Ane chassant.	59
Testament expliqué par Esopé.	60

LIVRE III.

Le Meunier , son Fils et l'Ane.	63
Les membres et l'estomac.	66
Le Loup devenu berger.	67
Les Grenouilles qui deman- dent un Roi.	68
Le Renard et le Bouc.	70
L'Aigle , la Laie et la Chatte.	71
L'Ivrogne et sa Femme.	73
La Goutte et l'Araignée.	74
Le Loup et la Cigogne.	76
Le Lion abattu par l'Homme.	77
Le Renard et les Raisins.	78
Le Cygne et le Cuisinier.	id.
Les Loups et les Brebis.	79
Le Lion devenu vieux.	80
Philomèle et Progné.	81
La Femme noyée.	82
La Belette entrée dans un grenier.	84
Le Chat et le vieux Rat.	85

LIVRE IV.

Le Lion amoureux.	87
Le Berger et la Mer.	89
La Mouche et la Fourmi.	90
Le Jardinier et son Seigneur.	92
L'Ane et le petit Chien.	94
Le combat des Rats et des Belettes.	95
Le Singe et le Dauphin.	97
L'Homme et l'Idole de bois.	99
Le Geai paré des plumes du Paon.	100
Le Chameau et les Bâtons flottans.	id.
La Grenouille et le Rat.	101
Le Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.	103
Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.	105
Le Renard et le Buste.	107
Le Loup , la Chèvre et le Chevreau.	id.
Le Loup , la Mère et l'En- fant.	109
Parole de Socrate	110
Le Vieillard et ses Enfants.	111
L'Oracle et l'Impie.	112
L'Avare qui a perdu son trésor.	113
l'œil du Maître.	115
L'Alouette et ses petits avec le Maître d'un champ.	116

LIVRE V.

Le Bûcheron et Mercure 119

Le Pot de terre et le pot de fer. 121

Le petit Poisson et le Pêcheur. 122

Les oreilles du Lièvre. 123

Le Renard ayant la queue coupée. 125

La Vieille et les deux Servantes. 126

Le Satyre et le Passant. 127

Le Cheval et le Loup. 128

Le Laboureur et ses Enfans. 130

La Montagne qui accouche 131

La Fortune et le jeune Enfant. 132

Les Médecins. 133

La Poule aux œufs d'or. 134

L'Ane portant les reliques. *id.*

Le Cerf et la Vigne. 135

Le Serpent et la Lime. 136

Le Lièvre et la Perdrix. 137

L'Aigle et le Hibou. 138

Le Lion s'en allant en guerre. 139

L'Ours et les deux Compagnons. 140

L'Ane vêtu de la peau du Lion. 142

LIVRE VI.

Le Père et le Lion. 143

Le Lion et le Chasseur. 144

Phébus et Borée. 145

Jupiter et le Métayer. 147

Le Cochet, le Chât et le Souriceau. 148

Le Renard, les Singes et les Animaux. 149

Le Mulet se vantant de sa généalogie. 151

Le Vieillard et l'Ane. 152

Le Cerf se voyant dans l'eau. 153

Le Lièvre et la Tortue. 154

L'Ane et ses Maîtres 155

Le Soleil et les Grenouilles. 156

Le Villageois et le Serpent. 157

Le Lion malade et le Renard. 158

L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette. 159

Le Cheval et l'Ane. 160

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre. 161

Le Charretier embourbé. *id.*

Le Charlatan. 162

La Discorde. 163

La jeune Veuve. 164

ÉPILOGUE. 165

A MADAME DE MONTESPAN. *id.*

LIVRE VII.

Les Animaux malades de la peste. 169

Le mal marié. 171

Le Rat qui s'est retiré du monde. 173

Le Héron. 174

La Fille.	175	Le Cochon, la Chèvre et le	
Les Souhais.	176	Mouton.	214
La cour du Lion.	179	Tircis et Amarante.	215
Les Vautours et les Pigeons.		Les obsèques de la Lionne.	
Le Coche et la mouche.	182		217
La Laitière et le Pot au lait.		Le Rat et l'Eléphant.	218
Le Curé et le Mort.	184	L'Horoscope.	220
L'Homme qui court après la		L'Ane et le Chien.	223
Fortune, et l'Homme qui		Le Bassa et le Marchand.	
l'attend dans son lit.	185		224
Les deux Coqs.	188	L'avantage de la Science.	
L'ingratitude et l'injustice			226
des Hommes envers la		Jupiter et les Tonnerres.	
Fortune.	189		227
Les Devineresses.	191	Le Faucon et le Chapon.	
Le Chat, la Belette et le pe-			229
tit Lapin.	192	Le Chat et le Rat.	230
La Tête et la Queue du Ser-		Le Torrent et la Rivière.	
pent.	194		231
Un Animal dans la lune.	195	L'Education.	232

LIVRE VIII.

La Mort et le Mourant.	198	Les deux Chiens et l'Ane	
Le Savetier et le Financier.		mort.	233
	200	Démocrite et les Abdéri-	
Le Lion, le Loup et le Ré-		tains.	235
nard.	201	Le Loup et le Chasseur.	236

LIVRE IX.

Le pouvoir des Fables.	203	Le Dépositaire infidèle.	238
L'Homme et la Puce.	205	Les Deux Pigeons.	241
Les Femmes et le Secret. <i>id.</i>		Le Singe et le Léopard.	243
Le Chien qui porte à son		Le Gland et la Citrouille.	
con, le diner de son maître:	207		244
Le Rieur et les Poissons.	208	L'Ecolier, le Pédant et le	
Le Rat et l'Huître.	210	Maître d'un jardin.	245
L'Ours et l'Amateur des jar-		Le Statuaire et la Statue de	
dins.	211	Jupiter.	247
deux amis.	213	La Souris métamorphosée	
		en fille.	249

Le Fou qui vend la Sagesse.	250	Les Poissons et le Pêcheur qui joue de la flûte.	281
l'Homme et les Plaideurs.	252	Les deux Perroquets, le Roi et son fils.	283
Le Loup et le Chien maigre.	253	La Lionne et l'Ours.	287
Rien de trop.	254	Les deux Aventuriers et le Talisman.	286
Le Cierge.	255	Les Lapins.	288
Jupiter et le Passager.	256	Le Marchand, le Gentil- homme, le Père et le Fils du roi.	290
Le Chat et le Renard.	257		
Le Mari, la Femme et le Voleur.	258		
Le Trésor et les deux Hom- mes.	253		
Le Singe et le Chat.	260		
Le Milan et le Rossignol.	262		

LIVRE X.

Les deux Rats, le Renard et l'Oeuf.	263	Le Lion.	292
L'Homme et la Couleuvre.	270	Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter.	294
La Tortue et les deux Ca- nards.	272	Le Fermier, le Chien et le Renard.	295
Les Poissons et le Cormo- ran.	273	Le Songe d'un habitant du Mogol.	297
L'Enfouisseur et son Com- père.	275	Le Lion, le Singe et les deux Anes.	298
Le Loup et les Bergers.	276	Le Loup et le Renard.	301
L'Araignée et l'Hirondelle.	277	Le Paysan du Danube.	302
La Perdrix et les Coqs.	278	Le Vieillard et les trois jeu- nes hommes.	305
Le Chien à qui on a coupé les oreilles.	279	Les Souris et le Chat-Huant.	307
Le Berger et le Roi.	280		309

LIVRE XII.

Les Compagnons d'Ulysse.	310
Le Chat et les deux Moi- neaux.	313
Le Thésauriseur et le Singe.	314
Les deux Chèvres.	315

A MONSEIGNEUR LE DUC DE	La Forêt et le Bâcheron.	335
BOURGOGNE.	317	Le Renard, le Loup et le
Le vieux Chat et la jeune	Cheval.	336
Souris.	<i>id.</i>	Le Renard et les Poulets
Le Cerf malade.	318	d'Inde.
La Chauve-Souris, le Buis-	Le Singe.	<i>id.</i>
son et le Canard.	316	Le Philosophe Scyte.
La Querelle des Chiens et	L'Eléphant et le Singe de	
des Chats, et celle des	Jupiter.	339
Chats et des Souris.	321	Un Fou et un Sage.
Le Loup et le Renard.	322	Le Renard anglais.
L'Ecrevisse et sa fille.	323	Le Soleil et les Grenouilles.
L'Aigle et la Pie.	325	
Le Roi, le Milan et le Chas-	L'Hyménée et l'Amour.	344
seur.	326	La ligue des Rats.
Le Renard, les Mouches et	Daphnis et Alcidasure.	348
le Hérisson.	320	Le Juge arbitre, l'Hospita-
L'Amour et la Folie.	330	lier et le Solitaire.
Le Corbeau, la Gazelle, la	Epitaphe.	351
Tortue et le Rat.	331	Le Rossignol.
		352

FIN DE LA TABLE.

1111
—
X

